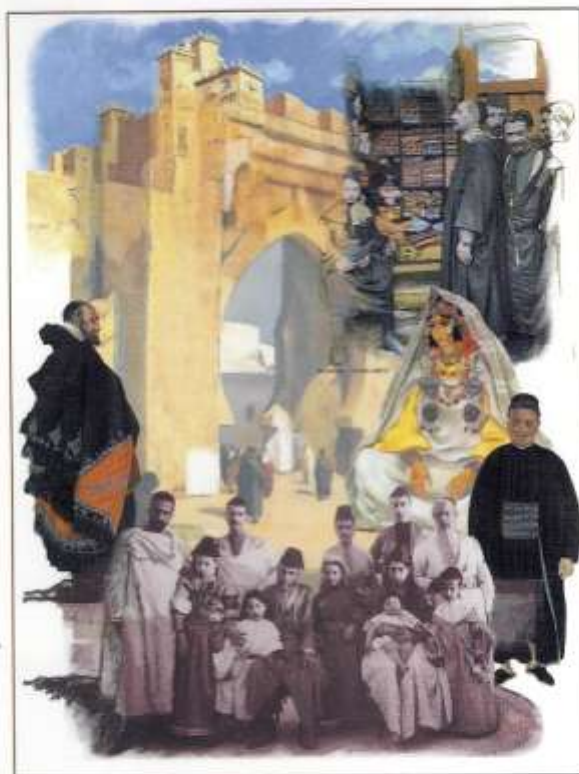


TÉMOIGNAGES

SOUVENIRS ET RÉFLEXIONS SUR L'OEUVRE DE
L'ALLIANCE ISRAËLITE UNIVERSELLE



David Bensoussan

Edmond Elbaz



Les Éditions Du Lys

Cet ouvrage a bénéficié d'une subvention de la Fondation communautaire juive de Montréal et de l'Alliance israélite universelle.

ISBN 2-922505-16-2

Données de catalogage avant publication (Canada)

Vedette principale au titre:

Témoignages: Alliance israélite universelle

1. Élèves juifs - Biographies. 2. Éducateurs juifs - Biographies. 3. Écoles juives - Histoire. 4. Alliance israélite universelle - Histoire. 1. Bensoussan, D. (David), 1947-II. Elbaz, Edmond.

LB3613.J4T452002 371.828'296'0922 C2002-940328-6

Infographie: Daniel Martel

© 2002, Les Éditions Du Lys, une division de HTTT inc.

5170 Hingston, Montréal, Québec H3X 3R4 Canada

Tous droits réservés

Dépôt légal - Bibliothèque nationale du Québec, 2002

Dépôt légal - Bibliothèque nationale du Canada, 2002

ISBN 2-922505-16-2

Page couverture: Max Benchérit

À Jules Braunschvig et Samuel D. Lévy

Préface

Bientôt un siècle et demi d'activités qui ont fait rayonner la langue française de par le monde. Le mandat de l'Alliance israélite universelle (AIU) a donné aux Juifs de la diaspora l'occasion d'avoir une ouverture sur le monde moderne depuis la seconde moitié du XIXe siècle. Pour la plupart, les Juifs des pays musulmans étaient prisonniers d'un statut de *dhimmi* (toléré) dans des pays islamiques, et leurs droits y étaient inférieurs par rapport à ceux de la population islamique majoritaire. L'Alliance n'a pas seulement apporté une nouvelle dimension culturelle, mais elle a aussi contribué à faire connaître au monde le sort difficile des Israélites et à insuffler à ces derniers un goût de liberté et d'affranchissement. En rapportant les excès envers les Israélites, l'Alliance a contribué au fait que les oppresseurs durent rendre des comptes parce que l'opinion internationale en fut saisie. L'on a souvent tendance à oublier cette contribution de l'AIU, car les puissances coloniales ont fini par faire régner l'ordre et la paix, mettant fin à une insécurité séculaire.

L'Alliance est plus qu'une institution de scolarisation. Tout celui qui est passé par son moule a pu bénéficier de l'apport du corps enseignant tout dévoué à sa tâche. Les professeurs ne voulaient pas seulement que diffuser un enseignement, mais visaient l'excellence. Ils avaient pour leurs étudiants les ambitions les plus nobles. Ils tenaient tellement à ce qu'ils réussissent que cela transparaissait au quotidien. C'est dans une atmosphère familiale et privilégiée que les élèves reçurent une éducation et des enseignements de la vie.

Doit-on rappeler la réussite des finissants de l'Alliance ? L'Alliance a permis d'ouvrir tout grand la voie vers des carrières professionnelles tant dans la science que dans les arts. L'énumération non seulement des cas de réussite mais aussi des statistiques portant sur les dizaines de milliers d'autres élèves qui sont passés par ses établissements serait fastidieuse. Mais il y a plus encore : Où que l'on soit sur le continent, l'on rencontre des anciens amoureux et nostalgiques qui ont conservé un merveilleux souvenir de leur séjour, de leurs professeurs et des copains farceurs.

La présence de l'A.I.U sur les bords du St Laurent s'est faite tout naturellement avec l'arrivée des Juifs d'Afrique du Nord et du Moyen Orient. Cette présence bien qu'étant un phénomène récent, a pris en quelques années une importance indéniable. Importance due, certes, au fait français au Québec, mais aussi à une volonté de mettre en commun des expériences

pédagogiques qui ont fait leurs preuves dans les établissements de l'Alliance de par le monde. Les écoles juives de Montréal, anglophones et francophones sont toutes aujourd'hui affiliées à l'AIU, et près de 7000 élèves bénéficient de cette association. Nombreux sont les professeurs qui sont des anciens de l'Alliance et qui ont reçu eux-mêmes de leurs aînés des valeurs qu'ils retransmettent au Canada avec la même ferveur, dans le respect d'autrui et dans la fierté du patrimoine juif. Dans le contexte canadien, les établissements affiliés à l'Alliance couvrent l'ensemble des tendances religieuses fort différentes, allant du mouvement libéral à l'ultra orthodoxie.

Avec le recul du temps, on commence à réaliser la dimension du défi titanesque relevé par l'Alliance tant sur le plan des efforts pédagogiques et organisationnels que sur le plan financier. L'AIU nous donne ici une leçon d'histoire exemplaire qui aura marqué l'histoire du peuple juif en diaspora. Fasse que l'œuvre passée de l'Alliance puisse nous inspirer pour pouvoir continuer et persévérer dans la foulée de son idéal.

David Bensoussan Edmond Elbaz

Avant-propos

Rien n'est fait tant qu'il reste quelque chose à faire
Samuel Daniel Lévy
(1874-1971)

Dans ce recueil de témoignages, nous avons voulu permettre aux anciens de l'Alliance de témoigner de leurs expériences respectives. Nous nous sommes vite rendu compte que ces témoignages étaient tous empreints de nostalgie et d'admiration pour l'œuvre éducative de l'institution de l'Alliance. Les témoignages viennent d'originaires des grandes villes du Maroc tout comme Meknès, Mazagan, Marrakech, mais aussi des régions éloignées du bled marocain ainsi que de l'Irak et de l'Iran.

Peut-on envisager des souvenirs de classe sans leurs cancre et leurs farceurs ? Nous avons été chanceux de pouvoir mettre la main sur des notes personnelles de l'artiste et poète Isaac D. Knafo connu sous le nom de IDK, qui nous conte avec sagacité des scènes de classe dans sa ville de Mogador natale ainsi que son voyage à Paris à l'École Normale Israélite Orientale (ÉNIO), des souvenirs de son séjour dans cet établissement et son retour au Maroc.

Samuel D. Lévy a été incontestablement un leader qui a motivé toute une génération d'éducateurs et de dirigeants communautaires. Nous reproduisons des témoignages rapportés par les dirigeants communautaires de l'époque. Bien que certains de ces témoignages soient parfois redondants, nous avons jugé bon de les incorporer car ils traduisent un style et une forme de pensée propres aux dirigeants communautaires d'une autre ère et mettent mieux en évidence les dilemmes et les difficultés qu'ils ont dû affronter.

Dans une dernière partie, nous laissons la place à des réflexions sur l'œuvre de l'Alliance et sa philosophie ainsi que sur celle de certaines de ses grandes figures. Des critiques et éloges sont de mise, notamment du fait que l'œuvre de l'Alliance peut être évaluée aujourd'hui avec un certain recul.

Nos remerciements vont aux auteurs, à Asher Knafo qui nous a transmis les mémoires de son oncle IDK, à Clémence Lévy qui nous a transmis les témoignages sur son beau-père Samuel D. Lévy et à Morteza Danehrad qui a bien voulu faire une seconde lecture des travaux soumis et contribuer à l'édition de cet ouvrage.

Table des matières

Préface	4
Avant-propos	6
Table des matières	7
 Première partie : Souvenirs et reconnaissance	
Je me souviens de mon école • Marcel Benabou	9
La rentrée • Bob Oré Abitbol	11
L'école de l'Alliance à Marrakech • Fiby Bensoussan	15
L'A.I.U. à Mazagan, Maroc • Sam Abergel	18
Souvenirs de l'école de l'A.I.U. de Mazagan • Esther Merijen	19
C'est l'oiseau qui porte loin les rêves de l'homme • Élias Malca	21
Un sentiment de reconnaissance • Claude Bouhadana	23
Lévinas, l'impératif catégorique et la mentalité de touriste • Mortéza Danéchrad	25
Retrouvailles • Janine Penyer	27
Souvenirs du bled • Jacques Ohayon	29
Itinéraire de Tanger vers Israël • Shlomo Ben-Ami	
Les années de fertilisation • David Bensoussan	33
 Deuxième partie : Un enfant terrible	
Isaac Knafo, homme de lettres, artiste peintre et dirigeant sioniste • Asher Knafo	39
Mon histoire avec M. Avigdor • Isaac D. Knafo	42
La composition • Isaac D. Knafo	46
Entre la Yéshiva et l'École normale • Isaac D. Knafo	48
En route pour Paris • Isaac D. Knafo	50
Monsieur Mossé • Isaac D. Knafo	55
Malade imaginé • Isaac D. Knafo	56
Mes professeurs • Isaac D. Knafo	57
18 sur 20 • Isaac D. Knafo	61
Journaliste • Isaac D. Knafo	63
La chorale des Truites • Isaac D. Knafo	67

Troisième partie : Samuel D. Lévy

La vie de S. D. Lévy • Clémence Lévy	71
En hommage à S. D. Lévy • Mme Tolédano	74
Un grand juif • Raphaël Benazéraf	77
Une vie bien remplie • Léon Benzaquen	79
S. D. Lévy : Un homme d'action • Émile Sebban	83
Un homme exemplaire • Élias Harrus	85
Une vie consacrée à l'aide sociale • Jules Braunschvig	87
Un siècle d'action au service des siens • Émile Sebban	88
En reconnaissance à un guide • L. Benzaquen	91
Un militant sioniste de première heure • M Kagan 70 ans • Samuel D. Lévy	

Quatrième partie : Réflexions

Les portes de l'univers • Naïm Kattan	94
L'Alliance israélite universelle, de l'identitaire au relationnel • Gérard Israël	96
Les deux versants de la pensée d'Emmanuel Lévinas • Gérard Israël	99
René Cassin : Redonner confiance à l'humanité • Gérard Israël	103
Fidélité et modernité - 140 ans d'Alliance • Marc-Alain Wolf	107
L'enseignement des études juives dans les écoles de l'Alliance • Moïse Ohana	108
D'où provenait le financement des Écoles de l'Alliance ? • David Bensoussan.....	109
L'Alliance en Iran • Nasser Rassekh	111
A.I.U. - Iran : Mission accomplie • Mortéza Danechrad	112
Avec le recul du temps • David Bensoussan	114
Histoire d'une alliance • Edmond Elbaz	116
À la croisée des chemins • Jean-Jacques Wahl et Ami Bouganim	118

Je me souviens de mon école

Marcel Bénabou

Dans cette " mémoire obstinée " dont j'ai récemment tenté de restituer les fragments, l'école de l'Alliance de ma ville natale Meknès, occupe une place spéciale. Car, plus peut-être que les autres enfants de mon âge, j'ai entretenu avec cette institution des rapports étroits.

Avant même d'y entrer comme élève en octobre 1945 et d'y passer cinq années, j'avais eu quelques bonnes raisons de m'en sentir proche. Et pas seulement parce que les deux bâtiments qui la constituaient se trouvaient, comme par une sorte de prédestination, à quelques pas de la maison de mes parents.

En fait, c'est comme refuge, comme lieu de protection, que je l'ai d'abord perçue. Un de mes plus anciens souvenirs remonte aux années de guerre (1942 ou 1943) et concerne l'école des garçons. Dans la vaste cour de celle-ci, une série de tranchées parallèles avait été creusée, destinées - c'est du moins ce que j'ai toujours supposé - à accueillir la population du quartier en cas de bombardement. Je me rappelle être allé plusieurs fois contempler en famille, avec un sentiment de sécurité mêlé d'un brin de fierté, ces étroites et profondes excavations. Mais pour autant que je me souviens, je ne me rappelle pas d'avoir jamais vu personne aller s'y abriter. Dès cette époque, l'école était donc devenue pour moi le prolongement naturel de ma maison. Déjouant la sourcilleuse surveillance maternelle, il m'arrivait souvent (je n'avais que la rue à traverser) de me glisser - au risque de m'écorcher les mollets ou le visage - à travers une épaisse barrière de buissons pour pénétrer dans la cour de l'école des filles, à l'heure de la récréation. Je m'y sentais tout à fait en famille : une partie des élèves étaient mes cousines ou mes voisines; une de mes sœurs y enseignait, ainsi qu'une de mes belles-sœurs; quant aux autres maîtresses, elles étaient souvent des proches.

Lorsqu'enfin je fus admis comme élève à l'école des garçons, ce fut pour moi le début d'une série de plaisirs. J'aimai jusqu'au moindre objet de ma nouvelle salle de classe : l'estrade et le bureau de bois du maître, les tendres craies de couleur qui s'écrasaient doucement sous les doigts, le chiffon humide glissant sur le tableau noir, le globe terrestre tournant autour de son axe, les cartes murales (je me souviens surtout de celle qui était intitulée : Les peuples de la Gaule à l'époque de Jules César) et la série d'images représentant Jeanne d'Arc à la bataille d'Orléans, Saint-Louis rendant la justice sous un chêne, Le sacre de Sa Majesté l'Empereur Napoléon 1er... Mais ce que j'aimais par-dessus tout, c'est que chaque année m'offrait l'occasion de pénétrer plus avant dans un univers fascinant : celui que je découvrais à travers les textes assemblés dans ce volume que l'on appelait " livre de lecture ". Dès que je l'avais en main, peu avant la rentrée, je sautais par-dessus les chapitres du début, encombrés de leçons de grammaire et d'orthographe, et je courais aux pages finales, réservées aux vraies " lectures " : c'étaient de petits textes de fiction, les premiers que j'ai eu l'occasion de lire, et qui me firent éprouver les frissons d'un plaisir inconnu...

Mais d'autres moments, tout aussi intenses, me reviennent périodiquement en mémoire : les parties de billes sous les faux poivriers de la cour, tandis que nos maîtres échangeaient à mi-voix

les derniers potins et que le directeur, majestueux et solitaire, faisait les cent pas devant son bureau ouvert, en attendant de pouvoir notifier impérieusement à tous, par trois coups stridents de son sifflet à roulette, la fin de la récréation; les réjouissances qui marquaient rituellement les derniers jours torrides de l'année; les leçons s'allégeaient, on célébrait l'arrivée prochaine des vacances dans un feu d'artifice de rondes et de chansons, inlassablement hurlées sous les fenêtres du directeur, qui, ces jours-là, consentait à prendre un visage moins sévère.

Ma scolarité à l'Alliance s'acheva en cet avant-dernier jour de juin 1950 où je découvris avec bonheur ce que pouvait être une " distribution des prix ". C'était la première dans notre école, et elle coïncidait exactement avec mon onzième anniversaire. Elle avait été préparée avec soin. Une représentation théâtrale avait même été prévue. La " scène " avait été dressée en plein air, sous les arbres. Les maîtres au grand complet, ainsi qu'un certain nombre de parents, dont les miens, étaient là. Mais ce qui donnait du lustre à l'événement, c'était la présence des " autorités " : aux côtés du président de la communauté et du grand rabbin, trônaient, majestueux et graves, le pacha dans sa djellaba blanche et le général dans son uniforme. J'avais été choisi pour interpréter le rôle principal, celui du mari, dans une farce médiévale intitulée La farce de la femme muette. Je l'avais répété pendant des semaines, et jusqu'à ces dernières années, quelques fragments de ce texte traînaient encore dans ma mémoire. Une très charmante élève de l'école des filles me donnait, si je puis dire, la réplique, ce qui ajoutait du piquant à la chose. Le moment le plus fort vint pour moi juste après la représentation : sous les applaudissements, je reçus des mains du pacha un beau et lourd volume, relié et doré sur tranche, qui allait pour longtemps concrétiser cette notion demeurée jusque-là bien abstraite, celle de " prix d'excellence ". Le livre était intitulé Peau de pêche. Il fut pendant quelques années le plus bel ornement de ma bibliothèque.

Les nouveaux cahiers (juillet 2000, no 22)

La Rentrée

Bob Oré Abitbol

Tous les souvenirs d'enfants se ressemblent et pourtant chacun est personnel. J'ai beau vous entendre raconter vos aventures et m'apercevoir qu'effectivement elles ont un air de famille, les nôtres étaient uniques au monde, comme la rose du Petit Prince. Parce qu'il s'agissait de nous. La réalité se transforme peu à peu en souvenirs et chaque jour qui passe les rend plus vivaces et plus purs.

À cinq heures du matin, il s'était levé dans l'excitation de cette première journée pour " La Grande École ". Il se lava la figure tant bien que mal, mit un peu d'eau sur ses cheveux s'était habillé : chemise blanche à manches courtes, short gris à bretelles et, par-dessus, un tablier bleu et blanc à carreaux avec une lisière rouge qui fermait sur le côté.

Il réveilla doucement puis avec insistance sa mère qui se leva de bonne grâce, ne voulant pas gâcher par une remontrance quelconque cette journée vraiment très spéciale pour l'enfant.

Elle lui fit refaire sa toilette, rajusta ses vêtements attachés à la diable et lui prépara un bon déjeuner qu'il avala à la hâte.

" Prends ton temps, mon chéri, dit-elle, l'école commence à huit heures et demie ". Il ne voulut rien entendre; elle enfila un long peignoir fleuri, mit un ruban sur ses cheveux frisés et l'établissement ne se trouvant qu'à 500 mètres, elle accompagna l'enfant à pied.

Sur l'avenue qui menait à l'école, les arbres étaient toujours verts et les bougainvilliers fleurissaient encore malgré les premiers frissonnements de ce début du mois d'octobre.

L'aube se levait à peine et, dans cette rue de Casablanca, d'ordinaire si vive et si animée, un silence étrange régnait. L'épicier du coin n'allait cependant pas tarder à faire grincer dans un bruit de tôle son rideau, et la rue allait retrouver son visage de tous les jours et ses bruits quotidiens.

Le marchand de poissons d'abord : " Colin, sole, merlaaaaan ", le dernier mot n'en finissait pas de finir. Le rémouleur et son sifflet, sa musique particulière est tellement jolie! Les marchands de légumes, de fruits, pittoresques et sympathiques. Le marchand de sable sur son âne : " Ha remla, Ha remla ". On racontait en riant que son âne pouvait parler, mais avait peur de le faire devant son maître, de crainte de devoir répéter sa vie durant : " Ha remla, Ha remla ".

L'enfant, connaissait bien sa rue. Pendant toutes ses jeunes années, il avait vu le va-et-vient des uns et des autres, et sa mère l'avait souvent pris dans ses bras pour un " petit marché " comme elle disait.

La rue appartenait aux femmes pendant la journée. Elles se rencontraient autour de tous ces vendeurs ambulants et tout " en marchandant " échangeait les dernières informations, lançaient les prémices d'un cancan et amplifiaient, reprenaient une rumeur ou s'indignaient des mini-scandales qui sont le " propre de toute communauté ".

Entre midi et deux heures, cependant, les maris et quelques-uns des enfants venaient prendre le déjeuner. La rue prenait alors un autre visage. Monsieur Amzallag, avec son béret sur le côté (il racontait qu'avec le patron qu'il avait, c'est tout ce qu'il avait réussi à mettre de côté) et dans chaque bras un paquet de fruits, l'enfant ne se souvenait pas de l'avoir vu différemment leur vie commune durant.

Les voisins échangeaient leurs plats favoris, des cris fusaient de toutes parts. Le marchand de journaux passait à toute vitesse à bicyclette " Vigie, Vigie ".

Vers une heure trente, les hommes repartaient vers leur travail en s'arrêtant toutefois à la terrasse de leur café favori pour une rapide partie de cartes, qui n'en finissait pas et un café-verre. Les enfants reprenaient le chemin de l'école. Alors la rue se calmait...pour quelques heures.

Pendant ce temps, l'enfant était à l'école. Sa première journée se passait bien. La maîtresse était gentille et sympathique. Elle racontait de jolies histoires et pour cette première rencontre donnait surtout des recommandations : les livres qu'ils devaient apporter, une ardoise, de la craie, une éponge, un plumier, un cahier avec des interlignes, des plumes Sergent-Major pour les pleins et les déliés.

La cloche sonna pour la récréation et l'enfant rencontra ses premiers camarades. La cour était immense; il y avait des arbres partout, le tronc peint en blanc. Près du préau, qui servait de salle de gymnastique, de théâtre, de salle de punition et que sais-je encore, se trouvait la fontaine où s'échangeaient les petits secrets.

L'école des garçons était mitoyenne avec celle des filles et l'on pouvait entendre leurs rires et leurs cris stridents pendant qu'elles jouaient à la marelle, à la corde, à la ronde.

Pendant ce temps, les maîtres se promenaient par deux ou par groupe les mains derrière le dos, l'un d'eux sifflant de temps en temps un enfant particulièrement turbulent.

Bien que déchaînés, les élèves craignaient leurs maîtres et les regardaient avec respect. Au fond de la cour, " les grands " étudiaient et les enfants qui les voyaient de loin attendaient avec impatience le jour où ils pourraient en être là. De leur côté, les grands enviaient leurs cadets et regrettaient, eux aussi, de ne pouvoir jouer comme leurs petits camarades.

L'enfant écarquillait les yeux, émerveillé. Il acheta un pain au chocolat qu'il dévora à belles dents. Puis se mit à courir avec les autres. Des clans se formaient, se défaisaient, se refaisaient rapidement.

La cloche sonna de nouveau, les rangs se formèrent devant les classes et quelques minutes plus tard, la cour retrouvait un silence relatif, troublé seulement par les oiseaux qui venaient picorer le reste de croissants des élèves.

Madame Bencheton, c'était le nom de l'institutrice, remarqua le petit visage vif et sympathique de l'enfant et le fit venir au tableau.

- Comment t'appelles-tu?

L'enfant dit son nom d'une voix claire, mais son cœur battait fort. Il était intimidé par toute la classe qui le regardait et par la maîtresse qui lui demanda d'une voix douce :

- Connais-tu un poème, une chanson, une petite histoire que tu aimerais nous raconter?

- Oui Madame, dit l'enfant, un poème, et sans se tromper une seule fois, il dit le petit quatrain d'une voix sûre qui le surprit lui-même quand il se rassit plus tard.

L'institutrice le prit dans ses bras et le serra fort, l'embrassa avec un grand rire, lui dit " Bravo, c'est bien mon petit " et lui remit un bonbon et un bon point. L'enfant retourna joyeux à sa place. La classe terminée, l'enfant résista pour ne pas croquer le bonbon; même quand son frère vint le chercher, il ne parla pas. Malgré son excitation du bon point et surtout du bonbon, il réservait la bonne nouvelle à sa mère.

Ils retournèrent par le petit jardin du boulevard d'Anfa là où les amoureux se retrouvaient le soir, arrivèrent au boulevard Gouraud, retournèrent enfin rue Lusitania qui retentissait déjà des cris d'enfants. Cette rue Lusitana ainsi que la place de Verdun, la rue Mouret, la rue Voltaire, la rue Jean-Jacques Rousseau étaient des satellites ou plutôt des confluent qui se jetaient tous dans la rue Lacépède qui était connue dans tout Casablanca.

Tous les jeux s'y pratiquaient. À l'époque dont je vous parle, l'enfant était tout jeune et ne voyait que les joueurs de billes, les collectionneurs de noyaux d'abricots, les batailles sans pitié de toupies, où le gagnant avait le droit, avec la pointe de sa toupie, à autant de coups qu'il avait pu tenir de secondes la sienne tournant dans sa main, le kiné, une sorte de base-ball qui se jouait avec des morceaux de bois, Zorro, sans déguisements mais avec des mouchoirs, le sort déterminant les " Bons " et les " Méchants ".

Les grands jouaient de la guitare, chantaient en chœur, près de leur moto qui définissait leur statut dans les groupes. Qui n'a entendu parler de " cow-boy ", de " poupée Benouaich ", " bébé Larédo " James, Dédé dit l'oiseau, Jacques de Gouveia dit Jouiqui le pâtissier, Maurice le pigeon, Charles Tolédano. Le quartier pullulait de fortes personnalités et de fortes têtes qui ont marqué leurs camarades et le quartier de façon définitive. Que sont-ils devenus?

Yaacob le " nougatier " représentait un pôle d'attraction important de la rue. On y trouvait les meilleurs nougats, le meilleur gâteau aux amandes de toute la ville, et...du crédit.

Près de lui, un mercier peu sympathique s'était installé. Il vendait des boutons douteux, parce qu'ayant servi on ne sait où, des fils, des dés à coudre, de l'élastique. Son affaire ne marchait pas. Voyant le commerce florissant de son voisin, il revint un matin en marchand de gâteau à la grande colère et au grand dam de Yaacob. Les prix se mirent à dégingoler de façon

vertigineuse. C'est à cette époque que le jeune garçon comprit les bienfaits et les avantages de la concurrence et de la libre entreprise pour le consommateur.

L'enfant revint donc tout excité de sa première journée d'école, le bon point dans la poche, le bonbon dans l'autre, serrant son cartable vide contre sa poitrine. Arrivé près de la maison, il se mit à courir, grimpa les escaliers à toute vitesse et frappa frénétiquement à la porte qui s'ouvrit presque instantanément.

- Maman, Maman, regarde, regarde! Dit-il.

Ses joues étaient rouges de joie, ses yeux brillaient, il brandit le bon point et le bonbon triomphalement. Sa mère le félicita chaudement. L'enfant eut enfin le loisir de croquer son bonbon.

Cet enfant qui évoque ces souvenirs avec tant d'émotion et de nostalgie, cet enfant, c'était moi...et c'est encore moi.

L'école de l'Alliance à Marrakech

Fiby Bensoussan

Avant l'ouverture des écoles de l'Alliance israélite à Marrakech, mon père racontait que les leçons de français étaient enseignées dans une chambre vide sans bancs ni tableau. Parfois, les élèves étaient plus âgés que les professeurs. Il n'y avait bien entendu que l'élément masculin, les filles se consacrant à l'apprentissage de leur rôle de femmes au foyer ou apprenant des métiers tels que la couture, la broderie, la finition de vêtements, de caftans rutilants de fils d'or et d'argent, de sarouals artistement piqués à la machine à coudre qui venait de faire son apparition dans les foyers, etc.

Puis ce fut l'événement extraordinaire de la construction de deux écoles une pour les filles, l'autre pour les garçons dans les jardins de Znuma et Afia (une partie du merveilleux Agdal royal). Le jour de l'inscription, ce fut la ruée. C'était surtout les mères qui amenaient leurs filles et leurs garçons. Les mères qui regrettaient de ne savoir ni lire, ni écrire désiraient voir leurs filles avoir accès à l'instruction.

Les jeunes garçons aiguisés par l'étude de l'hébreu font de rapides progrès sautant souvent de classe. Les filles rivalisaient entre elles et parvenaient à suivre facilement les leçons. Seul restait l'accent impossible du Français, poussé parfois jusqu'au ridicule.

Accompagnée de ma mère et de ma grande sœur, nous attendons fébrilement l'appel de nos noms. Quelle émotion, nous voilà inscrites ! Il faudra revenir munies d'ardoise, de craies et revêtues d'un tablier beige garni de bleu, la tenue uniforme pour toutes les petites filles, les garçons eux sont en tablier noir.

En rang, la maîtresse armée d'une règle, inspecte les cheveux. S'il y a des lentes, c'est qu'elles ont des mères. Renvoyées chez elles pour arracher les lentes une à une et ne revenir que la tête parfaitement propre. Les ongles en deuil subissent le même traitement. Dans les petites classes, nous n'avons pas toujours la même maîtresse et des monitrices ou des remplaçantes se relaient autour de nous. Malgré cela, j'apprends facilement et plus tard, je vais aimer avec passion la langue française, riche et élégante. C'est l'aventure la plus exaltante pour les petites filles.

La récréation nous trouve excitées, bavardes et pressées de courir et de jouer. Je me souviens de nos premières maîtresses que nous admirions pour leur beauté et leur élégance. Leur parasol était souvent assorti à leurs robes. C'était les filles du grand Rabbin Pinhas Cohen. La grande s'était mariée et partit habiter Mazagan. Nina la cadette s'était mariée à M. Cohen qui enseignait aux garçons. On l'appelait Hérode, ses cheveux roux étaient flamboyants.

Pour se rendre à l'école, on pouvait y aller soit du Mellah ou encore à partir de la Médina (beaucoup de familles habitaient dans les quartiers des Arabes), en longeant l'austère cimetière juif. Les mendiants venus souvent de l'Atlas sont accroupis contre les murs. Devant le cimetière, une immense montagne que nous grimpons et dévalons avec des cris de Sioux. Une cantine distribuée aux pauvres soupe ou riz.

En 3ème, nous avons eu Mme Cami grassouillette aux yeux aussi bleus que le ciel de Marrakech au printemps. Elle était pétrie de bonté et de gentillesse. Pendant l'heure de la gymnastique, elle nous faisait faire des huit avec nos bras ou puiser l'eau des puits, alors que nous avions des ailes aux pieds et ne rêvions que de courir et de jouer. Nous étouffions nos fous rires pour ne pas lui déplaire, car nous toutes l'aimions. Mme Cami était aussi tendre qu'une maman. Nous attendions impatiemment l'heure de la récréation pour nous livrer à nos jeux favoris : en sautant à la corde en chantant "l'aéroplane de St-Malo", en jouant à l'escargot en poussant la palette du pied, en jouant à saute-mouton, à "la balle jolie balle..." ou encore aux ânes, soit en contournant sans les toucher un grand nombre de zéros tracés sur l'ardoise, en tapant sur le dos de la main de celui qui ne la retire pas assez vite de la paume de son adversaire et qui reçoit alors une tape cuisante, ou encore "à la ronde des muets".

En 2ème classe, ce fut Mme Abou. Nous lui devons tout ce que nous avons appris en dehors des leçons. Grande, autoritaire, elle avait le sens de la justice et de l'humour. Un jour que nous ne connaissions du mot qu'une femme enceinte, elle fit venir son fils Lucien, âgé de six ou sept ans, pour nous apprendre que le mot enceinte voulait dire aussi un rempart autour d'une ville.

En première, l'année de l'examen final, ce fut Mlle Tolédano toujours bien habillée et bien coiffée. Elle était la seule à venir à l'école dans sa voiture. Un matin, nous avons trouvé l'école en effervescence. Mlle Tolédano est morte dans un accident de voiture sur la route de Casablanca. Nous sommes bouleversées, d'autant que cette année est l'année où nous espérons réussir à obtenir notre diplôme. M. Bibas, le directeur des deux écoles est venu nous voir pour nous annoncer que nous aurions Mme Abou pour terminer l'année. M. Bibas est très près de ses élèves et couvrait presque tous nos parents. En cette année 1935 il fait une chaleur accablante, mais nous, les enfants, ne ressentons ni la canicule, ni le froid cinglant de l'hiver.

Nous travaillons sérieusement, Mme Abou ne supportant ni bavardage ni paresse. À la récréation, quand elle nous surprenait en train de parler en arabe, nous devions payer deux sous pour chaque oubli. C'est grâce à elle que notre promotion a connu 80 pour cent de réussites. J'ai une mention bien ce qui déplaît à mon frère qui attend les résultats. Il voulait pour moi une mention très bien.

Enfin, c'est la joie, la liberté. Les familles aisées jamais opulentes, envoient leurs enfants pour les vacances au bord de la mer, à Mogador ou à Mazagan. Les jeunes se baignent jouent, apprennent à vivre en société. Une expérience fantastique. Connaître une autre ville, ses habitants et son climat. Malgré le vent de l'alizé, Mogador demeure cette petite ville bleue et blanche, où l'on vit chaque heure comme un cadeau du ciel.

Nous sommes sorties de cette première école riches de poésies. Des fables de La Fontaine (le par cœur est obligatoire). Même le Cid que je peux encore réciter au grand ahurissement de mes enfants.

Les enfants de famille nanties avaient droit à l'écolage alors que les autres avaient droit à la cantine. Durant la Seconde Guerre mondiale et sous le régime de Vichy, certaines élèves qui fréquentaient le lycée français en furent renvoyées.

Je suis et resterai toujours reconnaissante à l'Alliance où j'ai appris une langue raffinée qui comble ma soif de culture et qui m'a aidé à évoluer dans la vie. Je remercie de tout cœur l'organisation, l'école et nos maîtresses si dévouées.

L'A.I.U. à Mazagan, Maroc

Sam Abergel

La première école de l'A.I.U. ouvrit ses portes dans notre ville vers les années 1907-1908. Elle était dirigée par M. Elmaleh et se trouvait alors dans la Cité portugaise. Alors jeune fille, Maman a fréquenté cette école et y reçut une éducation dans un français qu'elle écrivait et parlait à la perfection. Avec l'expansion de la ville une nouvelle école fut construite en dehors de la cité qu'on appelait, à tort, le Mellah.

Ce nouvel établissement scolaire se trouve encore rue du Cat Lachèze et a deux pavillons, l'un pour les garçons et l'autre pour les jeunes filles. Les salles de classe sont grandes et bien aérées grâce aux larges fenêtres. Cette école avait une cour intérieure à ciel ouvert et une grande cour extérieure pour les récréations.

Outre l'éducation hébraïque nous recevions aussi toutes les matières du français. Un adjudant de l'Armée française venait deux fois par semaine pour nous donner des cours de culture physique. Nos maîtres, presque tous d'origine turque, sauf pour les moniteurs, avaient à cœur leurs élèves ! Ils faisaient tout leur possible pour nous faire réussir. Je me souviens que le Directeur nous avait suggéré de faire de la cour intérieure un jardin, ce que nous avons fait. Pour ma part, dans mon carré, j'ai planté un noyau de datte qui a donné un beau palmier dépassant les toits de l'école.

Nous recevions aussi, la visite du docteur de la ville 2 fois par an et, en cas d'épidémie, nous étions parmi les premiers à être vaccinés. Comme Maîtres d'école nous avons eu au fil des années, M. Massa, M. Assa, M. Mils. Guarguir, Cohen et Esquénazy. En fin d'études M. Mésulam et à la direction M. Banderly.

Ma reconnaissance et ma profonde gratitude vont à tous ceux qui ont su me donner un enseignement inoubliable. Cette merveilleuse école qui a vu passer tant de jeunes générations dans ses locaux est maintenant fermée après avoir servi de résidence pour personnes âgées. Lors d'un voyage au Maroc, j'ai revu ce beau palmier avec beaucoup d'émotions.

Souvenirs de l'école de l'Alliance Universelle de Mazagan

Esther Mérijen

L'école de l'Alliance Israélite Universelle, fut une porte ouverte sur le futur pour les jeunes Juifs du Maroc; un grand espoir de modernisation, de savoir, d'avancement face à la vie de tous les jours et bien d'autres choses encore...

L'école de l'Alliance Israélite Universelle fut pour moi le trait d'union entre deux ères : séculaire et moderne, de même qu'un trait d'union envers ma vie et celle qui s'offrait à moi.

Inscrite très jeune dans cette institution de grande renommée (je devais avoir 6 ans tout au plus) je me suis mise en tête d'apprendre chaque lettre, chaque mot, chaque syllabe en français, pour pouvoir le soir épater mes parents à la maison, quoique ma mère avait aussi fréquentée l'Alliance Israélite avec ses frères et corrigeait bien souvent mon français.

Je me réveillais très tôt le matin (5h) car mon père avait deux synagogues et il fallait qu'il se lève à 5 heures pour aller réveiller les fidèles afin d'avoir le "minyan". Mes sœurs et moi bavardions en attendant le retour de notre père de la synagogue.

Sitôt de retour, notre père nous préparait le petit déjeuner, thé ou café au lait avec du pain maison, de la confiture et du beurre fondu. Après le petit déjeuner, les mains et les frimousses lavées, notre mère nous mettait notre "tenue de rigueur" : le tablier noir. Un tablier noir avec un col blanc en dentelle ou au crochet, ruban rouge dans les cheveux, souliers en cuir noir, de "Chez Bata", et mouchoir dans la poche. Nos cartables aussi étaient en cuir noir ou brun, selon la fortune du moment. Sous le soleil radieux, ou sous une pluie battante, mon grand frère, porte drapeau de la famille, partait tout heureux d'aller à l'école.

Il y avait l'école des filles et celles des garçons. Sitôt arrivées, nous saluions la maîtresse d'un retentissant "Bonjour m'zelle". Nous nous mettions en rang, deux par deux, et attendions que la maîtresse nous regarde bien alignées avant d'avancer et de prendre place sur nos bancs de classe. Nous étions très disciplinées et écoutions tout ce que nous disait la maîtresse, afin de maîtriser cette belle langue française. Aussitôt rentrées, les cartables rangés dans le grand espace du banc noir, nous sortions nos cahiers. La classe commençait.

Tout d'abord la récitation (je m'étonne encore aujourd'hui de constater que, si jeunes, nos institutrices nous avaient familiarisées, non seulement avec la langue de Molière, mais qu'elles nous faisaient apprendre par cœur toutes les fables de La Fontaine, de Victor Hugo de Lamartine etc.)

Bien souvent, l'une ou l'autre des élèves n'avait pas appris sa leçon. Alors, on soufflait et, l'instituteur ou l'institutrice se mettait en colère et nous envoyait dehors. Après la récitation, suivaient le vocabulaire, l'histoire de France, et les Sciences. Puis ouf! C'était la récréation. On allait se désaltérer au robinet, jouer à la ronde ou à colin-maillard. Je me rappelle encore de la chanson qu'on chantait en jouant à la ronde "Le facteur passe et Liliane l'embrasse, le facteur passe et Colbert l'embrasse".

En guise d'anecdote, j'ai une toute petite histoire que je vais vous raconter. Tous les samedis après-midi, toute ma classe était réunie chez moi et nous faisons des représentations de théâtre. Notre mère nous préparait dans la chambre. Elle nous mettait de grands draps blancs sur les épaules et précédées de toutes les filles de l'Alliance, nous chantions devant un public sidéré, de petites filles et de petits garçons "Il faut te marier, papillon couleur de neige, il faut te marier, par delà le vieux mûrier". Nous passions des moments fantastiques avec tout ce beau monde, et le lundi nous en parlions encore à l'école de notre super représentation.

Ma dernière année à l'école de l'Alliance a été un peu frustrante, et très triste. À la fin de l'année, nous faisons toujours des fêtes superbes et chaque maman préparait des gâteaux. Nous avions de grands buffets et après la distribution des prix, nous allions nous régaler et passer un bon moment avec les profs et les directeurs entourées de nos amis. Cette année là, en 1943, nous avons joué "l'Avare" de Molière. Ma mère, mes sœurs et mon frère me faisaient répéter tous les soirs la pièce, car je jouais dans le rôle d'Harpagon et je n'en étais pas peu fière! Je me pavanais, je récitais dans un français impeccable la tirade d'Harpagon. Après la représentation, on nous prit des photos et les félicitations fusaient de toutes parts.

Malheureusement, juste au début de cette même année 1943, notre père mourut subitement et la vie changea pour nous. Mais, je veux vous quitter tout de même sur une note un peu plus gaie. Tous les vendredis après-midi, juste avant de quitter l'école, notre Directrice Mme. Stonz'l, venait jouer du piano dans notre classe du Bach, du Mozart, et j'en passe. Est-ce qu'à notre époque on courait, Bach et Mozart à 11 ans ! Ah! Oui ! Sur les ordinateurs. Merci à l'école de l'Alliance Universelle pour tout le bien qu'elle nous a fait. Merci à ces merveilleux instituteurs et institutrices conscients et humains, qui nous ont toujours montré le droit chemin et l'amour du prochain.

C'est l'oiseau qui porte haut les rêves de l'homme

Élias Malca

L'Alliance Israélite Universelle, cette institution humanitaire qui a marqué nos vies et a influencé notre existence depuis plus de deux siècles avec son histoire, ses fondateurs, ses professeurs, mérite notre reconnaissance.

Je sais ce que l'Alliance depuis 1860 a fait au Maroc. Je sais aussi que d'autres pays du bassin méditerranéen ont bénéficié de son apport. Je rends hommage pour leur vision aux Présidents Adolphe Crémieux, Narcisse Léven, Sylvain Lévy, René Cassin, Prix Nobel de la Paix et Monsieur Jules Braunschwick.

L'Alliance au Maroc n'a pas fait que dispenser de l'éducation. Elle a soigné, nourri, habillé. Les hommes que j'ai cités nous ont pris par la main et nous ont émancipés, nous qui sortions des pages du Moyen Âge. En un mot, l'Alliance a donné une autre dimension à nos vies. Sans ses professeurs dévoués, d'une abnégation et d'un altruisme qui dans certains cas frisaient la sainteté, nous n'aurions pu accéder à notre siècle armés d'une telle formation et d'une telle éducation.

La création de l'Alliance israélite universelle a été un épisode marquant du judaïsme français qui a rejailli sur l'ensemble de l'humanité. Fondé sur des principes de justice, elle a donné naissance via René Cassin à la charte des droits de l'homme des Nations Unies. Cet événement a plus que la valeur d'un symbole. Il est à l'origine de toute une pensée politique contemporaine qui s'emploie à redonner à l'être humain sa dignité en lui rendant sa liberté. J'évoque alors immédiatement, Madame Cohen, Monsieur Tajouri, Mlle Sidi, Madame Ifrah et Monsieur Elias Harrus. Tous ces maîtres dont le nom seul évoque l'amour de l'enseignement. Ils le sont pour leurs actions, leur grandeur d'âme, leur caractère égal et leur courtoisie.

Je me souviens alors, en cinquième du Cours Complémentaire, Madame Suzanne Cohen, cette grande dame au visage d'ange, m'acheta du linge. Elle m'avait dit, " voici Élie, je sais que tes parents étaient occupés avec tes autres frères et sœurs, j'ai profité de prendre pour toi comme pour Jean, mon fils des costumes et des chemises ". À l'évoquer, j'ai les larmes aux yeux. Tant de délicatesse dans l'action. Nous avons eu jusqu'à sa disparition, une correspondance assidue. Monsieur Harrus à qui je dois de l'avoir revue, m'a confié que le fils de Madame Cohen lui avait dit que lorsque sa Maman s'est éteinte, elle avait un sourire et ce sourire fut pour moi.

L'Alliance a fait de nous des hommes portant haut nos rêves et nos ambitions. Le parcours humain de ma génération fut étoilé. Comment aurions nous pu avoir un tel destin si l'Alliance ne nous avait pas préparés aux mille défis du siècle ? Était-ce possible de réaliser autant d'objectifs sans rendre à l'Alliance cette reconnaissance depuis 55 ans ? À chacune de mes interventions publiques, l'Alliance fut au cœur de mes commentaires. J'ai eu le bonheur d'avoir réussi une rencontre avec les anciens de l'Alliance et Monsieur Jules Braunschwick à Montréal. Nous sommes nombreux à être membres des anciens élèves de l'Alliance. J'ai eu le privilège de recevoir Monsieur Elias Harrus en 1970, un homme bon à la grande et belle âme, un travailleur

infatigable. Un homme plein de vitalité avec l'assurance tranquille des gens qui savent qu'ils sont aimés.

Au nom des milliers d'enfants éparpillés dans le monde, je remercie les responsables de l'Alliance qui furent aux services de la grandeur de notre peuple, au service de l'humanité. Vous avez élevé nos âmes d'enfants par l'amour, la morale, la culture, comme cette histoire de Michelet que nous apprÉNIOns les larmes aux yeux pendant le cours de Mlle Sidi : Celle de cet enfant, prit de pitié qui emplissait ses poches de marrons chauds pour un autre enfant affamé et démuné qui regardait avec envie le marchand et ses produits succulents.

Vos conseils étaient comme ces marrons chauds, nécessaires et réconfortants et c'est à vous chers professeurs, qu'ils incombaient de veiller au grain. A vous de la tâche de cordonner, d'être vigilants et fidèles aux idéaux énoncés par vos prestigieux fondateurs, c'est-à- dire l'humanité, la vérité, l'amour et la volonté du bien.

Vous avez accompli un travail colossal et vous avez su porté haut nos espoirs et nos rêves.

Merci Mlle Elbaz, Monsieur Édéry, Monsieur Hassine, Mlle Elharar, Monsieur Pinto, Monsieur Behar, Mlle Tabac, Monsieur Cadosh, Mlle Sidi, Madame Gomel, Monsieur Sutton, Monsieur Sabetai, Monsieur Guéron, Monsieur Benaroya et Madame Suzanne Cohen. Ils étaient mes professeurs.

Je vous compare à ces paysans travaillant, semant, raclant le terre espérant la pluie, luttant sans cesse pour que le grain ne meure. Pour que le blé danse sous le vent, pour que le soleil finalement fasse éclore les feuilles bleues de l'espérance. Ces épis que vous avez si bien entretenus pendant plus de deux siècles sont là pour témoigner de votre générosité et de votre altruisme.

Ma reconnaissance à l'Alliance sera pour toujours.

Un sentiment de reconnaissance

Claude Bouhadana

Il m'a été demandé à l'occasion de la Quinzaine sépharade 2002 de rédiger un recueil de souvenirs sur l'Alliance israélite universelle du Maroc. Bien que n'étant pas directement bien placé pour livrer mes impressions sur cet organisme, je pense pouvoir contribuer à parler de ce que je considère comme une grande réalisation ayant influencé considérablement la vie des Juifs au Maroc, bien avant le protectorat français.

En effet j'ai pu fréquenter l'école publique française avant le début de la guerre 39-45 et au moment de l'instauration des lois de Vichy qui devaient être appliquées au Maroc j'ai pu échapper au renvoi de l'école française bien qu'à l'époque fut instauré un numéris clausus tendant à garder 2% des élèves juifs dans l'enseignement scolaire français.

À l'époque, le niveau du secondaire à l'Alliance était limité à la 3ème de ce qu'on appelait le cours complémentaire. Ensuite, les élèves de l'Alliance devaient obligatoirement finir leur scolarité secondaire pour obtenir le baccalauréat dans un lycée (Lycée Lyautey pour Casablanca).

Bien heureusement les lois d'éviction des élèves juifs ne durèrent que trois ans, ce qui permit à ceux qui fréquentaient l'Alliance de terminer leur scolarité secondaire avant d'entrer à l'Université.

En classe de Seconde, nous pouvions comparer le niveau des élèves venant de l'Alliance à celui de ceux qui étaient restés au lycée et que de fois n'ai-je pas regretté de n'avoir pas fréquenté l'Alliance car, de toute évidence, le niveau moyen en Sciences et Mathématiques était bien supérieur au nôtre.

Les élèves sortis de l'Alliance avaient des lacunes en français mais ils brillaient souvent en mathématiques. Je me souviens avoir pris des cours de mathématiques avec M. Sabetaiï professeur à l'Alliance pour rattraper mon retard dans cette matière.

L'école de l'Alliance évoque pour moi le souvenir de l'école Lesseps, l'école Moïse Nahon dont le directeur général était M. Tajouri, homme réputé à l'époque pour son sens de la discipline et de l'organisation. Son épouse également était enseignante dans une des écoles de l'Alliance qui à Casablanca étaient situées dans un quadrilatère limité par le Boulevard de Bordeaux et le Boulevard Moulay Youssef.

Il est incontestable que l'œuvre de l'Alliance au Maroc a été capitale pour les Juifs marocains dont elle a permis la libération. Ce sentiment s'est d'ailleurs conforté avec le recul du temps surtout lorsque j'observe la communauté marocaine à Montréal et que j'analyse le chemin

parcouru par les Juifs marocains en trois générations. Et ce, grâce au travail admirable de l'Alliance Israélite.

D'ailleurs André Chouraqui dans son histoire des Juifs en Afrique du Nord, cite la communauté marocaine comme un exemple unique de développement en 3 générations.

L'Alliance a permis l'émergence d'une classe moyenne à l'époque au sein de la communauté juive.

Et pourtant, remémorons-nous les débuts de l'Alliance au Maroc. Ce fut à Tétouan (Nord du Maroc) que fut installé en 1865 la première école de l'Alliance Israélite. On peut dire que le processus d'ouverture du réseau des écoles de l'Alliance répondrait à un fait inscrit dans le mouvement de l'histoire contemporaine. En effet, l'émancipation des Juifs en Europe avait commencé à la fin du 18ème siècle alors que celui des Juifs du pourtour méditerranéen était presque inexistant pour diverses raisons.

Rappelons-nous également de la condition de *dhimmi* du juif marocain tel que le rapporte André Chouraqui. Le statut de *dhimmi* est le statut d'être inférieur, d'un " protégé ". Il fut appliqué de tout temps aux Juifs et aux chrétiens dans les sociétés musulmanes. Le choix était entre ce statut, la conversion ou la mort. Il faut cependant noter que ce statut apparut au IXe siècle comme étant un progrès sans contexte par rapport à celui qui prévalait dans la chrétienté médiévale : Celle-ci ne donnait ni statut ni droit à tous ceux qui refusaient l'église.

Dans la société musulmane les non musulmans ne pouvaient prétendre à de réels droits et leurs ambitions dans leur existence étaient fonction de l'humeur du Sultan. Que celui-ci fut cruel ou que ses caisses fussent vides et les *dhimmis* étaient empalés ou rançonnés.

Au passage, je voudrais mentionner une réflexion de Shlomo Ben Ami, ancien ministre des affaires étrangères d'Israël dans le gouvernement Barak, dans son livre " Quel avenir pour Israël ? ". M. Ben Ami qui est originaire de Tanger, ville qu'il quitta à l'âge de 12 ans pour émigrer en Israël déclare : " Ce qui m'a sauvé en Israël est l'enseignement et l'éducation reçus à l'Alliance Israélite de Tanger. Jusqu'à ce que je parvienne à l'Université tous mes efforts furent consacrés à ne pas laisser détruire mon héritage scolaire de l'Alliance ".

Il poursuit par ailleurs en concluant ses propos : " Je pense que l'Alliance Israélite Française a été une institution extraordinaire de la culture et de l'État français pour sauver toute une génération de jeunes Juifs d'Afrique du Nord. Sans l'Alliance, toute notre histoire aurait été différente ".

Aussi j'ai gardé un sentiment de reconnaissance à l'égard de ce que j'ai reçu de la culture française.

Lévinas, l'impératif catégorique et la mentalité de touriste

Mortéza Danéchrad

Quatre années à l'ombre de Lévinas. Quatre années inoubliables pendant lesquelles nous nous sommes nourris de la sève de ses cours de philosophie, de ses célèbres leçons sur Rachi, des réunions du samedi après-midi, les *oneg shabbat*. Et si de ces nourritures spirituelles nous avons gardé un goût inaltérable, son cours de philosophie, axé sur la morale de Kant, a développé en nous, ses élèves, un idéalisme pur et authentique à la limite de la naïveté - qui a forgé notre comportement.

Cela se passait à l'École normale israélite orientale de Paris dont Monsieur Lévinas était le directeur. Un directeur rigoureux, mais qui ne manquait pas d'humour; j'en veux pour preuve ce souvenir fugace : lorsque aux heures de la prière nous nous réunissions dans le " salon de l'école ", il se tenait devant la porte d'entrée afin, nous disait-il, de " pouvoir quitter les lieux rapidement, en cas d'insurrection "...

Des maîtres à la tête bien formée, comme disait Montaigne, mais aussi des " honnêtes hommes " probes et intègres. Telles étaient les exigences de cet établissement dont des générations de jeunes Juifs de la Diaspora ont été le produit.

C'est donc imprégné de cet idéal que j'ai rejoint, à l'âge de vingt et un ans, le premier poste que l'Alliance israélite m'avait confié. La direction des écoles de filles et de garçons de la ville de Sanandadj, capitale du Kurdistan iranien. De plus, je ne pouvais rester insensible à l'accueil extrêmement chaleureux qui m'avait été réservé : je me devais de servir doublement ma nouvelle communauté.

L'occasion m'en fut donnée rapidement, le jour de Kippour 1952, le premier dans mes nouvelles fonctions. Pour l'anecdote, je dois dire que, dès mon arrivée, je dus faire face à une difficulté de taille : le budget de l'école accusait un déficit énorme, sans aucune source de revenus, et de plus, le personnel n'avait pas été payé depuis trois mois.

Kippour donc, au moment où, selon une vieille tradition juive iranienne, le rabbin passait à l'heure des *kavod* devant chaque fidèle. Celui-ci lui murmurait le montant de son don pour les œuvres de la communauté et pour le *Keren Kayemet Leisrael*... Le rabbin, à son tour, l'annonçait alors à haute voix et procédait aux bénédictions d'usage. Arrivé devant moi, il m'entendit dire : " Rien pour le KKL, la moitié de mon salaire du mois courant pour l'école ". La surprise fut générale. Puis des voix fusèrent et se firent de plus en plus nombreuses. L'élan était donné, et c'est ainsi que nous avons pu couvrir le déficit et payer les salaires. Les problèmes financiers furent écartés... pour un temps du moins !

Cela n'avait pas empêché certains esprits chagrins de commenter mon geste spontané en ces termes : " On peut imaginer combien il a dû voler pour se permettre de rendre un tel montant ! ".

La remarque m'est allée droit au cœur. Déçu, découragé, affligé par la malveillance de ces propos, je décidai d'écrire à mon Maître. Je ne manquai pas de lui faire remarquer que son enseignement nous avait caché cet aspect important des réalités de la vie et que la flamme d'idéalisme qu'il avait allumée dans notre cœur et notre esprit nous laissait désarmés dans une société où le bien et le mal se confondaient.

La réponse de Lévinas ne tarda pas à venir : " Poursuivez, cher ami, votre route avec cette flamme, mais gardez toujours un esprit de touriste. Le touriste reste un observateur de ceux qu'il rencontre sur sa route, il ne les juge pas ".

Dois-je ajouter qu'au fil des ans, nos échanges épistolaires se firent plus nombreux? Et qu'au respect que cet homme m'inspira, vint s'ajouter une affection filiale et réciproque dont témoignent encore les dédicaces de ses œuvres que je garde pieusement sur les rayons de ma bibliothèque.

Extrait de "Les Cahiers de l'Alliance Israélite Universelle" (Juillet 2000 no.22, Page 11)

Retrouvailles

Janine Penyer

En 1951, mon mari et moi, jeunes mariés, avons obtenu de l'Alliance qu'elle nous envoie au bled, n'importe où pourvu qu'il y ait au moins deux classes et un logement de fonction. On nous expédia à Midelt, dans le Moyen Atlas.

À notre arrivée, il y avait 4 classes. L'école s'est agrandie peu à peu. Douze ans plus tard, elle en comptait sept. Et c'est avec grands regrets que nous avons laissé derrière nous "notre" petite école.

Comme biens d'autres instituteurs d'école du bled Marocain, j'enseignais, m'occupais de la cantine et allais au souk le dimanche pour y faire le marché de la semaine. Tous les matins, je mettais ma classe en rang devant les lavabos pour que les enfants fassent leur toilette. Je badigeonnais les mentons couverts d'impétigo; je saupoudrais les cheveux de DTT. (On ignorait alors que le DTT était nocif). A midi, je faisais un tour à la cuisine et au réfectoire. Je me souviens que les enfants cachaient de gros morceaux de pain dans leurs poches (le pain pétri sur place était délicieux) pour les emporter. Ils croyaient n'avoir droit qu'à leur portion et mangeaient leur repas sans pain. J'avais le cœur serré devant cette misère ! Pourtant je me souviens avec amusement que malgré leur faim et leur pauvreté, je n'ai jamais réussi à leur faire manger le fromage américain qu'ils rejetaient avec dégoût sous les tables.

Mon mari enseignait, dirigeait, administrait. C'était à lui que s'adressaient les parents. Le père frustré d'un enfant difficile est venu, un jour, pour se plaindre de son fils : " Je suis fâché avec mon fils; je ne peux pas lui parler - Toi, parle-lui - Raisonne le - Tue-le si tu veux. Il est à toi ". Mon mari, qui était d'un naturel doux et conciliant, ne pouvait trouver de punition plus sévère que de laisser le délinquant seul en classe pendant plusieurs heures, après l'école. Je dois dire que la punition porta ses fruits. Pendant que l'enfant réfléchissait, mon mari allait planter des rosiers devant la maison et le préau de l'école. Je pense souvent à nos rosiers. Ils étaient magnifiques. Que sont-ils devenus?

Tout cela se déroulait il y a de cela une cinquantaine d'années. Je ne m'attendais pas à ce que ce lointain passé resurgisse dans ma mémoire. Il aura fallu un appel d'Israël pour que les souvenirs remontent, nombreux, à la surface.

En Israël, il y a, semble-t-il, une émission de radio où l'on peut lancer des avis de recherche. La coïncidence est qu'un ex-voisin canadien a entendu l'annonce suivante : "Un ancien élève de Midelt des années 1952-54 veut absolument retrouver son instituteur - Gédéon Penyer - et demande qu'on l'aide, si possible". Le voisin nous demande la permission de lui transmettre nos coordonnées - Naturellement nous sommes d'accord.

Quelques jours plus tard, M.S. tout ému au téléphone me pose de multiples questions - Il veut tout savoir de notre vie depuis notre départ de Midelt. Mon mari n'étant pas en bonne santé, je

me charge des réponses. M.S. me dit plein de gentilleses qu'il nous recherche depuis longtemps... qu'il n'a jamais oublié son ancien maître... qu'il rêve de le revoir un jour... Dans une première lettre, à la suite de cet appel, M.S. raconte sa vie, il est père, grand-père et a fait la guerre. Ses débuts en Israël ont été difficiles... Maintenant il travaille dans une banque et semble heureux de son sort. Cela se passait en Mars 2001. Au mois d'août 2001, mon mari décède. J'ai pensé que je devais annoncer sa mort à M.S. Je lui écris. Il me répond. Sa lettre touchante est accompagnée d'une photo. C'est la photographie d'une automobile qui ressemble tout à fait à celle que nous avions autrefois. M.S. a photographié cette voiture uniquement parce qu'elle lui rappelait l'instituteur de son enfance. Cette fidélité me toucha au plus profond du cœur. Quelques jours plus tard, une autre surprise m'attendit car M.S. avait gardé le contact avec ses anciens camarades de classe et a transmis mon numéro de téléphone.

Monsieur A.A. m'a appelée de New York au début de cette année. Il parle en abondance. Pour résumer ses propos, il dit être New-Yorkais depuis une vingtaine d'années et que sa vie est une parfaite réussite. Il a poursuivi des études de haut niveau et a obtenu un doctorat. Et, me dit-il, si sa vie est un succès total, c'est à moi qu'il le doit. Il me raconte alors, que lorsqu'il avait douze ans à Midelt, il passait pour un cancre et croyait l'être. Jusqu'au jour où, par hasard, en faisant un remplacement dans sa classe, j'ai reconnu en lui un enfant brillant. C'est à partir de ce moment qu'il a crû en lui et en ses capacités de réussite. " C'est grâce à vous, Janine, que je suis devenu ce que je suis aujourd'hui; il fallait que je vous le dise; que je vous retrouve un jour pour vous en remercier ". Je suis abasourdie. En même temps, je suis très fière, à tort ou à raison. La réussite d'un jeune, est-ce la réussite de son maître? Fière, quand même, d'avoir pu faire en sorte que, de ce bled perdu du Maroc, un petit Juif brillant soit conscient d'être devenu " quelqu'un ".

Ce petit Juif a eu la chance de fréquenter une école de l'Alliance. D'autres que lui ont eu cette chance et sont aujourd'hui des hommes et des femmes de valeur. Personnellement, j'ai été touchée et récompensée des témoignages de deux de nos anciens élèves qui ont pu se manifester. Mais je suis certaine que d'autres " petits Juifs ", de par le monde, se souviennent de leurs anciens maîtres avec affection et gratitude.

Montréal, Novembre 2001

Souvenirs du bled

Jacques Ohayon

Mon premier long voyage, en octobre 1959 précisément, m'amena dans un bled perdu, sur les montagnes de l'Atlas dans le Souss, à Tahala. Rien ne me laissait croire que j'allais être, à l'âge de dix-sept ans à peine, plongé dans une civilisation étrange et lointaine, mais néanmoins aussi excitante qu'enrichissante de par ses caractéristiques sociales et culturelles.

Sitôt arraché à un cycle d'études qui m'aurait permis d'accéder à une carrière prometteuse, et aux dépens de toutes mes ambitions nourries ma jeunesse durant, je dus plutôt me sacrifier à la cause familiale, afin d'alléger le fardeau de la subsistance matérielle d'une famille nombreuse. Les temps étaient devenus durs et il fallait s'atteler à la tâche ultime de combattre la misère et de survivre aux contraintes matérielles du quotidien. Je reportai donc tous mes projets d'études à un futur lointain et pour des temps plus cléments, renonçant à plusieurs portes qui s'étaient ouvertes sur mon chemin, dont entre autres mon admission à l'École Normale de Casablanca. J'optai alors pour un poste d'instituteur et de directeur d'école offert dans l'immédiat au sein de l'Alliance Israélite Universelle dans le bled de Tahala.

Me voilà donc propulsé vers d'autres cieux et climats. Après une brève formation sous la supervision de feu mon ex-maîtresse d'école, Mme Cohen, que j'avais eu la chance d'avoir dans mes cours primaires autrefois. Ma première formation pédagogique se tint donc dans la même classe où je fis mes études primaires.

J'acceptai donc le titre d'instituteur et directeur d'une petite école de bled avec grande émotion, et jurai résolument de remplir les tâches inhérentes à ce poste dès mon atterrissage au sein de sa petite communauté juive, avec dignité, compétence et maturité.

Me voilà lancé vers une destination inconnue et mystérieuse au cœur d'un village perché sur les montagnes de l'Atlas, loin de mes amis et des miens, avec pour tout bagage une formation professionnelle rudimentaire. Je quittai donc, mon entourage naturel, laissai derrière moi Mogador; ma ville natale, pour aller rejoindre, un nouvel environnement, hostile peut-être, et susceptible de m'ébranler à tout jamais.

J'arrivai à Tahala d'Agadir après un long voyage via Tiznit et non loin de la ville de Tafraout. Le village m'apparut du bord du chemin au tournant d'une route en toboggan vertigineux. Rassuré par le chauffeur de bus qu'il s'agissait bien de ma destination, je me retrouvais dans un décor de campagne qui me fit douter de l'existence de la moindre civilisation. Je traînai donc, bon gré, mal gré, mes sacs jusqu'au Mellah à quelques kilomètres de là. Ce qui ne m'empêcha pas d'admirer le spectacle coloré autour de moi. En effet, les hautes montagnes de l'Anti-Atlas se déployaient dans toute leur splendeur. Je pouvais apercevoir leurs crêtes dont, déjà, j'envisageais d'en faire l'escalade un jour.

Mon premier contact se fit avec le Rabbin de la communauté. C'est lui qui devait être mon assistant et devait enseigner l'hébreu dans la même classe (la seule), tout en partageant avec moi d'autres besognes comme le service de cantine, la gestion de la distribution de vivres et de vêtements que le "Joint" américain nous envoyait périodiquement. Il fallut aussi nouer des relations personnelles avec les parents et essayer de m'intégrer dans toutes les activités du Mellah. Au début, la langue que l'on parlait à Tahala, le Chleuh, me parut ésotérique et inaccessible, mais je sus vite m'y adapter et la convivialité de mes hôtes me facilita la tâche. La langue arabe, d'autre part, devait supplanter ma langue maternelle, le français, sauf si je devais l'enseigner comme l'exigeaient les directives de l'A.I.U.

L'école se situait en haut d'une colline aux confins d'un souk fréquenté régulièrement, les jours désignés, par les commerçants de la région. Un bâtiment, des plus modestes, adjacent à l'écurie du souk, représentait l'ensemble de l'école. Une quarantaine d'enfants de tous âges s'y côtoyaient. La chambre que j'allais habiter n'était guère plus somptueuse mais elle avait l'avantage d'être entourée d'amandiers et de pommiers. Plus bas se dessinait le lit d'une rivière asséchée, mais que tout le monde redoutait par les temps pluvieux, car alors, ses eaux pouvaient se gonfler brusquement et interdire l'accès au Mellah. Les innombrables problèmes auxquels je dus faire face m'exaspérèrent au départ, mais je dus accepter la réalité et la routine des jours pour œuvrer avec abnégation de mon mieux. L'éducation de quarante jeunes enfants, si différents l'un de l'autre, reposait sur mes épaules. Il était donc impératif de relever le défi et de prouver que j'étais digne du respect des parents. Si la tâche sembla assez difficile au départ, je sus quand même l'assumer, conscient aussi que le sort de mes collègues dans les villages voisins (Akka, Goulimine, Illigh, Ifrane...) que je rencontrais dans mes rares fugues à Tiznit, n'était guère plus reluisant. Des loisirs ou des séances de cours de formation professionnelle en psychologie de l'enfance; nous réunissaient tous dans la ville de Tafraout.

Tafraout était devenu le lieu le plus fréquenté. Pour ma part, j'y nouai des relations avec les indigènes berbères, dont quelques fonctionnaires de qui la collaboration était essentielle pour pouvoir surmonter tous les obstacles administratifs. Je n'oublierai jamais la "torture" que les Juifs subissaient à la demande de l'obtention d'un passeport à cette époque. La poste et le téléphone étaient le seul contact avec l'extérieur.

Le circuit Tahala-Tafraout-Tiznit devait devenir celui de mes escapades par lequel j'arrivai à me libérer du joug de l'isolement. Il me fit découvrir la beauté du pays.

Je me familiarisai avec son panorama pittoresque. De Tiznit, on traversait d'abord une terre riche en fermes et élevages jusqu'à l'Oued Assaka. Les montagnes aux couleurs multiples de rose, de mauve et mordoré venaient ensuite. La population était composée de Chleuhs (Berbères) vivant dans des villages où les maisons étaient construites en pisé berbère, matériau de terre argileuse. Les femmes étaient plus visibles dans les champs qu'exclusivement. Elles labouraient et cultivaient.

Le Col de Kerdous qui s'élevait à une altitude de 1100 mètres offrait des vues spectaculaires et enchanteuses, et du regard on pouvait arriver jusqu'à la vallée d'Amelm, et jusqu'à Tafraout avec ses nombreuses palmeraies, ses champs d'amandiers et d'arganiers. Bien plus tard et tout au

long de mes déplacements, j'appris à apprécier le goût du thym et du tilleul sur les sentiers des montagnes que je parcourais avec exaltation. Mogador et ses remparts, la mer, la plage n'étaient plus maintenant que des souvenirs lointains noyés dans le gouffre qui me séparait géographiquement de ma ville natale.

Quelques mois plus tard, je dus faire face à un autre défi. En effet, à peine institué dans mes nombreuses tâches, je fus, à ma grande surprise, sollicité et engagé pour une mission non moins sacrée : la cause du sionisme et de l'*Aliya*. En plein hiver, on vint taper à ma porte à l'heure de minuit, et sans prévenir. Je me retrouvai face à deux inconnus qui s'identifièrent comme des émissaires sionistes. J'adhérais à leur plan d'évacuation clandestine des communautés de la région par des routes secrètes qui menaient jusqu'à leur embarquement quelque part sur la côte.

À cette époque, le tremblement de terre qui avait détruit la ville côtière d'Agadir à la fin du mois de février 1960 bouleversa toutes les communautés juives du Maroc. Ma famille et moi-même, eûmes à assumer la disparition tragique des nôtres. Nous traversions alors des moments tristes et angoissants à la recherche des disparus dans les décombres. Le souvenir de ce voyage qui m'amena à Agadir au lendemain de la catastrophe, accompagné d'un collègue musulman, me hante encore jusqu'à ce jour. Suivit un long périple, de longs itinéraires, pour regagner endeillé et bouleversé ma ville natale.

Le retour à mon poste se fit par Marrakech puis à travers les hautes montagnes de l'Oukaïmeden et le Tizi-n-Test jusqu'à Tafraout. Je me remis au travail malgré les dures épreuves subies tout au long de ces pérégrinations, conscient de mes responsabilités et de la nature de ma mission. Je ne repris le contact avec les sionistes que plus tard, après avoir été muté à Inezgane. J'y retrouvai mon ex-professeur d'hébreu Judah Moyal (devenu grand ami depuis), avec qui je m'attelais à la réouverture des locaux de l'A.I.U., afin d'assurer la continuité des cours à la suite de la disparition de l'école d'Agadir. L'émigration vers Israël était dorénavant permise et libre. Nous avions tourné la page sur l'épisode de la clandestinité.

Je ne terminerai pas sans évoquer une autre expérience fort intéressante et excitante. Un cinéaste français avait choisi notre bled pour y réaliser le film biblique de "Ruth," et c'est encore à moi que l'on s'adressa. Me voilà maintenant lancé dans un projet qu'il fallait mener à bien dans ces circonstances. Malgré les réticences premières des habitants à y participer, nous parvînmes, le Rabbin et moi, à convaincre ces derniers des avantages matériels et éducatifs d'une telle entreprise. C'est ainsi, qu'hommes et femmes s'associèrent alors à la mise en scène en tant que figurants tandis que j'eus à assumer les rôles principaux selon que je portais le costume de Ruth ou celui de Boaz au milieu des beaux champs dorés d'orge et de blé. Je méritai dans ce film, produit pour la télévision française, le titre d'assistant du metteur en scène et réalisateur. Une grande vague d'enthousiasme avait alors déferlé sur notre petit bled. L'action cinématographique avait généré une certaine émancipation auprès de mes coreligionnaires. Je savais que je pourrais retrouver, un jour, les images d'une aventure de jeunesse, et revoir les nombreux visages d'indigènes que j'avais connus durant mon séjour, et qui me procurèrent d'inoubliables moments de bonheur. Je suis convaincu d'avoir su leur inculquer par mes cours et mes actions un sens de fierté et de confiance en eux-mêmes. Tout ça grâce à une atmosphère de solidarité, de compassion et d'amitié sincère.

Je quittai Tahala plein d'amertume et le cœur lourd, en me promettant d'y retourner avant sa désintégration en raison de l'Aliya massive imminente vers Israël. Hélas, il en fut tout autrement. Les premiers départs se concrétisèrent bien vite.

J'appartenais dorénavant à une grande famille juive au-delà de mes horizons. Je chéris précieusement les souvenirs que j'ai gardés. On m'avait adopté avec une affection inconditionnée. J'avais eu le privilège d'avoir pu m'associer aux joies et aux peines des villageois de Tahala. Leurs coutumes et leurs traditions m'ont marqué à jamais.

Les années de fertilisation

David Bensoussan

Le matin, après avoir avalé la fameuse cuillerée d'huile de foie de morue ou encore après l'avoir mélangée avec du miel, bu son verre de thé bouillant accompagné de tartines beurrées, il est temps de prendre le chemin de l'école. Sac de cuir au dos, nous devisons avec des amis en allant de la Tour de l'horloge puis en longeant la plage. Nous ramassons parfois des jujubes au pied des arbres qui bordent la route. Par journées de beau temps, nous nous regroupons par affinités et nous nous interpellons les uns les autres. Par temps gris, nous portons nos capes à capuchons ou nos duffle-coats et parfois des bottes de caoutchouc qui nous donnent le grand avantage d'avoir le plaisir de patauger dans les flaques d'eau. Nous virons à gauche et passons devant l'église puis devant l'école arabe où les enfants sont le plus souvent assis par terre sur le coup de midi, puis nous bifurquons à droite pour entrer à l'école de l'Alliance, l'école des filles en premier, celle des garçons de l'autre.

Il y avait toujours un groupe réuni autour d'acrobates grimpés sur l'arbre à réglisse au milieu de la cour. D'autres faisaient des paris devant la longue corde à grimper. Les cris de "À déééélivrer!" fusaient de partout. Nos récréations étaient extrêmement bruyantes. Les jeux ralentissaient au coup de sifflet et nous nous mettions en rang deux par deux. Tôt le matin, ou peu avant la reprise des classes à deux heures de l'après-midi, beaucoup se rassemblaient le long du mur qui bordait le cimetière arabe à l'arrière de l'école. Là, les enfants creusaient la terre glaise et modelaient du mobilier, des fruits ou des personnages qu'ils exposaient fièrement. Certains y excellaient particulièrement. Parfois, nous nous aventurons de l'autre côté de l'école où deux avions minuscules de couleur sable semblaient être collés au sol. Plus loin, les dunes de sable que l'on dévalait aux cris de *Tchitcha la fava* ! (je n'en ai jamais connu la signification). Après avoir pris notre élan, nous sautions et nous roulions en cabrioles de haut en bas dans un nuage de sable pour recommencer encore et encore.

Monsieur Bitton était partout à la fois. Il était le directeur de l'école de l'Alliance qui porte le nom du célèbre consul de France Auguste Beaumier qui dès 1866 milita en faveur de l'instruction française de l'Alliance plutôt que celle anglaise de l'*Anglo Jewish School*. Les blagues relatives à sa petite taille se muient en admiration et quelle admiration, lorsqu'il ouvrait la bouche. Il nous clouait littéralement sur le siège lorsqu'il nous donnait des cours de mythologie grecque en classe de sixième. Tous se disputaient alors les exemplaires de l'Iliade et l'Odyssée de la bibliothèque de l'école.

Monsieur Cohen dit Kéna n'était pas conventionnel. Il ne supportait pas les manières ou les facéties. Il nous organisait des sorties dans la nature et certains en revenaient avec des coulevres en cravate car il fallait surmonter l'aversion ridicule. Il faisait l'élevage de souris blanches en classe que nous appelions du nom des héros de bandes dessinées : Pipo, Concombre, Élastoc, Mickey, Minnie, Donald, Daisy, Riri, Fifi, Lulu, Nif Nif, Naf Naf, Nuf Nuf et ainsi de suite. Il nous faisait tenir un journal des souris. J'aimais le taquiner par mes questions qui venaient

justement remettre en question certaines de ses affirmations ou analogies volontairement simplifiées à des fins pédagogiques. Il m'appelait la barre sur le T et le point sur le i.

Le professeur Léon Benarrosch était légendaire. Tout en lui était élégance : son discours comme son parler. Son tabac Amsterdamer parfumait la classe et il nous étonnait par ses pipes toujours différentes. Je me demande pourquoi on s'en étonnait puisque toute la classe lui offrait pour le nouvel an...une pipe ! Sa voix était claire et son discours parfaitement ponctué. Il nous faisait lire des volumes que nous devions résumer et j'avais l'habitude le jeudi soir de dicter des résumés à ceux qui voulaient bien prendre pour moi un livre supplémentaire à la bibliothèque car j'étais un lecteur avide. Il avait d'ailleurs le don de démasquer facilement ceux qui se contentaient de la seule remise de résumés sans même avoir ouvert le volume et qui avaient en plus le don de récidiver. Nous tÉNIONS des cahiers de synonymes bien fournis, des cahiers de biographies et ses tests nous maintenaient en forme. Il nous faisait ingurgiter de la culture et encore de la culture...

Il y avait le couple Ohayon. Lui grand et svelte, elle courte et rondelette. Messieurs Mouryoussef, Mouyal, Cohen, Danan, Madame Ohayon et tant d'autres encore dont le dévouement à la carrière d'enseignant était des plus admirables.

Le chemin du retour de l'école se faisait généralement par petits groupes et de façon ordonnée. Il y avait un vieux gendarme que les enfants aimaient rendre fou en utilisant un sifflet identique au sien ce qui le mettait dans une rage de lèse-majesté car il se voulait seul à avoir cette prérogative. Le plus souvent bonhomme, il nous permettait de toucher parfois la crosse de son pistolet en bandoulière.

Vers la fin de l'année, une fièvre incontrôlable s'emparait des élèves qui braillaient à l'unisson durant les derniers jours devant l'administration qui savait alors se montrer étonnement clémente:

" Gai Gai l'écolier, c'est demain les vacances...
Adieu ma p'tite maîtresse qui m'a donné le prix
Et quand je suis en classe qui m'a fait temps pleurer !
Passons par la fenêtre cassons tous les carreaux,
Cassons la gueule du maître avec des coups de *belghat* (babouches) ! "

Ou encore :

" *Iya pas de coméra* (Il n'y a pas du pain)
Ya sardina (il y a de la sardine) !
Iya pas de sardina ya lcoméra ! "

Ou même :

" Éteignez (Éteignez) la lumière,
Commencez l'cilima (le cinéma) ! "

Au programme musical s'ajoutaient d'autres refrains tels : " Je monte sur un pommier, qui est plein de cerises, j'entends signaler..." ou encore " *Ahia Mimouna, mimouna ya mimouna !* " Cette dernière chanson tirée du répertoire pied noir, avait une saveur particulière car l'on y singeait avec humour la langue française. Les meneurs parmi les enfants faisaient alors état ouvertement de leurs couleurs en scandant les chansons en tête des frondeurs d'un jour. Les réjouissances de fin d'année se terminaient au cinéma La Scala où nous donnions des représentations. Les représentations musicales incluaient de la musique andalouse chantée par des chœurs et les spectacles humoristiques avaient des sketches hilares en judéo-arabe. Nous étions parfois invités à l'école française pour assister aux spectacles de fin d'année qui incluaient des danses des provinces françaises et l'inévitable : " Si tous les gars du monde décidaient d'être copains..." qui prônait l'égalité de chaque enfant " même s'il n'est pas né en France ! ".

Alors que nos amis français batifolaient à la plage, nous devions passer nos dimanches et nos vacances estivales au Talmud Thora pour y compléter notre formation hébraïque et biblique. La discipline y était stricte et les punitions moyenâgeuses : nerf de bœuf sur la main ou sur la plante des pieds, ces derniers ligotés au moyen d'une *falaqa* turque. Cette éducation était alors réservée aux garçons. Je parlais français à la maison et dus m'exposer à l'apprentissage de l'hébreu traduit et commenté en judéo-arabe. Il me souvient que le directeur Rbi Haïm Azencot me promenait les matins et me faisait réciter les leçons de chacune des classes en répétant : " Vous voyez le petit Dody, Prenez exemple ! C'est comme ça qu'il faut apprendre ! " On me trouva brillant et me plaça dans la Yeshiva, avec des adolescents mûrs. Là, les lectures talmudiques en araméen étaient traduites en judéo-arabe. Je planais. Tout me semblait embrouillé. Seules quelques réponses maladroites de quelques étudiants me réconfortaient en regard de ma compréhension des textes. La pédagogie éducative consistait alors à pousser en avant ceux qui manifestaient une certaine prédisposition à l'étude. On leur apprenait à nager en les jetant à la mer. Et puis, il y avait le cauchemar des récréations. À la sonnerie, tous se ruèrent dans l'escalier pour aller jouer au foot sur le toit. Je voyais autour de moi des grandes jambes qui me semblaient appartenir à un troupeau de pachydermes en furie. Il arrivait que l'on m'écrasât et que je saignasse. Monsieur Azencot venait alors sermonner les étudiants de monter l'escalier lentement et sans se presser. Cette consigne tenait bon pendant vingt-quatre heures tout au plus. La récréation était le moment où tous se défoulaient où les paris étaient engagés sur les combats de lutte en cours. C'était pour beaucoup de personnes la seule récréation estivale.

Deux éducateurs me forgèrent au Talmud Thora de Mogador au Maroc et surent tout autant retenir et captiver mon imaginaire d'enfant : Rbi Yitshaq Haroche et Rbi Ms'eud Elkabas. Rbi Yitshaq Haroche avait pour habitude de nous enseigner tantôt le livre des Juges et tantôt le livre des Rois tout en tenant ouvert devant lui le quotidien de l'époque, Le Petit Marocain. Tout en nous informant de l'actualité, il faisait des connections et des rapprochements avec tel ou tel autre épisode de la Bible, le tout avec un grand sens de l'humour très apprécié de ses élèves. À quelqu'un qui jetait son chewing-gum par la fenêtre en prétendant n'en avoir pas mastiqué, il élaborait des scénarios complexes relativement à des fourmis innocentes écrasées et collées ou des personnes non prédestinées qui se retrouvaient à partager une intimité indécente. Il vainquait par l'humour. Pour sa part, Rbi Ms'eud Elkabas nous enseignait le Talmud la semaine durant. Cela était ardu. J'avais alors 8 ans et il nous fallait saisir au vol les subtilités talmudiques exprimées en araméen, en hébreu et en judéo-arabe. Rbi Ms'eud Elkabas parvenait à nous tenir

en haleine jusqu'au vendredi matin. Ce jour là, les livres étaient fermés, et il nous contait des *ma'asiyoth*, c'est-à-dire des faits de l'histoire juive. Sa voix douce et sereine voguait dans un grand silence alors qu'il relatait des épisodes du judaïsme marocain où intervenaient rabbins, sultans et rois d'Espagne. Ces deux éducateurs ont réussi à me présenter la Bible sous un visage humain et à me faire sentir que le passé, que ce soit celui de l'Esclavage en Égypte, celui de la royauté glorieuse d'Israël, celui des affres de l'Exil ou celles des horreurs de l'Inquisition constituait un passé bien vivant en moi. Alors, qu'il se soit agi d'un passé historique et lointain, sa réalité n'en était pas moins des plus présentes dans ma chair. Tous les rêveurs et les persécutés de l'histoire juive revêtaient le visage de mes grands-parents et, tel un chevalier du Moyen Âge, je me promettais déjà de les protéger avec vaillance.

À l'âge de dix ans, nous déménageâmes à Casablanca. Je continuais mes études au Cours complémentaire de l'Alliance israélite universelle. Quelle famille ! Nous rêvions, nous nous amusions, nous passions des billets doux laissant éclater l'imagination de nos fantasmes. C'était l'époque des blousons de cuir, des motocyclettes et du cran à l'Elvis Presley. Jerry Lewis faisait notre bonheur. Ray Charles, Johnny Holiday, Richard Anthony et les Chaussettes noires étaient à la mode. Nous nous passionnions sur le sort de Caryl Chessman qui encourait une peine de mort repoussée moult fois. Pour nous repêcher, nos professeurs usaient de morale, d'humour, de compassion, voire de menace. Ils avaient tant envie de nous voir réussir que cela en crevait les yeux.

Il y avait le couple rassurant des Altun, tous deux profs de français : le mari guilleret et sa femme posée ; les profs de maths Bréart aux interjections brusques et Gomel, qui se voulait charmeur ; Madame Lévy aussi charmante que stricte ; les professeurs d'arabe Lévy - le syndicaliste et communiste déclaré - et Cohen - spécialiste des punitions écrites ; la prof de musique Madame Obadia à la voix enchanteresse ; Marelli aux compétences littéraires exceptionnelles ; les professeurs d'hébreu Nahon aux adjectifs grandiloquents et Claude Sultan qui savait mater les plus durs par le contenu de son cours ; le couple Benaroya qui enseignait l'anglais et l'histoire : Lui petit de taille et jovial et elle langoureuse mais stricte ; la belle et envoûtante madame Zrihen professeur de sciences naturelles qui octroya une gifle cinglante à mon ami Jacky Pinto qui, en leçon d'anatomie, l'avait scrutée attentivement en répondant que le corps humain était... harmonieux ! Madame Ohayon prof de géographie qui avait en sainte horreur les courants d'air et l'ineffable professeur de physique-chimie, Monsieur Wazana, haltérophile et démonstrateur. Il s'engageait dans des trépieds interminables, plaçait ça et là quelques expressions d'arabe dialectal qui nous familiarisaient avec la matière. Comment s'y prenait-elle ? Madame Guéron arrivait à nous faire réciter des chapitres d'histoire entiers de Jules Isaac ! Elle était la motivation même. Et son mari, courtois et fascinant, dirigeait l'école avec un doigté rare. Madame Ifrah, toujours en survêtement, haranguait les classes de gymnastique avec autorité et un humour mordant.

Nous étions entourés, cajolés mais le rendions bien à nos professeurs. Le désordre qui régnait dans les récréations laissait place à un envoûtement engageant sitôt nos bancs rejoints. C'était l'époque des crises d'adolescence difficiles et il n'en fallait pas beaucoup pour prendre la tangente en dehors des sillons de l'étude. L'orchestration de l'école était telle que tout un chacun avait droit à une attention personnelle malgré les gaffes ou les mauvaises farces.

À l'âge de 15 ans, je passais de l'école du Cours Complémentaire de l'Alliance au Lycée Lyautey. Les ondes radiophoniques vibraient alors avec Françoise Hardy et Marie Laforêt et les Beatles commençaient tout juste à percer. C'était l'époque des yéyé. Quel choc ! Autant l'atmosphère familiale était présente à l'Alliance israélite, autant elle était impersonnelle au lycée. Les professeurs y cultivaient leur légende. Tout celui qui s'aventurait à poser une question s'exposait aux sarcasmes narquois du prof. Autant donc ne pas se mouiller et cultiver ses incertitudes à moins de rouler la question de telle sorte que le prof dans sa grande mansuétude et son éminente condescendance sourcille des yeux et prenne un temps de réflexion avant de répondre. La terreur était ambiante et palpable. Les questions orales trouvaient devant elles des élèves rongés par le trac. La menace d'être envoyé chez le proviseur haut juché et sentencieux était la quintessence d'un mauvais augure.

Et pourtant, nous arrivions à nous y faire et même de temps en temps à en rire. Les récréations surtout. Les plus macho des français racontaient leurs week-ends débauchés en traitant tout celui qui en doutait de puceau. Bien des fils à papa ne s'en faisaient pas pour leurs études - ou du moins le clamaient-ils - et comptaient qui sur leur fortune, qui sur leur particule pour se frayer un chemin dans la vie. Certaines séances de bizutage des classes supérieures en début d'année étaient drôles comme tout, d'autres étaient particulièrement odieuses. Juifs dans une école française en pays musulman, nous avions droit aux congés des trois religions et cela était fortement jalosé par nos camarades français qui n'avaient droit qu'aux fêtes fériées chrétiennes et musulmanes. Certains de nous refusaient de venir en classe le samedi, d'autres se permettaient de venir mais pour écouter seulement, d'autres encore participaient normalement. Il y avait peu d'Arabes en classe. Ils étaient généralement discrets et une proportion importante proférait un marxisme salubre. La douce cruauté des Français qui attendaient la période du jeûne du Ramadan pour entrer en classe avec des sandwiches au jambon odorants !

Il y avait des professeurs brillants par leur clarté d'esprit et leur démarche intellectuelle cartésienne. D'autres moins sûrs d'eux-mêmes, se renfermaient dans leur carapace disciplinaire. Chacun avait un cachet, des manies, des expressions récurrentes ou encore des colères prévisibles. Ils nous offraient l'excellence et nous devions évoluer tel des équilibristes au sein du créneau exigu de liberté surveillée pour atteindre les cimes auxquelles on nous prédestinait. La recette de la réussite résidait dans le labeur et l'assiduité sans équivoque. À de rares exceptions près, les profs étaient inabordables.

Alliance et Talmud Thora à Mogador, Cours complémentaire et Lycée Lyautey à Casablanca. Ce cheminement fut celui de nombreux de mes amis. Tout ce monde est maintenant dispersé aux quatre vents. Il m'a rarement été donné de rencontrer mes meilleurs amis de classe. Parfois, j'entends parler de certains. Les grands flux d'écoliers avec leurs héros, leurs champions ou leurs meneurs ont dû interrompre leur cours pour dériver vers de nouveaux océans et horizons. Il ne reste plus que les bâtiments témoins de notre passage et de nos grivoiseries et, les échos des bruits familiers qui surgissent du fond de la mémoire comme s'il ne s'agissait que d'un événement encore tout frais. Certains épisodes brefs résonnent encore en moi tel un film projeté au ralenti. D'autres épisodes s'étalant sur de longues périodes me reviennent fulgurants et fugaces tout à la fois. La mémoire relativise les événements et leur durée et ne conserve d'eux que certains points de repère, retenus selon des critères qui lui sont propres, et qui jalonnent le cours de toute une vie. Et, tel un phare dans un océan en furie, l'exemple donné par les professeurs compétents et dévoués continue de guider nos pas dans la course de la vie. Qu'il me soit permis de rendre

hommage à une kyrielle de professeurs et de formateurs de l'esprit et de l'intellect qui sont toujours présents en moi, à l'ensemble des professeurs extraordinaires, dévoués à leur mission d'enseignants et à la transmission fidèle des Lettres, des Arts, des Sciences et de l'Éthique. J'émet le souhait que l'on puisse transmettre à son tour avec la même ferveur et la même dévotion le goût de l'étude et celui de la transmission du goût de l'étude.

Isaac D. Knafo, homme de lettres, artiste peintre et dirigeant sioniste

Asher Knafo

Isaac Knafo est né à Mogador, Maroc, le 12 Novembre 1912. Il est le huitième enfant de Rabbi David Knafo - chef du Tribunal Rabbinique de Mogador et Grand Rabbin de la ville. Sa Mère est Donna née Bouhadana. Il est le benjamin de la famille.

Il passe son enfance dans une ambiance assez extraordinaire. Son père était profondément pieux et pourtant il était ouvert à tous les nouveaux courants, comme la *Haskala*, mouvement venu d'Europe qui voulait briser les barrières où les juifs s'étaient enfermés pour les orienter vers la culture et l'humanisme, comme le Sionisme, comme l'étude de l'hébreu moderne. Des personnages tels que le poète Rabbi David Elkaïm, le *Païtane* renommé Rabbi David Yflah, l'érudit Ytshak Yaïch Halévy - correspondant du journal *Hatsfira* fréquentent leur maison.

Comme tous les enfants juifs de Mogador il fréquente le "*sla*", l'école. Il est le chouchou de la famille car tout jeune il est très espiègle, et déjà transparaît la vivacité de son esprit. Son père le place à l'école franco-israélite. L'école Alliance a un tel succès que les enfants français s'y enrôlent.

Quand Isaac commence ses études, Monsieur Falcon prend la direction de l'école et y introduit des changements radicaux. Il fait passer aux élèves des tests psychologiques et les répartit dans les diverses classes selon leurs moyens intellectuels. Isaac est placé dans la meilleure classe. Pourtant il ne fait pas trop d'efforts. Il n'étudie jamais une récitation par cœur, se contentant d'écouter les autres élèves pour pouvoir ensuite la débiter d'un trait. Une fois, quand il fut le premier à être interrogé, il se tint coi devant sa maîtresse. Elle lui demanda: " Pourquoi n'as-tu pas étudié ta leçon, tu as été paresseux? " Il répondit tout simplement : oui. Cette réponse franche lui valut de ne pas être puni. Isaac se passionne pour la lecture et devint un assidu de la bibliothèque municipale. Il reste à l'école jusqu'en 1924. L'école est alors dirigée par Méïr Lévy qui trouve chez Isaac des aptitudes très spéciales à l'étude de l'art et de la littérature. Il convainc son père le Rabbin David Knafo à l'envoyer faire des études à Paris. La décision n'était pas facile. Isaac n'avait que quatorze ans. Quelle influence auront l'éloignement et Paris sur lui? Et pourtant, en homme éclairé qu'il était, il comprend que cet enfant tellement doué n'avait plus de ressources à Mogador ni même au Maroc et il l'envoie à Paris.

Les connaissances générales d'Isaac Knafo étaient déjà très étendues avant d'arriver à Paris, grâce à sa curiosité et à sa passion pour les livres. A Paris, il rencontre des études d'une autre envergure, se passionne pour le théâtre et dépense tout son argent de poche pour voir toutes les pièces qui passent dans la capitale. Des dizaines d'années après, il peut encore citer toutes les pièces qu'il a vues et tous les artistes qui ont participé à ces pièces. S'il n'est pas à l'école ou au théâtre, il visite les musées. Il acquiert un goût sûr et raffiné grâce à l'enseignement de son maître de dessin. L'École normale est un terrain propice à ses dons créateurs. Il participe aux fêtes et en devient dès sa deuxième année l'animateur principal en composant des parodies et des textes qu'il lisait à la façon des chansonniers. Il y avait à l'ÉNIO (l'École Normale Israélite Orientale) un

journal photocopié rédigé par les élèves; " L'Echo du 59 ", qui paraissait très irrégulièrement. I.D.K le prend en mains ce qui lui permet de faire ses premiers pas de journaliste. Toutes ces activités font de lui l'élève le plus remarqué de l'école et il est prit d'amitié par les dirigeants de l'école qui voient en lui " le grand espoir de l'ÉNIO ". Une parodie qu'il fit du directeur lui coûta une brimade sévère. La somme d'argent qui était accordée mensuellement à chacun des élèves fut réduite de moitié pour Isaac. Le directeur refusa de le présenter aux examens de fin de la troisième année en prétendant qu'il était trop faible. Il fut astreint à se présenter comme candidat libre. Arrivé en congé à Mogador, il fit l'émerveillement de la famille par sa verve et son savoir, par les œuvres qu'il lut chaque jour devant eux, par les peintures qu'il leur montra. Il prit la décision de ne pas rester une quatrième année à Paris et il fut envoyé comme instituteur à Tanger. On était en 1928. Il ne s'adapta pas à l'école de Tanger car il ne parlait pas l'espagnol. Il fut transféré à Safi. À la fin de l'année scolaire, Isaac donna sa démission et retourna à Mogador. Pendant les trois mois de vacances scolaires qu'il passa à Mogador, il cacha à tout le monde le fait de sa démission. Il restait prostré à la maison et l'on commença à s'inquiéter pour sa santé. Quand il ne retourna pas à Paris au début de l'année scolaire, sa famille comprit que sa carrière d'instituteur avait prit fin. Vint une période d'inaction, ses frères le poussaient à " faire quelque chose ". Finalement il ouvrit un bureau où il s'employa quelque temps comme " écrivain public ". Il écrivait pour les gens des lettres, des requêtes, des faire-part. Il s'aperçut finalement qu'il ne pouvait pas vivre de ce travail et il quitta Mogador pour Marrakech.

À Marrakech il mène une vie assez dissipée passant d'un travail à un autre. Il travailla ensuite chez un ami qui était en même temps agent de transports, propriétaire de café et agent de presse. Cet ami l'introduit au journal " La Presse Marocaine ". Ainsi commença pour lui une carrière de journaliste.

C'est aussi la période où il commence à publier des poésies qu'il envoie à presque tous les journaux qui paraissent au Maroc.

En 1939, pour la première fois, il publie un recueil de poèmes " Les Jeux et les Rimes " préfacé par un journaliste célèbre du " Canard enchaîné " Georges de la Fouchardière. Les croquis figurant dans le recueil sont eux aussi d'I.D.K.

La même année au mois de septembre, éclate la Seconde Guerre mondiale. I.D.K, le journaliste était au courant des horreurs déjà commises par le régime d'Hitler, en Allemagne. Dans les deux mois d'octobre et novembre 39, il publie " Les Hitlériques ", pamphlets anti-nazis. Sur la couverture du recueil figure un dessin de l'auteur, un gorille en position de croix gammée, la tête du gorille est remplacée par le visage d'Hitler. (En 1942 toute l'édition sera brûlée par crainte de représailles de la part du gouvernement Vichy. Seulement plus de 50 ans après on en retrouvera un exemplaire).

Il retourne à Mogador et abandonne le journalisme pour se lancer dans une activité sioniste intense. Il fonde " La Chorale de Mogador " qui est en même temps, un cœur qui chante surtout des chansons d'Israël, une troupe théâtrale, et un mouvement de jeunesse. Il écrit des petites pièces de théâtre qu'il monte avec sa troupe. Ce sont d'abord des pièces aux sujets variés, puis à sujets juifs. Il écrit et publie une série de petites brochures sur des sujets puisés dans le Talmud. Rabbi Shiméon Bar Yohai et Rabbi Méir Baal Haness.

Il peint aussi surtout des grandes toiles avec des portraits des principaux leaders sionistes, Hertzl, Max Nordau. Pendant les réunions de la communauté juive il les vend aux enchères au profit du K.K.L .

L'année 1951 est l'année où il fait paraître l'une après l'autre plusieurs œuvres : La série " *Oneg* ", " *Maroquineries* " et " *Fugitives* " .

Isaac Knafo se voue entièrement à la cause sioniste et à l'organisation de la Aliya. Les autorités voient en lui un causeur de troubles. Maintes fois il est convoqué auprès du commissariat qui l'accuse d'avoir organisé un mouvement de jeunesse clandestin et des activités sionistes. Il arrive toujours à s'en tirer grâce à son esprit et aussi à la pression de ses nombreux amis et admirateurs, européens, juifs et musulmans. Mais il arrive un moment où il comprend qu'il ne peut plus tenter le diable. Il quitte Mogador et s'installe à Casablanca, ville qui lui paraît comme dénuée de tout attrait. Il décide alors de faire lui aussi sa " *Aliya* " au Kibboutz Ramat Hakovesh.

Ses débuts au Kibboutz sont très difficiles. Il vit presque en étranger dans son kibboutz. Pourtant, ses amis de Mogador, ses disciples, tous ceux qui l'écoutaient passionnément avant sa Aliya ne l'ont pas oublié. En fait, pendant les vingt-ans qu'il vit au kibboutz, il ne publie rien. Pourtant, il écrit et forme beaucoup de projets littéraires. Le 20 juin 1976 il envoie à ses nombreux correspondants une brochure manuscrite de 16 pages de poèmes et de dessins originaux: " *Lettre des Lettres* ", la brochure est tirée en offset. De 1976 à 1979 il édite 13 numéros de *Lettre*. (La lettre 14 a été éditée par son fils après sa mort).

Plusieurs œuvres sont rédigées par lui au Kibboutz, il ne les édite pas par manque de fonds. Il écrit en 1976 : " *Exode et Ballades* ". Ces ballades parlent de la situation du petit Israël devant un monde hostile qui courtise le monde arabe pour obtenir son pétrole.

Il écrit aussi " *Sépharad* ", considérations philosophiques sur plusieurs sujets : le Judaïsme, l'antisémitisme, la religion, la culture, l'homme. Il compose un grand nombre de poèmes dont il veut faire des recueils divers et surtout il écrit différents écrits dont il veut faire une grande œuvre: *Le Mémorial de Mogador*.

I.D.K s'éteint au Kibboutz à la suite d'une crise cardiaque le 9 Juillet 1979.

Asher Knafo, neveu de IDK, publie d'après ses écrits

" *Le Mémorial de Mogador* " en 1995

et, " *L'Humour est enfant de poème* " en 1979

Mon histoire avec M. Avigdor

Isaac D. Knafo

M. Avigdor, au visage poupin, au teint vermeil, nous était arrivé, frais émoulu de l'ÉNIO quelques semaines après le début de l'année scolaire, au moment où j'avais pris la tête des fortes têtes de la classe. M. Gautron qui se servait de sa règle pour régler ses différends avec ses élèves et de son gros crayon rouge à corrections pour nous infliger de sérieuses punitions, nous avait habitués à une discipline de fer. Quand je fis mon entrée à l'École de l'Alliance, je fus frappé, étonné, choqué, écœuré du laisser-aller qui y régnait. Il n'y avait que Mlle Lévy (Rosita) qui parvenait à nous donner des leçons à peu près audibles, pour la bonne raison qu'elle était jeune, jolie, bien faite, alerte, vive et sympathique... Nous en étions tous amoureux. Tous les garçons, sans exception. Certains élèves, les plus grands et les plus âgés, les plus amoureux d'elle - et qui le proclamaient crûment et sans vergogne - s'asseyaient au dernier rang et je ne comprenais pas, naïf, pour quelle raison ils pouvaient ainsi s'éloigner de leur idole. Le hasard qui m'amena un jour à m'asseoir moi aussi au dernier rang me donna la clef de l'énigme lorsque je m'aperçus que, si d'une main ils feuilletaient leur livre ou écrivaient leur dictée, de l'autre ils se livraient à un onanisme sans complication tout entier dirigé vers leur casier. Les autres maîtresses, Mlle Sidi, déjà chevronnée et Mlle Bensoussan, tout nouvellement sortie de Bichofsheim (pension des futures institutrices de l'Alliance) ne purent résister, la première, que deux jours, la deuxième, que quelques semaines. Mlle Sidi n'avait pas eu le plaisir de me voir lors de la première après-midi où elle enseigna dans ma classe. Quelque futile maladie m'en avait écarté. Le jour même, elle avait demandé et obtenu son transfert à l'École des Filles. Le lendemain, lorsqu'elle me vit, elle s'éprit tout de suite de moi et profita de la première occasion où je levai la main pour répondre à une question adressée à toute la classe pour m'interroger. Ma réponse amena d'autres questions et de fil en aiguille (Les Pyramides et le Sphinx) j'eus l'occasion de faire largement preuve de mes capacités. En me remerciant elle ajouta: "Si j'avais su qu'il y avait un tel élève dans cette classe, je n'aurais pas demandé mon transfert. Malheureusement, il est trop tard." Elle ne manqua jamais par la suite, chaque fois qu'elle me rencontrait de m'appeler à elle et de me demander des nouvelles de ma santé, de mes études, de mes progrès et de mes projets. Mlle Bensoussan, elle, moins expérimentée et toute animée du zèle des néophytes, crut qu'elle finirait par triompher de notre hostilité. Elle tenta des efforts tenaces et désespérés pour faire pénétrer sa jeune science dans nos jeunes cerveaux. Au point qu'ému de l'énergie qu'elle déployait sans résultats appréciables, il m'arriva une fois d'essayer de sauver l'honneur de la classe et de relever chevaleresquement son moral. Il me suffisait pour cela, primo de prêter une oreille visiblement attentive à ce qu'elle disait, secundo de poser poliment une question pertinente et enfin tercio, de répondre convenablement, au nom et à la place de la classe, à quelques-unes de ses questions. Une telle conduite ne manqua pas de m'attirer l'animosité et les sarcasmes de mes condisciples. J'étais une fille, une poule mouillée. Soit. J'avais compris. Ayant plus d'idées et d'initiative que mes camarades, sachant mieux continuer les astuces sans encourir de punition, je ne tardai pas à être considéré comme un chef, un guide spirituel en qui l'on pouvait avoir confiance. A dire vrai,

je ne me rappelle plus les batailles livrées ni les triomphes remportés sous ma conduite, mais le fait est que Mlle Bensoussan ne tarda pas, à son tour, à être transférée à l'École Franco-Israélite de Filles. Enfin, Avigdor semblait devoir se transformer en martyr de la grammaire. La lecture du " Petit Chose " d'Alphonse Daudet m'avait depuis longtemps inspiré l'amour des jeunes maîtres inexpérimentés et le désir de les protéger. Malheureusement, il semblait bien que je fusse alors le seul de ma classe à avoir lu le chef-d'œuvre du Dickens français. Tous les autres élèves justifiaient pleinement la prétention que leur âge est sans pitié. Enivrés des succès remportés dans cette guerre froide contre les maîtres (l'expression n'existait pas alors, ni la guerre des nerfs ni la drôle de guerre), ils en redemandaient et je n'étais pas de force à résister à leur pression ni à une certaine gloriole. D'abord j'élus définitivement domicile, pour la durée des leçons de M. Avigdor, au dernier rang de la classe, le rang des grands, à quoi me donnaient droit et mon certificat d'études (n'étais-je pas un vétéran à la retraite?) et ma réputation récemment acquise de meneur. Ce n'étais pas que j'eusse eu la prétention de procéder aux mêmes manœuvres clandestines que les grands (je n'étais pas encore... assez mûr), mais j'avais en vue une autre activité non prohibée: ce vice impuni, la lecture. J'ai déjà dit à quel point j'aimais la lecture. A cette époque, c'était les Pardaillan, Mignon, Arlette aux yeux de saphir et autres porteuses de pain que je dérobaï à mes frères pour les lire en cachette pendant leurs heures de travail, qui correspondaient à mes heures de classe. En conséquence, je décidai que je les lirai en classe. Ce que je fis à l'abri de mon pupitre et du dos des camarades. Un jour que je me livrais à ce doux plaisir, j'étais tellement captivé par le roman de cape et d'épée que je lisais, que je n'entendis pas approcher M. Avigdor. Je ne sus qu'il était dressé furibond à mes côtés que lorsque sa voix tonna:

" Qu'est-ce que vous faites là?

- Vous voyez bien, je lis !

- Comment ? Vous lisez pendant que je donne ma leçon? - Eh, oui ! - Vous n'écoutez donc pas ma leçon ?

- Non, monsieur.

- Pourquoi ?

- Parce que je la sais !

- Vous la savez ?

- Oui, monsieur, je sais toutes les leçons du programme. - Dans ces conditions, mes leçons ne vous intéressent pas ?

- Non, monsieur.

- Puisque c'est comme ça, sortez de la classe ! "

L'enfant, mis dehors, était immanquablement vu par M. Lévy qui ne manquait pas de l'appeler à son bureau (Eh, malheureux!) pour lui passer un savon ultra-mousseux. Moi je pris posément mon livre et mon cartable, sortis dignement de la classe - et de l'école, où je ne reparus plus pendant une longue semaine jusqu'au soir où, me promenant place du Chayla, j'y fus rencontré par M. Lévy qui en faisait de même avec sa femme et ses filles. Il m'appela à l'écart.

"Qu'est-ce qu'on me dit ? Vous ne venez plus à l'École ? - Non.

- Et pourquoi ?

- Je suis fâché avec M. Avigdor.

- On ne se fâche pas avec son maître.

- Ce n'est pas mon maître. Il ne m'apprend rien et il m'a mis dehors.

- Il vous a mis dehors de la classe, non de l'école. Et avec ma fille, avec Rosita ? Vous n'êtes pas fâché ? Non ?

- Non.

- Alors il faut venir au moins aux leçons de Rosita.

- Bien, Monsieur".

Le lendemain je fus ponctuel à la leçon de Rosita qui fit comme si de rien n'était, et restai pour la leçon suivante. M. Avigdor, comme d'habitude, commença par une interrogation en sciences qui s'avéra un échec presque unanime. En désespoir de cause, il se tourna vers l'unique main levée qui répondit correctement.

" Très bien, mais, vous n'étiez pas présent à cette leçon ? - Non monsieur.

- Et pourtant vous la savez !

- Ne vous l'avais-je pas dit !

- Merci. Asseyez-vous. " À la fin de son cours, alors que je m'apprêtais à sortir avec les autres, il me retint et me dit:

" Dites-moi Knafo, qu'est-ce que je vous ai fait ? Pourquoi me détestez-vous à ce point ?

- Mais, Monsieur, je ne vous déteste pas !

- Alors pourquoi vous conduisez-vous de la sorte à mon égard ?

- Franchement, je ne sais pas. C'est l'habitude ici, comme ça.

- Voulez-vous que nous soyons amis ?

- Moi ? Je veux bien, Monsieur.

- Bon, alors voilà. Je sais que vous n'avez rien à apprendre dans cette école et que vous êtes candidat à l'école Normale de l'Alliance. Si vous voulez, vous resterez en compagnie de deux ou trois de vos camarades les plus doués et je vous donnerai des leçons d'algèbre et de géométrie dont vous aurez grand besoin à Paris.

- Merci, monsieur ! "

Je ne sais pas à quelle époque se place l'incident que je veux rapporter : avant ou après que j'eusse fait la paix avec M. Avigdor. D'après le sujet, il semble bien que ce fût entre la pâque et la fin de l'année scolaire; c'est en effet au cours du troisième trimestre que l'on proposait aux élèves ce fameux sujet: " Que ferez-vous en quittant l'école primaire ? " Ce sujet, je l'avais déjà traité à plusieurs reprises puisque j'étais resté de nombreuses années en première classe, attendant d'être présenté au Certificat d'Études. Cette année, il me parut qu'il était superflu. Je décidai de remettre une page blanche mais, lorsque dix minutes avant la fin et alors que les élèves les plus pressés avaient déjà remis leur copie, M. Avigdor me voyant inactif vient prendre la mienne, la supposant terminée, et s'aperçut qu'elle n'existait, il me pressa d'écrire quelque chose et j'écrivis à peu près ceci : " J'aurais voulu devenir artiste peintre, mais mes parents me destinent au métier d'instituteur, ce qui me semble un triste destin si j'en crois les exemples que j'ai sous les yeux. Je sens que je serai très malheureux. " Six lignes, exactement que je m'empressai de remettre au maître. Celui-ci les lut d'un coup d'œil et se précipita au bureau de M. Lévy qui vint immédiatement me chercher. Nous eûmes un long entretien ou plutôt il me fit un long, très long discours. Il me lut une composition de mon prédécesseur immédiat comme candidat à l'ÉNIO : Amram Elmaleh, brillant sujet s'il en fut. Je fus émerveillé non pas tant du style ou des idées, mais de la longueur de ce travail. Je ne me doutais pas, alors que j'arrivais très facilement à dire ce que j'avais à dire en une page ou deux, que l'on pouvait consacrer quatre, huit et même douze

pages à un seul sujet. Du coup, j'appris le procédé du délayage et du verbalisme creux qui ne m'a jamais complètement abandonné. En conclusion, M. Lévy me persuada de refaire le travail à la maison et de le lui rapporter le lendemain matin. Ce que je fis, piqué d'amour-propre. J'écrivis quatre pages de format administratif d'une écriture presque illisible tellement elle était menue et serrée. Je ne tentai pas de corriger le premier jet car le papier était à petits carreaux de cinq mm et je n'avais laissé ni marges appréciables ni interlignes, et pour ce qui est de recopier, va te faire lanlaire. Je ne mangeais pas de ce pain-là. Pourquoi mentir ? Je ne me souviens pas exactement des idées que j'y exposai. Ce que je sais, c'est que cette fois-ci je mis l'accent sur l'envers de la médaille, la noblesse morale et la beauté spirituelle de la mission qui incombe à l'éducateur. Je ne connaissais même pas le terme " pédagogie " et n'avais d'autre connaissance de la technique que ce que je voyais du travail de mes maîtres. J'avais cependant assez de lecture pour trouver des tas de raisons et des phrases assez grandiloquentes (ampoulées, je le crains) pour magnifier le métier que, quelques heures seulement auparavant je vouais aux gémonies. Ai-je besoin de dire que mes deux attitudes furent sincères tant l'une que l'autre ? C'est la vérité et c'est mon tort et c'est la raison de ma non-réussite dans la vie que cette faculté destructrice de trouver une justification, dénuée de toute hypocrisie, à toutes mes attitudes et prises de position. Justification qui se réfère et se réfère encore à l'idéal de justice qui fut et est toujours le mien. Ce récit n'est pas une dissertation idéologique et je ne veux pas, ici, exposer mes idées et mes pensées, ce qui me serait d'ailleurs fort malaisé vu que ma formation philosophique est des plus sommaires, et en tout cas pas suffisamment livresque pour assommer mes lecteurs possibles à l'aide de la poudre que le marchand de sable jette aux yeux. Ma composition me valut un satisfecit total, fut lue en classe et louée comme il convient. Quant à M. Avigdor, il tint parole et me fut un ami cher. Ses leçons de math ne durèrent pas longtemps, mais il se montra très compréhensif à mon égard à maintes reprises, recourut souvent à mon aide soit pour l'aider à emporter les cahiers à corriger dans sa chambre, soit même pour l'aider dans la correction des épreuves, ce dont je me tirais assez bien ma foi ! Lorsqu'il eut sa crise d'appendicite, j'allai le visiter à l'hôpital (à combien de reprises ?) et il fut très heureux de ma visite. M. Lévy encourageait cette amitié réciproque peut-être parce qu'il avait constaté qu'à ma suite et peut-être à mon exemple les autres élèves, même les plus coriaces, avaient cessé de persécuter notre " Petit Chose ". Par la suite, il devait m'emmener à Paris.

La composition

Isaac D. Knafo

Joseph Moyal, s'il était hermétique aux leçons, dont il ne pénétrait jamais le mystère malgré des efforts insensés, n'en était pas moins assez intelligent pour trouver d'autres moyens de se tirer des pires épreuves. C'est ainsi, par exemple, qu'il s'était, étant encore élève à l'école Primaire, abonné au Manuel Général des Instituteurs et des Institutrices, qui lui apportait chaque semaine, à domicile, non seulement la matière des cours à venir, dûment expliquée, commentée pour les maîtres, mais encore le corrigé des épreuves du C.E. (et du B.E.) des diverses régions de la France, lesquelles épreuves avaient toutes les chances d'être proposées dans le plus proche avenir, aux élèves de notre classe soit comme sujet de leçon, soit comme sujet de composition. Généralement, J.M. apprenait par cœur le texte des épreuves ce qui lui permettait, je l'ai dit, de s'en tirer, mais tout juste. Il savait l'art des regards en coulisse happant en un éclair ce qui se trouvait sur leur trajectoire. Il savait lire sur les lèvres les réponses à peine soufflées et dans les yeux de l'interrogateur dans quelle mesure il déviait de la bonne voie pour rectifier la direction en temps voulu. Il connaissait les faiblesses de ses maîtres et de ses condisciples et les exploitait dans toute la mesure du possible. Admirable Joseph ! Et combien je regrette d'avoir été l'instrument de sa honte, si courte et légère qu'elle fût.

C'était précisément pendant que nous usions ensemble nos culottes courtes sur les bancs de l'Alliance. Le sujet de la composition française (à rédiger en classe) était quelque chose comme : décrivez un artisan dans l'exercice de son métier. J'avais choisi, quant à moi, le maréchal ferrant. En effet, l'école franco-israélite que j'avais fréquentée auparavant pendant des années se trouvait à la rue Souk Ouaka (devenue par la suite, rue Victor Hugo) où se trouvaient réunis tous les maréchaux ferrants de la ville, de sorte que nous étions entourés non seulement par l'odeur de la corne brûlée, la chaleur des forges rugissantes et l'incessant rythme des marteaux et des enclumes, mais encore par les remises où étaient parquées les bêtes (et souvent leurs maîtres avec elles) pendant la durée de leur séjour à Mogador.

Je savais donc que dire et comment et ma réussite était assurée. J'eus la meilleure note, ce à quoi je m'attendais et étais habitué, mais la merveille est que cette fois-ci je fus ex-æquo avec le camarade Mouyal qui avait choisi le peintre en bâtiments. Je demandai à la maîtresse de nous lire cette œuvre. Les maisons de Mogador étaient toutes (et doivent être encore, à moins que les règlements municipaux aient changé depuis) uniformément blanchies à la chaux intérieurement et extérieurement, une chaux dans laquelle parfois on mélangeait un peu d'outremer de lessive pour que leur blanc parût plus blanc. Pour l'extérieur surtout. Mais quand la main qui mélangeait abusait du bleu, alors le blanc pouvait passer pour de l'azur. Rares étaient les maisons intérieurement tapissées de papier peint, et plus rares encore les murs peints à l'huile. Le chaulage intérieur était l'œuvre de la ménagère elle-même qui, à périodes fixes, passait une " *mselha* " sur les murs de la maison. La *mselha* est une espèce de produit rond et dur formé des feuilles écourtées du palmier-nain qui servait à tous les travaux de propreté. Le chaulage extérieur était confié à des ouvriers spécialisés qui se servaient également de la *mselha* mais montée sur des perches (roseaux) plus ou moins longues, parfois attachées les unes aux autres

pour atteindre une longueur de plusieurs mètres (j'en ai vu de 12 mètres au moins). Ils pouvaient aussi chauler toute une façade soit à partir du sol, soit à partir de la terrasse, sans autre accessoire encombrant ou dangereux. D'où venait donc ce peintre qui se servait de seaux et de boîtes de couleurs diverses, de pinceaux et de brosses, d'échelles et d'échafaudages, de baguettes et de cordeaux, de niveaux d'eau et de fils à plomb, qui descendait de son échelle, prenait le recul nécessaire pour juger du bien-venu de son ouvrage et mettait la main en visière au-dessus de ses yeux pour les protéger de l'éclat de la lumière pendant qu'il examinait son œuvre d'artisan et presque d'artiste.

D'où venaient ces belles phrases d'une simplicité et d'une correction dignes d'un grammairien et d'un styliste? Pas un mot superflu, pas un détail essentiel manquant à l'appel. Courte mais bonne, la composition de Mouyal valait mieux que la mienne et je soupçonne que la maîtresse m'avait quelque peu favorisé eu égard à mes antécédents.

Cette composition n'était pas l'œuvre de Mouyal. J'en étais convaincu et je parvins à faire partager ma conviction à mes condisciples et à ma maîtresse. Soudain, celle-ci eut l'idée de confronter le texte de Mouyal à celui qui avait paru à titre de modèle dans le Manuel Général : aucun doute, à quelques détails près, ils étaient identiques.

Entre la Yéshiva et l'École normale

Isaac D. Knafo

Comme tous les ans, mon père désirait que je consacrasse mes vacances aux études juives, c'est-à-dire en l'occurrence, l'étude de la Guémara. Il me remit entre les mains de Rebbi Mordekhaï Amar, professeur de Talmud au Talmud Thora. Mon père m'assigna pour but d'apprendre le sermon que j'aurais à prononcer lors de ma majorité religieuse. Rebbi Mordekhaï m'écrivait le thème très long que j'aurais à développer au cours de mon discours, thème que je devais apprendre par cœur. On tablait sur une durée de quatre heures (temps que mon propre père avait consacré à son sermon de Bar Mitsva) et j'avais 3 mois pour faire le travail étant donné que je ne devais porter les phylactères que le lendemain du Grand Pardon. Étant le plus jeune de mes frères et le dernier à fêter ma bar-mitsva, mon père était résolu à faire les choses en grand mais à la condition que je fasse un sermon digne de lui, digne de moi.

Malheureusement, juste en face de la rue où se trouvait le Talmud Thora il y avait un bureau annexe de la Cie générale de Transports et de Tourisme au Maroc, entreprise où j'avais des accointances et où j'avais l'occasion de rendre gracieusement des petits services. De sorte que me rendant ou sortant du Talmud Thora il m'arriva bien souvent de m'arrêter là, et d'y opérer quelques minutes ou quelques heures : compléter les formules de transport de marchandises, l'émission de billets de voyage, l'établissement des feuilles de route, de contrôle des cars en partance, du timbrage de récépissés, etc., le tout constituant une occupation à ma portée.

Une fois arrivé au Talmud Thora, d'autres occupations sollicitaient mon attention et tuaient mon temps. Rebbi Mordekhaï s'étant aperçu que je saisisais rapidement, me prenait à part pour m'expliquer la leçon du jour puis me confiait le nerf de bœuf qui lui servait d'inculcoir à Talmud et la tâche de répéter la leçon aux autres élèves, puis allait vaquer à ses occupations, généralement achat de denrées pour le ménage. De mon côté, une fois le maître dehors, je donnais la leçon à haute voix, distribuais quelques coups bien sentis aux rares boiseries qui se trouvaient à portée de mon nerf de bœuf, histoire de passer mes nerfs sur quelque chose, ordonnais aux élèves de psalmodier à haute et intelligible voix le texte et les explications soumises à leur intellect et me mettais à lire quelque roman populaire dont j'étais toujours pourvu. Paul Feval, Michel Zevaco, Michel Murphy, Pierre Decourcelle, Xavier de Montepin et autres prenaient la place réservée à l'étude du Talmud. Je pensais que de telles lectures, outre qu'elles étaient malgré tout plus captivantes, me seraient plus utiles dans la vie que je projetais de mener une fois que je me serais forgé au creuset de Paris.

De sorte que venu le temps, après que je me sois enveloppé du châle aux quatre franges et lacé mon bras gauche, et ceint mon jeune front des lanières sacrées, et que je fus appelé à la lecture de la loi que j'eus prié avec ferveur, je n'eus d'autre récompense qu'une pièce de cent sous, ce qui me permit une fête véritable mais strictement intime.

Une fois débarrassé de cette corvée, je prétendis hypocritement vouloir travailler pour gagner mon pain. Voici que j'ai "terminé" mes études, et atteint mon indépendance religieuse. Il était temps que je pourvoissasse à mes propres besoins et que je volasse de mes propres ailes.

Pas question.

Mon père avait d'autres projets en ce qui me concerne. Aucun de ses enfants n'avait poussé plus loin que le C.E. ses études en français. Aucun d'eux n'avait poursuivi ses études juives et aucun ne menaçait de rabbiner. Il m'appartenait de combler cette lacune et de lui procurer cette revanche. À moi de continuer une haute tradition intellectuelle et de foi.

Déjà devant ma boulimie de lecture, il m'avait dit une fois (ou deux) que si j'avais consacré autant de temps aux lectures saintes qu'aux lectures profanes, j'aurais atteint le degré et mérité le titre de Gaon, génie dans l'étude de la loi et des connaissances juives.

N'étant jamais trop tard pour bien faire (je bienfais, tu bienfais, nous bienfaisons, vous bienfaites ou bienfaisez?) mon père se proposa de me placer définitivement dans une Yéchiva - séminaire rabbinique - qui présentait pour moi peu de charme.

Quelqu'un mit le holà à ce mirifique projet. M. Lévy qui n'avait cessé à chaque occasion de faire rappeler à mon père que j'étais appelé aux hautes destinées de marchand de grammaire, pressa le mouvement aux approches de la rentrée. Tant et si bien que mon père me dit sa décision de me faire entrer à l'École de l'Alliance Israélite pour une année; c'est-à-dire pour le temps nécessaire à me préparer à l'École Normale.

En réalité, un tel stage n'était point nécessaire. Mais M. Lévy tenait à satisfaire son petit orgueil; un brillant sujet, tel que moi, devait s'intituler son élève, et sortir de son école. J'entrai donc à l'École de l'Alliance, muni d'un brillant C.E. et recommençai avec les élèves de la 1ere classe (Cours Moyen) des études faites et refaites. D'autres élèves munis de leur C.P. se trouvaient dans cette classe, dont les parents pouvaient se passer de leur travail et qui ne pouvaient rester sans rien f..., mais d'autre candidat à l'ÉNIO, il n'y en avait qu'un, venu comme moi de la France après le C.E. qu'il avait obtenu par chance et au tout dernier rang. Je ne dis pas ça pour l'humilier ou pour m'enorgueillir de mes capacités à ses dépens.

En route pour Paris

Isaac D. Knafo

Le trois juillet 1925 à 5h du matin nous embarquions M. Avigdor, Théophile Benchimol (le fils de M. Isaac Benchimol, le Secrétaire-Greffier du Tribunal Rabbinique) et moi dans l'autocar Panhard de la C.T.M. à destination de Casablanca, première étape vers Paris. Mes parents, mes frères, mes sœurs, mes beaux-frères, ma belle-sœur, mes cousins et mes neveux, mes nièces et mes tantes, une très nombreuse délégation familiale avait tenu à me faire ses adieux au dernier moment. La Place Bou-Medine en grouillait de monde et le sol était plus mouillé de larmes que de nocturne rosée (et Dieu sait s'il y a de la rosée à Mogador pendant les nuits d'été) et je ne savais plus de quels yeux pleurer, quelles joues embrasser, quelle taille étreindre. J'étais réjoui de ce départ de ce premier voyage de ces premiers pas vers un paradis dont l'éclat m'éblouissait avant même que je ne le perçusse. Tout à coup, une voix m'appela dans la nuit. C'était Mme. Lévy dont la fenêtre donnait précisément sur la petite place. Je me hâtai de grimper chez elle et j'y trouvai toute la famille éveillée, réunie et m'attendant autour d'un plateau de thé. Et, pendant que M. Lévy s'habillait pour me favoriser au moins des quatre pas réglementaires qu'il me devait suivant les usages de la politesse juive, Mme. Lévy entreprit de me prodiguer des conseils pertinents et maternels. Elle craignait que je ne m'avisasse, en tant que Juif pratiquant et fils de Grand Rabbin, de refuser la nourriture qui me serait servie sur le bateau. En réalité, elle enfonçait une porte ouverte car, si j'étais un Juif convaincu, j'étais trop curieux pour ne pas goûter aux fruits de la connaissance, et le péché n'avait rien pour m'effrayer lorsque sa taille le mettait à ma portée. J'avais déjà et depuis longtemps, le désir de goûter à toutes les joies défendues et, seule la crainte du gendarme limitait mes actes à une certaine sagesse. Ce désir me vint avec la conscience et plus l'occasion de pêcher se multipliait et plus la tentation élargissait ses tentacules. Je promis à Mme. Lévy tout ce qu'elle voulut, à contrecœur en apparence, et en tout cas bien décidé à faire ce qui me semblerait indiqué, même à refuser le péché. J'avais dans mes poches des cadeaux dont je ne saurais déterminer la nature exacte lorsque M. Lévy m'accompagna au car. Il me fut difficile de m'arracher à la dernière étreinte, celle de ma mère dont mes larmes avaient abondamment mouillé la généreuse et nourricière poitrine. J'adorais ma mère, d'abord sans le savoir, et par la suite, lorsque mes lectures me mirent en possession des diverses formes et expressions que prit l'amour filial dans les ouvrages que je lisais.

Nous voyageâmes dans la fraîcheur matinale et mogadorienne pendant quelques kilomètres. Mais, lorsque le soleil parut et que nous nous fûmes écartés de Mogador, je commençai à souffrir de l'éclat de la lumière et de la chaleur. N'oubliez pas que l'été marocain, en dehors de Mogador, n'a rien de clément. Nous étions en pleine campagne qui m'infligea une cuisante déception. Pour moi, la campagne c'était du vert, mais, des deux côtés de la route, ce n'était que champs ocres et rouges aux cailloux brûlés par le soleil où parfois un champ de chaumes mettait une tâche jaune.

Où étaient les prés et les prairies, les buissons, les arbres, les chaumières et les toits de tuile, les paysans au travail, et les bêtes au pâturage, les sentiers ombreux et le cocorico des coqs, les aboiements des chiens et le joyeux pépiements de la gent ailée, les sonnailles des champs et les frais murmures des ruisseaux, les fleurs, les fruits, les moissons et la glèbe? Aussi loin que

portaient mes regards à droite et à gauche, dans ma quête désespérée je ne rencontrais que de chaudes et brûlantes couleurs allant du jaune au rouge, avec pour varier des gris. Comme couleur froide il n'y avait que le bleu du ciel, mais c'est là précisément que la chaleur régnait. Et puis, je ne pouvais décemment effectuer tout le parcours les yeux levés au ciel dans l'attitude d'un prophète aveugle. Les yeux au ciel, l'éclat éblouissant du soleil que j'avais précisément de mon côté, je sortis les lunettes solaires, cadeau de la sœur de ma belle-sœur, Mme. Simha Ohayon. Je les chaussai, et en fus réconforté. Elles étaient vertes, et tout ce que je voyais au travers se teintait de vert. Et la nature semblait reprendre ses droits. Ce me fut là une consolation. Lorsque mes paupières transpirantes m'invitèrent à me débarrasser de cet optimiste accessoire, je fus tellement blessé par les rougeurs du chemin que je me hâtai de les rechausser. Bientôt, je m'amusai à faire alterner espoir et déception par le simple moyen de ces fameuses lunettes.

Je ne sus pas alors que ces lunettes étaient un symbole.

Vers midi ou avant, nous arrivâmes à la hauteur de Safi au Tleta Sidi Embarek où nous devions changer de car pour continuer sur Casablanca. Nous nous apprêtâmes à déjeuner dans la nature. Je n'ai pas souvenir si à l'époque il y avait une cantine. Je suis à peu près certain qu'il y avait un café maure. Moi-même j'étais pourvu d'un panier lourdement chargé de provisions qui comprenait, entre autres, du poisson frit et desséché, du saucisson fumé, un poulet rôti et des pastels de pomme de terre délicieux, des pâtés fourrés de pâté de viande, frits dans de l'huile d'argan et qui pouvaient eux aussi se conserver plusieurs jours. J'avais du pain de semoule compact et sentant bon le froment. Comme c'était du pain fait à la maison et dûment cuit au four chauffé au bois, lui aussi pouvait se conserver des jours et des jours. Je ne me rappelle plus si j'ai mangé de mes provisions ou si ce sont mes deux compagnons qui ont pourvu à ma nourriture. J'avais la poche bien garnie car presque tous mes proches avaient tenu à me munir d'un viatique. Je n'avais jamais eu tant d'argent à la fois mais je pense cependant n'avoir rien acheté au Tleta. Quoiqu'il en soit, nous ne tardâmes pas à charger nos bagages sur un autre autocar et à nous mettre en route pour Casablanca où nous arrivâmes vers 5 h du soir.

Nous allâmes loger à l'Hôtel Excelsior, le meilleur de Casablanca à l'époque, Place de France, où nous trouvâmes des chambres au 5e - à 20 francs par jour. Il y avait un ascenseur - première merveille de mon voyage. Une fois que j'eus occupé ma chambre, Avigdor et Benchimol m'y abandonnèrent pour vaquer à leurs occupations. Je fus d'abord captivé par les merveilles de ma chambre : un grand lit à deux places, moi qui dormais habituellement sur un sofa près du lit à courtines de mes parents - car après tout j'étais le benjamin, une table de nuit avec le dessus en marbre et, un vase de nuit bien propre dans la niche du bas, une armoire dans laquelle je n'avais rien à pendre, une table bureau, une chaise, un fauteuil et une large baie vitrée donnant sur un balcon en façade d'une rue adjacente. D'abord j'entrepris de manger, sortis mes provisions et me rassasiai confortablement installé. Puis je m'ennuyai. J'écrivis à mes parents une lettre dont ils se sont souvenus très longtemps parce qu'en fait c'était la première qu'ils recevaient de moi et où je décrivais en détail le riche logis qui me fut octroyé. L'ennui persistant, je décidai de faire une petite excursion dans la rue. Je dégringolai les cinq étages et me trouvai à la terrasse du Café Excelsior où l'on donnait précisément un apéritif-concert. Je m'assis à la terrasse et pris une citronnade qui me coûta la coquette somme de 2frs50 auxquels il fallut ajouter le pourboire, soit 50 centimes. Puis, la citronnade terminée, car tout ici-bas a une fin, je remontai dans ma chambre. Le liftier, jeune garnement de mon âge m'accueillit avec un sourire sympathisant qui

me réconforta car son rutilant et brillant uniforme le mettait à mes yeux bien au-dessus du pauvre écolier solitaire que j'étais. Là-haut, l'ennui m'attendait de pied ferme. Je dégringolai les cinq étages pour poster ma lettre. Je me souvins de tous ceux à qui j'avais promis d'écrire, entrai à la librairie Veciana et achetai des cartes en noir et blanc et d'autres en couleur. Après avoir regrimpé dans l'ascenseur - avec l'aide souriante du liftier - jusqu'à mon 5e étage, j'entrepris d'écrire des "souvenirs de Casablanca" à mes correspondants. Cinq mots chacun, pas plus, pour bénéficier du tarif réduit. Mais on ne peut écrire éternellement des cartes postales illustrées : même celles en couleur. Il fallut les porter. Redescente des cinq étages à pied. Nouvelle incursion à la Veciana. J'avais remarqué dans la vitrine un carnet de Cartes Postales portant le nom alléchant : OR et montrant une belle mauresque richement vêtue et parée de tous ses bijoux, ce qui n'est pas peu dire. Je le demandai à la vendeuse qui me le céda mais avec un drôle de regard et un sourire quelque peu bizarre. Remonté dans ma chambre (cette fois-ci le liftier ne m'accompagna pas et se contenta de me montrer la manœuvre) j'ouvris le carnet et fus choqué de n'y trouver que des femmes nues, tout au plus parées de quelques lourds bijoux. Je me souvins du titre de l'une de ces cartes postales : l'attente sous la tente. Quel scandale! Je compris alors l'attitude de la vendeuse. Je redescends et vais lui rendre l'objet, échangé pour quelques vues plus modestes. J'avais mal lu le titre du carnet. Ce n'était pas l'OR mais le QR (initiales des mots quartier réservé et par un facile jeu de mots le nom populaire du c... en arabe.)

Il commençait à se faire tard et après avoir bu une deuxième citronnade au Café Excelsior en écoutant la musique d'un dîner-concert et payé de nouveau des sommes fantastiques je remontai derechef dans ma chambre. Une exploration de mon panier à provisions me procura un réconfort ventral qui devenait urgent. Je passai quelques instants sur mon balcon attendant vaguement que mes accompagnateurs donnassent signe de vie. Ils ne tardèrent pas à paraître ayant selon toute apparence mené joyeuse vie et aussi convenablement dîné. M. Avigdor plus rouge que jamais, et qui prétendait se faire ôter l'appendice à Paris, n'avait pas, en l'occasion, obéi strictement aux prescriptions de la Faculté. Théophile était gai, sans plus. Ils m'invitèrent à aller écouter le concert dont les échos m'arrivaient d'en bas, en sirotant un moka. Je ne me rappelle plus si j'ai obtempéré ou non. Le fait est que, couché tard, je m'endormis encore plus tard, malgré mes innombrables descentes et remontées, tellement j'étais énervé par toutes les nouveautés enregistrées ce jour. Ai-je dit qu'à l'époque, Mogador n'était pas pourvue de courant électrique? Je n'ignorais pas l'existence de la fée, car non seulement le cinéma de quartier marchait à l'électricité, mais encore j'avais assisté et entrepris personnellement des expériences sur le courant électrique, à la suite des leçons sommaires que nous avons suivies à l'école. Quel agrément cependant, et quelle nouveauté d'allumer le plafonnier ou, une fois couché, de presser sur la poire qui commandait ma veilleuse pour éteindre ou allumer.

Malgré le confort du lit ou peut-être à cause de celui-ci, je dormis mal cette nuit-là et me réveillai dès potron-minet. Ma toilette fut vite faite car j'avais un lavabo dans ma chambre. Pour ce qui est de mes besoins, je ne savais quoi faire. J'avais bien un pot de chambre dans ma table de nuit, mais je n'osais le salir. D'autre part, j'avais l'habitude du siège élevé et celle de m'essuyer avec un chiffon doux et humide, et je n'en avais pas sous la main. Nécessité fait loi. Ayant fermé ma chambre à clef, j'accumulai sous le vase des objets hétéroclites qui surélevaient le siège mais le rendaient instable. Ce ne fut pas une petite affaire que de m'y installer et de m'y maintenir le temps suffisant. Il n'était pas question de lecture, bien entendu, car j'avais besoin de mes deux mains et de toute mon attention pour ne pas choir. Enfin, après bien des efforts dignes d'une

meilleure cause, je décidai qu'il était temps de mettre un terme à mon supplice. J'avais déniché du papier de soie (emballage) qui nettoya le plus gros et sacrifié un mouchoir à la finition. Le tout avec le vase fut enfermé dans la table de nuit. Je n'ose pas imaginer la tête de la femme de chambre ou du garçon d'étage à la découverte du pot au...chose. Ceci me rappelle une histoire que tout le monde a lue, comme moi, et que je veux pourtant rapporter. La petite fille est, pour la première fois, invitée à un dîner et sa mère qui connaît ses habitudes... physiologiques lui recommande, dans le cas où elle voudrait faire ses besoins, non pas de proclamer : " Maman, je veux faire caca! " mais de susurrer : " Maman, je veux cueillir une rose. ". Effectivement, au milieu du repas, la petite fille, quelque peu émue semble-t-il, lui lance à travers la table et les convives : " Maman, je veux cueillir une rose! "

" Va, ma chérie! " lui répond la mère. La petite fille sort un instant, revient s'installer à sa place et relance : " Maman, je veux cueillir une rose! "

" Va, mon enfant! " lui dit la mère pensant que l'émotion du premier dîner mondain affecte les intestins de sa fille comme un laxatif. Nouvelle sortie de la fille et nouvelle demande, suivie d'un nouveau consentement de la mère qui se demande avec une certaine anxiété quel mets agit comme une purge sur les boyaux de son héritière. Mais voici la petite qui reparaît prête à pleurer, le visage défait et qui arrive à peine à répéter sa demande en contenant avec difficulté son émotion. - " C'est une véritable diarrhée, se soucie la mère, il faut que je l'amène chez le docteur au plus tôt ! " Mais oui mon enfant, va, va ! " Mais je n'ai pas de papier ! " éclate la fille dans une douloureuse contorsion. Car, comme on le sait, les roses ont des épines.

Bien que je ne sois pas Rabelais, je pourrais, le cas échéant, consacrer à cette... matière des chapitres entiers, bien fournis. Mais je veux en rester là pour le moment, quitte à y revenir en cas de...besoin, ce qui veut dire fréquemment, car j'en ai lourd sur le cœur - ou plus bas.

Vers 8-9 heures, mes deux convoyeurs (ne coupez pas s.v.p.!) reparurent et m'invitèrent à déjeuner avec eux au Café. Nous nous régalâmes de café au lait et de pain beurré que j'avalai parce que j'avais eu honte de refuser. En fait, à part le fromage rouge de Hollande, que j'eus l'occasion de goûter une fois dans ma vie auparavant, je détestais tout ce qui était laitage. Puis, ils me dirent d'aller faire ma valise car nous devons embarquer bientôt, devant déjeuner à bord. Je suggérai, timidement, que je pourrais peut-être rendre visite à mon oncle Moïse - que je savais malade (il devait décéder peu de temps après), ou tout au moins à mon cousin Maurice, dont le prestige était grand dans la famille parce qu'il était franc-maçon. Mais, faute de temps, ma suggestion resta lettre morte. Je dus donc monter avec eux en voiture à place et, fouette cocher vers le port. Je ne me souviens guère des formalités d'admission sur le bateau. Je me souviens seulement que je pris place dans l'une des cabines de la 3ème classe à 8 couchettes (superposées 2 par 2) du " Maréchal Lyautey " dont c'était le premier voyage.

À notre arrivée sur le bateau, nous fûmes abordés par le directeur de l'École de l'Alliance de Mazagan qui nous présenta un jeune garçon de mon âge, Joseph Botbol qui devait faire le voyage avec nous, ayant été reçu lui aussi, à l'ÉNIO. Il le confia à mes mentors et le recommanda à mon amitié.

Pour le moment, j'étais trop occupé par les préparatifs de l'appareillage pour me consacrer à mon nouveau camarade mais nous restâmes ensemble jusqu'au moment où les remorqueurs prirent en charge notre bateau et le menèrent vers le large. Dès que le bateau bougea, Botbol se sentit mal à l'aise et alla s'asseoir dans un transatlantique. Quant à moi, debout crânement à l'avant du bateau,

je me sentais l'âme d'un Christophe Colomb voyageant vers l'éblouissement des futures Amériques. Je posais alternativement mes regards sur le personnel dont je m'imaginai commander la manœuvre puis sur la Haute Mer pour déranger une illusoire Vigie qui n'aurait pas à m'annoncer " Terre ! Terre ! ". Nous quittâmes la rade et rompîmes nos liens avec la dernière embarcation qui ramenait à quai un quelconque pilote et la mer agitée, quoique bien faiblement commençait à faire balancer le navire. C'est alors que je ressentis les premiers effets du mal de mer.

D'abord je pris cela assez gaillardement pour aller rejoindre, par la suite, mon camarade dans son transat. J'essayai d'imiter la démarche chaloupée des matelots de mes lectures, pour contrebalancer, dans la mesure du possible, le roulis; mais je n'arrivai à mon but que difficilement. Heureusement qu'une dame complaisante eut pitié de mon visage défait et me céda son transat (je la soupçonne d'avoir rejoint sa cachette pour y vomir discrètement.). Mon ami Botbol lui, ne dissimulait pas la tempête qui agitait ses intestins. Il avait à peine la force de détourner la tête pour ne pas salir sa chemise à chaque mouvement du bateau.

Monsieur Mossé

Isaac D. Knafo

Sa réputation de joyeux compère le précéda parmi nous, les bizuths, bien avant qu'il nous eût donné sa première leçon. Il ne la démentit pas. En principe, nous avions cinq minutes de récréation après chaque heure de cours. Avant que la leçon qui le précédait fût terminée, il piaffait déjà d'impatience derrière la porte vitrée, ce qui fait que son prédécesseur se hâta de bâcler et de boucler son cours. Il entra alors et déclara aussitôt : " Sortez cinq minutes, et revenez dans un quart d'heure ", nous mettant la conscience à l'aise en sanctionnant formellement une pratique devenue habituelle. Son cours fut une longue conversation émaillée de refrains à la mode actuelle ou d'il y a cinquante ans, égayée de plaisanteries et d'histoires qui ne se gênaient pas d'être lestes, coupée d'exclamations très peu académiques, secouée de rires qu'aucune vergogne n'assourdissait, et qui n'avait aucun rapport avec la morale ou le civisme. Pour terminer, il nous recommanda de lire le premier chapitre du livre de morale et d'instruction civique dont nous étions pourvus (en était-il l'auteur?) et d'apprendre par cœur les citations et le résumé, car il se proposait de nous interroger à sa prochaine leçon et de nous noter sans complaisance et sans pitié car s'il aimait bien s'amuser un brin avec ses petits chinois, c'est parce qu'il les aimait bien et s'il les aimait c'est parce qu'ils forment une élite de petits Juifs dignes de leur nom, c'est-à-dire intelligents, studieux et persévérants.

La semaine d'après il devait effectivement tenir sa promesse. Il consacra un quart d'heure à une interrogation sévère embrassant la matière que nous avions à apprendre tout en rectifiant les erreurs, expliquant les difficultés, développant les points essentiels avec concision et clarté. Puis, ce fut de nouveau une folle séance de sourires et de rires, terminée par un indication de chapitre à étudier. Toutes les leçons ne se déroulaient pas strictement dans le même ordre. Parfois, la partie sérieuse venait à la fin et parfois, au milieu. En fait, nous nous étions mis à étudier la morale et l'instruction civique plus honnêtement que bien d'autres matières jugées plus importantes parce que, si rapide qu'il fût, son cours avait su nous intéresser et parce que nous ne voulions faire à notre professeur-amuseur nulle peine, même légère. Il se peut que j'aie à reparler de M. Mossé en d'autres occasions, mais je veux rappeler au moins le jour où il nous apprit et hurla avec nous le grand succès du jour, " Valentine " que chantait alors Maurice Chevalier. C'est avec un plaisir non dissimulé que M. Mossé disait (et mimait clairement) :

Elle avait de tout petits tétons,
Que je tâtais à tâtons.

Attiré par le bruit, Monsieur A.H. Navon, le directeur de l'ÉNIO déboula dans notre classe et s'arrêta pile en voyant qui était le meneur de ces trublions. Il murmure un " Pardon! " confus et se tira des petons le laissant mener ses moutons (défrisés pour un bref instant) à sa guise. J'aime à croire que ce n'est pas seulement la personnalité et la position de M. Mossé qui lui en imposait mais qu'il s'était rendu compte combien sa méthode particulière - si bizarre qu'elle parût - était efficace.

Malade imaginé

Isaac D. Knafo

Monsieur Cohen (Élie de son prénom), notre professeur de sciences physiques, chimiques et naturelles en fit l'amère expérience. En principe, je n'étudiais pas mes leçons, me contentant de bien écouter, d'essayer de comprendre et de jeter quelques vagues notes entre les dessins et caricatures qui couvraient mes cahiers de cours.

Un jour que, pour une raison ou une autre, je n'avais pas assisté à la leçon de M. Cohen, je fus court la semaine suivante, et nanti d'un carré au crayon, c'est-à-dire invité à apprendre la leçon pour la semaine d'après, ce que je me suis bien gardé de faire, d'où un zéro au crayon, c'est-à-dire invité pour la dernière fois à étudier le sujet. Comme de bien entendu, je séchai de nouveau et fus gratifié cette fois d'un zéro à l'encre, avec ordre d'apprendre la leçon. Et ce fut un zéro pointé et descente précipitée de M. Cohen chez le Directeur, d'où il remonta avec l'ordre de m'y envoyer. Je descendis, résigné quant au sort qui m'attendait. Une engueulade carabinée et privation de sortie pour plusieurs semaines. Je n'aurai eu que ce que j'avais largement mérité. Si lentement que je les eusse descendus, les escaliers finirent par m'amener à la porte du cabinet directorial. Je toquai, tout honteux, ouvris tout confus et me présentai vergogneux devant la colère prévue. Et soudain, la voix du tonnerre éclata :

" Vous êtes malade!. Ne dites rien, je le vois à vos yeux. Vous êtes malade. Tenez. Voici pour le pharmacien et vous remettrez ce mot à Jacques, le cuisinier. Allez. Portez-vous bien. ". En main, j'avais un bon pour un ½ litre de vin tonique à prendre à la pharmacie du coin et un billet enjoignant à la cuisine de me servir un supplément de côtelettes grillées et de frites à chacun de mes repas pendant 4 jours.

Tout abasourdi, je remontai les escaliers et regagnai ma place. M. Cohen continua son cours en me jetant de temps en temps des regards attristés, apitoyés, je dirais même attendris. À la fin du cours il me retint un instant " Quel savon, hein! Il vous a sérieusement lavé la tête ! ". Pour toute réponse, je lui montrai les bons " Vous lui avez menti ! Je vous jure que je n'ai pas ouvert la bouche. C'est lui qui a décidé que je suis malade ". De fait, moi-même, si je n'en étais pas positivement malade, j'en étais franchement écœuré. Je comprends la colère muette qui brilla dans les yeux de M. Cohen. Depuis, et bien que j'aie fait de mon mieux pour écouter, comprendre et étudier ses leçons, M. Cohen ne m'interrogea plus jamais.

Mes professeurs

Isaac D. Knafo

Mon psychanalyste (pas le Dr Binois qui ne me permettait même pas de le voir pendant les $\frac{3}{4}$ d'heure que je restais à monologuer et à soliloquer étendu sur le dos et le sofa, me laissant le soin de m'accoucher tout seul, mais le deuxième, le Dr Higie qui, lorsque j'avais terminé la tirade d'ouverture m'accordait un entretien cordial, une discussion amicale, une franche confrontation loyale de nos idées où il semblait encore plus intéressé que moi au point qu'il me demanda de faire pour lui un petit travail sur la signification de la m... dans le langage et les usages marocains.). Mon psychanalyste me demanda donc fort clairement en quoi l'action de mon instinct d'autodestruction se manifestait dans ma vie et dans mes actes : chaque fois que mes dons naturels (car j'en ai, incontestablement) me mirent sur la voie de la réussite (matérielle, spirituelle, sentimentale, morale : une idée, un projet, un début de réalisation) je me suis empressé d'y mettre fin d'une façon ou d'une autre. Par exemple, l'histoire, que je lui ai racontée, de mon professeur de dessin, M. Cavaillon.

Sans compter M. Cohen, qui dessinait fort bien, sur le tableau toutes les figures explicatives de physique et de chimie (y compris les jolis arrangements octogonaux ou hexagonaux de la chimie organique), et M. Roger, notre prof. de math qui réussissait du premier coup deux droites parallèles coupées à angle droit par une perpendiculaire A.B. et M. Allain (oui, Maurice, l'auteur décoré de l'Atlas Quillet et autres manuels de géographie) qui méandrait la Seine sur le tableau noir et seyait la côte méditerranéenne de la France, et M. Millet qui japonisait le héron pour nous expliquer celui de La Fontaine, ou M. Audié qui avait appris par cœur le tracé de notre excursion - classe - promenade - modèle à la vallée de la Bièvre et M. de la Tour qui nous enseignait l'espagnol à l'aide de vieilles plaisanteries gauloises et s'essayait maladroitement à la gaudriole dessinée, nous avons encore deux dessinateurs parmi nos professeurs. Mais ceux-ci, en firent leur profession.

M. Martin était notre professeur de dessin technique (on disait alors géométrique) et décoratif. M. Cavaillon était notre professeur de dessin d'après nature, c'est-à-dire d'après les reproductions en plâtre, dont nous disposions, de bas reliefs et autres bustes.

Ai-je dit que j'étais bon élève en dessin? M. Cavaillon se prit d'affection pour moi ce dont il témoignait en choisissant pour moi la place la plus difficile pour dessiner le sujet et en sabrant mon dessin de grands coups de crayon pour tracer les limites à ne pas dépasser si je voulais respecter les proportions du sujet. Dès la première semaine, je fis de lui une caricature que mes condisciples exigèrent de lui montrer. Il me félicita de la ressemblance du profil et me donna ma première leçon : comme tous les enfants, et les primitifs (je le sais maintenant) j'avais placé l'oreille trop haut et tracé (de profil) l'œil en face comme les Égyptiens. Il m'apprit aussi à regarder réellement. Il continua à s'intéresser à mes efforts pour surmonter les difficultés que je rencontrais au fur et à mesure que j'avançais en dessin. Il aima la façon dont je suivais ses

conférences aux expositions d'art ou au cours des visites au musée du Louvre. Il considéra le sérieux et l'à-propos de mes questions et, Dieu me pardonne, je crois même qu'il apprécia mon sens assez spécial de l'humour.

Pour l'Expo des Arts Déco, il avait reçu commande d'une statue du relieur qui fut placée dans une allée consacrée aux ouvriers d'art. Et il n'était pas peu fier de cette commande qui le classait en quelque sorte parmi les artistes reconnus de l'époque mais aussi mettait du beurre dans les épinards. Par la suite, au retour de vacances passées en Bretagne, il avait exposé des aquarelles, fruit de son été laborieux, à la Galerie des quatre chemins et je fus littéralement enthousiasmé par la qualité de ces œuvres traitées directement au pinceau, menées vivement et sûrement, spontanées, légères, vivantes, fidèles. L'une d'elles, assez grande (probablement 70x50) représentant une grande barque de pêche échouée sur le sable du rivage pour réparation, avait été acquise par les Beaux-Arts dont le directeur - M. Léon - avait présidé le vernissage. Le montant, 500 francs, était considérable pour l'époque et payait, en partie, les frais de séjour sur la côte bretonne.

M. Cavaillon qui possédait à la perfection la technique de son métier, était un artiste probe et consciencieux qui, tout en comprenant et expliquant les tendances de l'Art des années 20, restait fidèle à ses conceptions (Cézanne?). Il m'avait invité à plusieurs reprises à visiter son atelier, une espèce de hall dont une galerie intérieure ceinturait la mi-hauteur. La première fois que je m'y rendis, après avoir admiré les sculptures et les peintures terminées ou non, je m'avisai de grimper à la galerie où d'autres œuvres étaient exposées. J'y trouvai d'autres tableaux, nombreux, posés à même le sol et tournés vers le mur. J'y jetai un furtif regard et j'y vis de splendides académies académiques. En redescendant, j'exprimais à M. Cavaillon mon étonnement de voir des œuvres de factures parfaites délaissées au profit de peintures d'une facture grossière. M. Cavaillon, loin de s'offusquer de mon impertinence m'expliqua gentiment que les premières étaient du style pompier que l'École des Beaux-Arts affectionnait à l'époque de ses études, alors que les œuvres étaient celles d'un artiste échappé à l'influence funeste de cette triste institution.

" J'ai passé trois ans à étudier à l'École des Beaux-Arts, mais j'ai dû perdre sept ans à oublier ce que l'on m'y avait enseigné ! ".

Deux ans plus tard, j'eus l'occasion de lui servir son plat, réchauffé et accommodé à ma façon.

Pendant les premiers quinze ans de ma vie j'avais vécu dans les jupes de ma mère. Les plus grands voyages que j'avais faits étaient des excursions qui n'allaient pas au-delà de 11 Km de Mogador. Pendant mon enfance, ma mère avait effectué, à dos de mule, un pèlerinage à Rebbi Nissim ben Nessim, et j'en fus très malheureux. La séparation de mon père lorsqu'il entreprit un court voyage à Casablanca m'avait moins chagriné. Tout le reste de ma vie d'alors je l'avais passé en compagnie de mes deux parents. Après avoir reculé de trois ans ma présentation au Certificat d'Études (des élèves beaucoup plus âgés, et plus anciens que moi devaient passer avant moi). M. Gautron finit par s'y résoudre. Il fallait 75 points pour passer. Le matin, à l'écrit, j'en avais amassé 71 (à moins que ce ne fût 74) ce qui fait que l'oral ne comporta plus pour moi d'épreuves que nominalement.

Cette promenade entre les comptoirs où le maigre savoir des candidats se débitait à gouttes hésitantes m'amena devant l'éventaire de M. Maïr Lévy, Directeur de l'École de l'Alliance Israélite de garçons, qui interrogeait en agriculture. Je me tirai gaillardement des assolements et

eus droit à des félicitations. Mme Lévy, sa femme, qui dirigeait l'École des Filles, m'interrogea en récitation (Le corbeau et le renard) et assista, attentive, à l'interrogation en lecture. Pressé auparavant de donner des mots de la famille de sang, je débitai d'un trait sanglant, ensanglanter, sanguinolent, sanguin, sangsue, sanglot et sangloter (larmes de sang?), saigner, saignement, saignée, etc...

Alors Mme Lévy : " Et...? Voyons, ce que l'on dit de quelqu'un qui aime à répandre le sang; cruel comme par exemple le tigre. On dit que le tigre est...?"

" Sanguinaire ! " triomphai-je avec moins d'éclat que le sourire de Mme Lévy à son voisin de corvée. Et lorsque l'oreiller marqua l'heure des confidences, les Lévy, du moins je le suppose, parlèrent du petit Knafo, si bon élève pensa M. Lévy à haute voix, si intelligent, crut dire Mme Lévy, nous ferons bien de l'envoyer à Paris c'est dommage de le laisser s'étioler et se perdre dans ce trou de Mogador alors qu'il pourrait acquérir science et renommée comme maître de notre chère Alliance, le fils d'un grand rabbin dont notre cher beau-frère Isaac (Benchimol, celui-là) dit le plus grand bien tant à cause de l'ouverture de son esprit, de sa tolérance à l'égard du modernisme que de sa façon d'accommoder les plaideurs plutôt que de juger, et sa mère est si bonne la femme au grand cœur, analphabète certes, mais sachant par cœur tout ce qui concerne le judaïsme, ses légendes et ses usages, ses lois et son histoire (sainte), et charitable au point que c'en est une manie, courant à toutes les misères; compatissant à tous les chagrins, soulageant toutes les douleurs, fondatrice et présidente de l'Œuvre d'Aide aux jeunes mariées, de l'Œuvre d'Aide aux femmes en couches, de l'Œuvre d'Assistance aux malades, etc... etc...

Consultées le lendemain, leurs filles qui enseignaient, Messody à l'école des Filles et Rosette à l'École des garçons ont dû déclarer qu'en effet... Si jeune, pensait l'une, si beau pensait l'autre (ou le contraire).

Et M. Isaac Benchimol, ex-directeur de l'École de l'Alliance, présentement secrétaire-greffier traducteur assermenté au Tribunal Rabbinique de Mogador, en contact permanent avec mon père, Rabbin-Juge à ce même Tribunal fut probablement chargé de tâter le terrain.

J'ai oublié de dire que le jour même de l'examen, M. Lévy, entre autres compliments me glissa que j'étais digne de compléter mes études à Paris. Ce qui fait que je me doutais de ce qui se tramait. Un tel projet n'avait rien que de très séduisant pour moi. Déjà, lorsque trois ans auparavant le premier Mogadorien de l'après-guerre (Haïm Oiknine) fut envoyé à Paris, tous ceux qui avaient des raisons de se croire bons élèves, et ils étaient relativement nombreux, se crurent autorisés à nourrir tous les espoirs. Avec mon copain Joseph M. Elmoznino (un tas de cousins portent le même prénom et celui-ci est le fils de feu Messod) je m'amusais à chanter d'une voix fausse mais convaincue, un des couplets de " La Source ", qui traduisait assez justement mes aspirations, à condition de modifier quelque peu le texte :

Paris sera ma gloire
Vers lui hâtant mes cours
J'irai un jour
Paris sera ma gloire
Chantez faubourgs
Je vous apporte ma poire

Paris! Et toute la splendeur attachée à ce nom!

Cependant, dès le certificat d'études obtenu, je me hâtai de fuir l'École Franco-Israélite à la suite d'une divergence de vues avec M. Gautron. Je prétendais au prix d'Excellence parce que j'avais été durant plusieurs années presque toujours premier de ma division ou de ma classe et surtout parce que j'avais été reçu 1er de ma classe au C.E. et 2e de toute la promotion. En fait, je n'avais été dépassé (de 3 points) que par Albert Corcos qui, né et élevé au Maroc tout comme moi, parlant l'arabe comme langue maternelle, tout comme moi, mais étant de nationalité française, avait eu le droit d'être interrogé en arabe parlé, ce qui lui valut 6 points dont je ne pouvais bénéficier.

M. Gautron estimait que mes réussites étaient dues à mes dons naturels et non à mon travail, à mon assiduité, à mon application. J'étais nonchalant (pour ne pas dire paresseux) négligent et distrait. Tandis que les succès, tout relatifs qu'ils soient, de mon pâle second, Lugassy étaient dus aux qualités de travail obstiné, de persévérance, d'acharnement que la nature m'avait refusées.

La veille de la distribution des prix, après plusieurs tentatives infructueuses pour me voir à l'école, M. Gautron se décida à venir me chercher à la maison et se montra tellement persuasif que je ne pus lui résister et consentis à paraître à la fête de la Distribution de prix où mon prix d'honneur fut suivi de tant de mentions flatteuses que je m'en sentis confus au-delà de toute expression.

18 sur 20

Isaac D. Knafo

Il faut dire qu'à cette époque, Freud était encore la risée des honnêtes gens en France, cette France de Clément Vautel (Le Journal) et de Georges de la Fouchardière (L'Œuvre) qui lisait chaque matin Le Petit Parisien (le plus fort tirage des journaux du matin) et s'endormait le soir à la lecture du Temps.

Le Temps était précisément le journal préféré de M. Navon qui nous le recommandait à la place de l'Humanité ou de l'Avant-garde. Peut-être y avait-il une autre raison à cette préférence : le Temps publia vers cette époque un roman commis par M. Navon : " Tu ne tueras point. " Roman de mœurs juives, je crois, comme l'était l'œuvre précédente du même M. Navon : Joseph Pérés, publiée par Calmann Lévy et qui était une honnête (auto ?) biographie d'un jeune Juif turc pénétrant dans la culture française.

Lors du concours d'entrée à l'ÉNIO, c'est un fragment de la même œuvre qui nous a été adressé comme épreuve d'orthographe : " Bonne et claire, la pâque régnait. Elle tient, cette pâque juive du mystère, du théâtre et du roman... symbole de notre délivrance... prêt à reprendre le bâton de la race plutôt que d'abandonner la foi de ses pères. " Je cite de mémoire. Ce que je n'oublierai pas c'est que, dans notre classe (nous n'étions que deux candidats, mais neuf autres titulaires du certificat d'études participaient aux épreuves du concours pour l'édification personnelle de Directeur : Eh! malheureux...!) toutes les filles - sans exception - avaient écrit cinq bols de notre délivrance. Et c'était signé A.H. Navon (Joseph Pérés).

À peine arrivé en pension, j'apprenais que le bouquin ne valait rien comme œuvre littéraire et que M. Émile Kahn a été le véritable auteur ou tout au moins en avait tellement corrigé les épreuves qu'il pouvait en revendiquer la part du lion.

M. Émile Kahn était notre professeur d'histoire qui se signalait par des cheveux plats d'un blond roussâtre et un nez cyranesque au-dessus d'une moustache aux crocs falots. C'était un vieux militant de la S.F.I.O. de Blum qui avait du style et de la dialectique. Par la suite, il devait devenir secrétaire de rédaction du Populaire et plus tard Secrétaire général de la Ligue des Droits de l'Homme.

Pour le moment, il exerçait à nos dépens un esprit caustique mais à répétition. Voici quelques-unes de ses plaisanteries qui ne craignaient point de revenir à toute occasion. Au point que l'on s'arrangeait pour lui fournir, sciemment, l'occasion espérée, désirée, attendue :

" La France signe la paix avec l'Autriche...

- Knafo (ou X...ou Y...ou Z...), vous qui êtes fort en dessin, venez au tableau et dessinez la France signant la paix.

- Euh...euh...euh...

- Je ne vous ai pas demandé une omelette, mon ami, mais la date du traité de Nimègue.

- Euh.....
- Ce n'est pas une réponse, mon ami, c'est le cri du veau qui a perdu sa mère !
- Louis XIV monta sur le trône...
- Son domestique aussi, pour l'essuyer ! "

Je n'ai nullement l'intention de le critiquer, il m'a valu une superbe réputation à l'ÉNIO et l'inébranlable considération de M. Navon.

J'ai dit plus haut qu'il passait pour être l'auteur (ou tout comme) du Joseph Pérés que M. Navon signa. La vérité est qu'il avait la plus grande influence sur notre directeur dont il semblait être tout à la fois l'augure et l'Égérie (En tout bien tout honneur).

Or donc, et avant que notre première année scolaire ne commençât, nous eûmes droit, en pleine période de vacances, à des leçons d'histoire. Le programme du B.E. commence à la Renaissance et M. Kahn consacra sa première leçon à l'architecture de l'époque aux différences entre les styles gothique et Renaissance. La semaine d'après, il appela un élève au tableau et demanda quelle est la différence entre pilier et pilastre. Mutisme. Second élève. Rien. Troisième mis à la question Ibidem. Alors il posa la question à toute la classe et un seul doigt se dressa. Hésitant, honteux, hasardé. Le mien. Ma réponse était juste et les quelques mots que j'y ajoutai firent bonne impression et manifestèrent d'un savoir accidentellement puisé dans de précoces lectures. M. Kahn tout frétilant de bonheur descendit chez M. Navon lui communiquer la bonne nouvelle : un génie hantait désormais les murs de l'établissement. Et la note 18/20 n'avait jamais été, de mémoire d'homme, décernée par M. Kahn à aucun de ses élèves. Je pouvais, par la suite, parler et me conduire comme un âne (et je n'y manquai pas) ma réputation n'en fut jamais ébranlée aux yeux de M. Kahn, Navon et Cie.

Journaliste

Isaac D. Knafo

Après le débarquement anglo-américain en Afrique du Nord le 8 Novembre 1942, il fut décidé que les Juifs algériens, dépouillés de leur nationalité française par les lois de Vichy, encore en vigueur sous Darlan et Giraud, auront le droit de mourir pour leur patrie ingrate en s'engageant dans ce qu'on appela le Corps Franc d'Afrique, où le volontariat était de rigueur. D'autres Juifs, et même un Musulman marocain (de ma connaissance) s'offrirent pour lutter dans ce cadre aux côtés des Alliés, en Tunisie et en Tripolitaine. Tous les mobilisables ne répondirent pas à l'appel car ils attendaient que la patrie leur soit rendue avant de combattre pour elle car, comme il est dit dans le chant du départ :

Un Français doit vivre pour elle.
Pour elle un Français doit mourir. (bis)

Il s'agit de la République - à plus forte raison quand il s'agit de la France. Il fallut attendre la formation du Gouvernement Provisoire avec De Gaulle à sa tête pour que la nationalité française soit rendue aux Juifs d'Algérie et pour qu'ils soient incorporés dans les formations régulières de l'Armée française. Entre autres furent formés les 410^e et 412^e Régiments d'Artillerie Légère Portée qui détachèrent à Mogador des groupes importants où l'élément juif dominait nettement. Le rabbin Rouche qui était à la tête de l'Aumônerie juive de l'armée au Maroc avait établi ses quartiers à Marrakech d'où il rayonnait sur les diverses garnisons où l'on avait besoin de sa direction spirituelle. Au cours d'une visite que je fis à mon frère Maclouf qui habitait alors Marrakech, j'entendis parler des activités spirituelles et culturelles du Capitaine Rouche, en dehors du cadre de l'armée. J'assistai en partie à un *Oneg-Chabbat* (Plaisir du Samedi) donné par ses pupilles et le soir, j'eus le plaisir de célébrer en sa compagnie une brillante *Havdala* (différenciation entre la sainteté du Samedi et la Sainteté des jours profanes) sous le toit de mon frère dont les filles Hélène et Pearl secondaient de leur mieux le Rabbin Rouche et profitaient de son enseignement. J'eus aussitôt le désir d'en faire autant au sein de la Communauté Juive de Mogador.

Sujet à caution, changeant d'aspect et de point de vue suivant les circonstances, et bien que je ne l'aie jamais ignoré en dépit de mes efforts intellectuels pour m'en détacher, mon judaïsme m'était devenu évident depuis l'accession de Hitler au pouvoir. Le 31 mars 1933, au lendemain du premier boycott anti-juif en Allemagne, j'ai su que j'étais irrémédiablement Juif. J'étais en ce moment reporter à Marrakech de La Presse Marocaine qui menait en première page une politique réactionnaire légèrement teintée d'antisémitisme, La France aux Français, et le Maroc aussi, et la 2^e page (La Presse à Marrakech) parlait, par ma voix, sur un ton nettement républicain, révolutionnaire, pro-marocain et pro-juif.

M. Francis Brisset propriétaire-directeur de La Presse Marocaine et du Soir Marocain dilapidait la subvention du Gouvernement et son propre argent pour être en mesure de défendre, s'ils venaient à être attaqués ou menacés, les intérêts miniers assez considérables de son groupe au

Maroc. Il devait d'ailleurs, bien après, mourir d'un accident survenu alors qu'il visitait ses mines, faisant le don de sa personne à ces fameux intérêts miniers.

C'était un monsieur, un homme d'une grande distinction aux idées très larges (tant que l'on ne touchait pas aux fameux intérêts) toujours prêt à accueillir les journalistes les plus talentueux (tant qu'ils ne prétendaient pas vivre largement de leur plume) les amateurs les plus variés (qui écrivaient pour l'amour de l'art) et même des besogneux dans mon genre tant qu'ils n'essayaient pas de " vivre " à ses dépens.

Une fois il me proposa de me prendre comme correcteur unique de ses journaux à raison de 1500 francs par mois à la place de ses deux correcteurs espagnols à 750 francs chacun dont il voulait se débarrasser. Je lui en demandai la raison " Au lieu d'enlever les fautes, ils en remettent! "

Il m'avait pris en considération depuis le jour où fraîchement libéré du commerce de la grammaire et encore imbu de mon petit moi tout gonflé de sa supériorité, j'avais décroché le téléphone à la place de mon chef immédiat :

" Passez-moi Lounis !

- De la part de qui ?

- Je veux parler à Lounis !

- De la part de qui, s'il vous plaît ?

- Je vous dis de me passer Lounis !

- Pas avant que je sache qui parle !

- Brisset, Francis Brisset, le Directeur de la Presse Marocaine.

- Tout de suite, M. Brisset..."

Mais déjà M. Lounis avait bondi sur le récepteur et me l'arrachait des mains pour s'entendre tout d'abord complimenter au sujet de l'oiseau rare qu'il avait déniché, votre serviteur. Depuis lors, M. Brisset eut tendance à m'attribuer une force de caractère que je n'ai jamais possédée. Je suis convaincu que, par la suite il eut d'autres motifs pour m'accorder son estime.

Je n'avais pas 20 ans lorsque le 1er janvier 1930 parut, dans la Presse Marocaine le premier article que j'avais écrit deux jours auparavant, à titre d'essai...concluant. J'avais déjà derrière moi une courte carrière de journaliste...amateur menée conjointement avec celle d'instituteur. Dès mon arrivée à Mogador, pendant l'été 1928 mon ami, Georges Khiak, qui envoyait des avis de naissance et des comptes-rendus de bals au Journal du Maroc, qui paraissait à Rabat, m'avait recruté comme correspondant adjoint de ce journal. Personne ne lisait Le Journal du Maroc à Mogador mais lorsque y paraissait la "chronique" de Mogador, Georges s'en faisait envoyer quelques dizaines d'exemplaires, sous le prétexte fallacieux de les mettre en vente, mais qu'il s'empressait d'adresser aux autorités et notables de la ville et à ses amis et admiratrices.

En principe Le Journal du Maroc payait ses correspondants " à la pige " à raison de 20 centimes la ligne. D'autre part, le journal qui coûtait 25 centimes à la vente, lui était 20 centimes l'exemplaire. Il lui suffisait donc d'envoyer à son correspondant autant d'exemplaires que de lignes publiées pour être quitte envers lui.

La caisse de compensation ne joua pas aussi parfaitement à mon égard lorsque je fus nommé correspondant du Journal du Maroc à Safi. Mes chroniques étaient plus fournies que celles de Khiat et mes lecteurs n'étaient pas plus nombreux. Les autorités locales furent obligées de prendre des abonnements car si j'avais pris soin de me présenter à elles et d'y recourir pour mes informations, je me gardais bien de leur adresser les exemplaires du journal où paraissaient mes articles, articles qu'ils recevaient par la suite de leurs directions respectives à Rabat, collés sur une feuille de papier officiel, encadrés de crayon bleu avec, en marge, un gros point d'interrogation au crayon rouge.

M. Couget, alors Chef des Services Municipaux de Safi qui semblait voué à une souriante apoplexie, venait précisément d'être muté de Mogador, où il avait prôné et imposé de peindre les boiseries extérieures des maisons en bleu et de blanchir les façades à la chaux. J'avais connu M. Couget quelques semaines auparavant à Mogador par l'entremise de Khiat qui l'encensa religieusement. Son accueil fut donc affaibli mais comme aucune odeur d'encens ne montait plus aux narines de viveur et de bon vivant, larges et frémissantes par-dessus un bouc faunesque, il ne tarda pas à me refiler à son adjoint- dont j'ai oublié le nom. Ce dernier fut le premier que je vis portant à son revers le minuscule insigne des Croix de Feu, Association des Décorés au péril de leur vie qui venait à la suite du scandale de la Légion d'Honneur, d'être fondée (était-ce par le Colonel de la Roque?) pour se distinguer des autres décorés tellement nombreux en France.

Quoiqu'il en soit, mes articles qui demeuraient aussi confidentiels que le Journal lui-même, qui semblait destiné uniquement à l'Administration Centrale de Rabat me rapportaient, au bout de l'an, déduction faite des journaux portés à mon débit et compte non tenu de mes frais postaux, la coquette somme de 1,500 francs. J'avoue que je comptais sur cette entrée pour grossir mon trimestre d'été et réjouir les vacances que je projetais de passer en France, du moins en partie. Une double déception mit à néant mon programme; mon directeur d'école, M. Sarfati, refusait de me régler en bloc le trimestre des vacances et mon directeur de Journal, M. de Peretti (ça rime!) ne donnait aucune suite à ma demande de fonds. Mais il continua fidèlement le service du journal à Mogador où je passai, en définitive, l'été. Maigre compensation, le facteur lisait quotidiennement sur la bande de mon journal : Monsieur Isaac de Knafo, au lieu de Monsieur Isaac D. Knafo. Maigre compensation ai-je dit car le facteur arabe ne savait pas que la particule est une preuve de noblesse.

Je conservais cependant de bon rapports, quoique espacés avec M. de Peretti; aussi lorsque M. Lounis m'annonça que j'aurais à accueillir à la gare de Marrakech son ami, M. de Peretti et que je lui eus fait observer que je ne connaissais pas de vue le Directeur du Journal du Maroc et Président de la Chambre de Commerce et d'Industrie de Rabat, il en fut fort étonné, car je lui avais rapporté mes relations avec ce dernier. Il me fit à cette occasion outre une rapide description de l'apparence physique du bonhomme, part de quelques traits de son caractère. Il était président de la Chambre de Commerce par tradition paresseux, ayant depuis longtemps cessé tout commerce et toute industrie à part l'industriel commerce des lettres qui le faisait vivre. Car son journal, au tirage des plus réduits, ne servait qu'à justifier la subvention qu'il touchait du Gouvernement. Peretti rédigeait et mettait en page son journal à l'aide d'une paire de ciseaux et d'un pot de colle, utilisant sans commentaires les dépêches Havas et pillant modestement ses confrères qui lui faisaient le service gratuit. Il n'avait jamais payé un sou à ses collaborateurs, rédacteurs (?) et correspondants, mais il était toujours prêt à rendre service à ses

amis par une intervention, le plus souvent efficace, dans les hautes sphères administratives. M. Lounis me conseillait, en conséquence d'être très aimable avec lui et de ne pas introduire de sordides questions d'argent dans la noblesse et l'élévation de la conversation artistique, politique et littéraire que nous ne manquerions pas d'avoir, assis dans le fiacre qui devait nous mener de la gare au bureau.

En réalité, ma vocation journalistique ne datait pas de M. de Peretti ni de Georges Khat. Ceux-ci me donnèrent tout simplement la première occasion de voir mon texte " IMPRIMÉ ".

Auparavant, j'avais déjà sévi à 15 ans dans l'Écho du 59, hebdomadaire (presque) polycopié à la gélatine par les soins des élèves de l'École Normale Israélite Orientale, sise au 59 de la rue d'Auteuil à Paris (16e).

Traditionnellement, ce sont les élèves de la 2e année (réputée la moins chargée) qui s'en chargeaient. Dès que j'eus mon premier exemplaire, dès que je fus initié, par faveur spéciale, aux secrets de sa fabrication, je décidai que j'en serais le rédacteur en chef. Je commençai par y publier mon premier poème : " Coucher de Soleil sur la plage de Mogador " où l'azur vermeil de la mer léchait en mourant le sable d'or. Je ne parle pas de mon tout premier poème :

Belle Andrinople
 Qu'est-ce que tu nous envoies
 Rien de plus ignoble
 Que tes petits chinois.

qui m'attira immédiatement l'hostilité respectueuse des six Andrinopolitains qui figuraient dans ma promotion. Essayerai-je d'en rappeler les noms ?

Barouch, Muvorab, Rodriguez, Behmorias, Danon, Béhar.

Et les autres ?

Botbol, de Meknes, Maissi, de Tel Aviv, Tagger, de Damas, Peretz de Salonique, Rabinovitch d'Alexandrie, Sion et Hanania de Smyrne.

La chorale des Truites

Isaac D. Knafo

Avant que je ne l'oublie complètement, il est bon que je rappelle ici l'objet de ce récit, qui est un rêve. Un jour de la semaine passée, je me suis réveillé avec le souvenir d'une fin de rêve. Quelqu'un, que je ne saurais préciser, présentait une troupe de poissons dressés. Non seulement le fait ne m'étonna pas mais encore, je trouvai qu'il y avait mieux à faire : une chorale de truites (pourquoi spécialement des truites ?). Je partis du principe que quoique inaudibles à l'oreille humaine, les poissons ont une voix qu'un microphone plongé dans l'eau pouvait recueillir (voir les histoires de conversations entre dauphins), que les diverses espèces de poissons ont des voix diverses et les individus dans chaque espèce. Supposons que l'on adopte une série de petits aquariums individuels munis d'un dispositif pour faire passer à volonté un courant électrique dans l'eau. Dans chaque aquarium on place une truite. Qu'on fasse passer un courant dans un des aquariums et la truite, sous l'effet de l'électrochoc, émettra son cri plus ou moins prolongé suivant la durée du choc. Maintenant, supposons que l'on ait soigneusement sélectionné les truites en raison de leur voix, que l'on ait placé un micro dans chaque aquarium, que les commutateurs causant l'électrochoc soient disposés en forme de clavier, rien n'empêchera le meneur du jeu de donner de véritables concerts avec la voix des truites et je me voyais déjà, moi le grand concertiste réussissant avec la voix des truites ce que je ne pus réussir ni avec ma propre voix ni avec aucun instrument. Et je me suis réveillé remuant ce beau projet dans ma tête avec l'idée d'en faire un conte, mais je me mis à l'écrire, ce conte, je ressentis une certaine incontinence de plume à laquelle j'ai finalement cédé. Qu'en sortira-t-il? Je n'en sais rien.

Revenons à nos moutons. Le chœur de poissons m'a été probablement inspiré par le conte d'Alphonse Allais, que je n'eus de lui; sur les moules dressées à faire les castagnettes; et les oiseaux faisant les notes de musique sur la portée des fils télégraphiques.

Mais pourquoi les truites? N'est-ce point parce que cela permet un jeu de mots : la chorale détruite? N'est-ce point une allusion à mes échecs répétés, à ce persévérant instinct d'autodestruction qui fait de moi l'exemple même du raté?

Feu mon professeur de musique (au fait, est-il feu(?), il n'aurait aujourd'hui que 110 ans), M. (Émile) Bonnet m'estimait beaucoup, non point pour ma voix car, je le jure (mais, ai-je besoin de jurer ? Tout le monde - qui m'entoure - connaît ma voix, qui est celle du devoir et de l'honneur et non du Soprano et du ténor) je n'ai été primadonna dans aucun Opéra (même pas la Scala de Milan - et dans ce cas-là deux mille ans c'est peu), ni même pour l'agilité de mes croches - quand je m'essayais (debout) au guide-chant, avec la partition complète devant moi et un ami pour actionner la pédale (dont je ne suis pas), pour jouer avec un doigt (et l'avoir !) Au Clair de la Lune, c'est moi qui transpirais, mais non le talent.

L'estime que le professeur Bonnet me portait était cependant amplement justifiée : primo, je copiais divinement les courtes partitions qui devaient obligatoirement figurer sur nos cahiers de musique - à tel point que mon camarade Élie Goldenberg (qui devait par la suite déchoir au rang

de professeur de piano dans les écoles de Paris) me confia une de ses éternelles, nombreuses et immenses partitions à lui recopier. Il s'en repentait bien entendu parce que je l'avais agrémentée d'une multitude de petits croquis (on appelle ça gribouillages, pourquoi ? Que vient faire Gribouille dans tout cela ?) que la grrrande musique m'avait inspirés. Les notes et les indications figuraient correctement, mais elles disparaissaient sous les figures qui leur servaient d'accompagnement.

Secundo, il avait entendu (car je pris soin de l'en informer) que j'avais assisté à une représentation de la Bohême au Trocadéro (exploit qui méritait plus qu'une estime platonique) et Carmen au Parc des Princes. Ne vous récriez pas. Ce fut au cours d'un gala donné le dimanche en matinée au profit des Anciens Combattants et Mutilés de la Grande Guerre (celle de 14-18) avec mille artistes sur scène, cinq cents exécutants à l'orchestre et véritable course de taureaux (ou faut-il écrire *toro* comme les aficionados authentiques) sans mise à mort toutefois, celle-ci étant alors interdite par les lois en vigueur. Il n'y eut donc que le simulacre de cinq ou six " minutes de vérité ". Je dois avouer que le spectacle (je parle de la Corrida car j'étais trop loin de la scène pour voir et entendre quoi que ce soit de net) ne manquait pas de grandeur. Comme je connaissais de réputation l'air de : " Toréador ton c... n'est pas en or, ni en argent, ni en fer blanc..." je laissai entendre que je l'avais retenu au cours de la représentation, ce qui me valut la réputation flatteuse d'avoir de l'oreille. Mais de l'oreille, je n'en avais pas plus que ne l'avaient les malheureux toreros qui figurèrent dans l'arène. Je me suis bien gardé de dire à M. Bonnet que ce n'est pas une impulsion personnelle qui avait dirigé mes pas juvéniles vers le Parc des Princes, ni même une erreur concernant le programme - car je n'aimais pas non plus les courses cyclistes, même derrière moto. Car mon correspondant aimait les sports tout autant que la musique. C'était un mélo-sportsman convaincu au point qu'il en était réduit au prosélytisme. Quand je dis mon correspondant, j'exagère car, en réalité, nul n'avait imparti cette fonction au pauvre et cher David Sebag (il devait disparaître, déporté par les nazis). C'était un ami de la famille. Nos pères étaient des amis très proches. Lui-même était l'ami de mon grand frère et lorsqu'il apprit que j'étais à Paris pour mes études, il s'empessa de se considérer comme moralement obligé de s'occuper de moi, c'est-à-dire de me sortir de temps à autre et de m'initier à la vie parisienne. Il m'offrit mon premier repas au restaurant (ce fut au restaurant Kowarsky-Kasher) mon premier Opéra, ma première course cycliste en champs clos (avec accident mortel, brancard et le spectacle permanent) ma première promenade dominicale, désœuvré et désargenté dans les rues de Paris et ma première vision d'un couple d'amoureux en transes. Il disait les petits noisieux et elle bêtifiait la petite bête. Ils n'osaient pas s'embrasser en ma présence, de sorte que je ne tardai pas à m'ennuyer et que je m'empressai de prendre congé - à leur grand soulagement. Il faut dire aussi que j'étais fatigué après avoir fait plusieurs fois à pied le trajet de la Colonne de Juillet au Monument de la République, et chaque fois avec des détours appréciables.

Le pauvre David avait nourri de grands espoirs en me voyant. Malheureusement, lorsqu'il me payait un jeton à Pathéphone pour que j'écoutesse la Méditation de Thaïs, je m'empressais de former le numéro de Valencia, éraillée par Mistinguett.

M. Bonnet non plus ne tarda pas à déchanter lorsque le hasard (en la personne du Directeur) lui eut mis sous les yeux les paroles que j'avais adaptées à des airs en vogue. Car s'il avait perdu tout espoir en ce qui concerne ma carrière de compositeur (j'étais rebelle au contrepoint), il conservait encore celui de me voir mirlitonner de beaux livrets d'opéra.

Lorsqu'il eut constaté que j'avais le luth irrévérencieux il ne consentit plus à m'entretenir que d'une possible opérette dans le cadre du 18e siècle. Pour cet homme de progrès (il était socialiste mais votait Poincaré à cause de la rente de 3% dont il était un des porteurs ruinés) on ne pouvait être plus fantaisiste que Marivaux ni plus impertinent que Beaumarchais. Il en fut de ce projet comme de milliers d'autres oubliés sitôt conçus. Quelques vers vite dispersés n'en conservèrent pas la trace.

Son estime musicale me demeure acquise parce que tertio j'étais pour lui un admirable (et admirant) auditeur. Ai-je dit que son amour de la musique et de la révolution se traduisait par une participation active à une révolution musicale ? Il faisait partie d'un groupe qui s'était donné pour tâche de répandre dans les écoles la méthode Aimé-Gelin-Paris. Rousseau était son dieu et Maurice Bouchor son prophète.

La méthode consiste à remplacer les notes musicales par les chiffres de 1 à 7, les silences étant représentés par des zéros. Un point en haut signifie une octave plus haut et un point en bas, une octave plus bas. Une barre horizontale, deux barres, trois et quatre barres signifient, croche, double, triple et quadruple croche. Une barre en diagonale signifie dièse ou bémol suivant le sens de la barre.

L'initiateur en est J.J. Rousseau, paraît-il, et ceux dont elle porte le nom l'ont développée, précisée et répandue. Le groupe avait mis au point toute une série d'accessoires ingénieusement simplifiés qui ont rendu, j'en suis sûr, plus de services à l'éducation musicale des jeunes français. J'ai parlé déjà du guide-chants espèce d'harmonium portatif de 2 ou 3 octaves dont le soufflet pouvait être actionné à la main ou au pied; il faut y ajouter le diapason à bouche et le métronome à ruban. Le groupe éditait, en outre, une quantité de brochures bon marché portant des chansons dont la musique était arrangée et adaptée par les membres du groupe sur des airs classiques ou populaires et régionaux et les paroles écrites par Maurice Boudron le poète au grand cœur qui proposait des thèmes éducatifs admirables d'honnêteté et de simplicité aux enfants des écoles et aux masses populaires. Il chantait en vers clairs et harmonieux les grands idéaux du 19e siècle, ceux de Hugo, Lamartine, Béranger, Zola et Manuel, les sentiments qui gisent au cœur des ouvriers et des paysans du conscrit et du vétéran, des héros et des victimes; il chantait les provinces de France, son peuple, ses paysages, ses usages et ses traditions, il célébrait les métiers et ceux qui s'y adonnent avec leurs grandes peines et leurs humbles joies, leurs soucis lancinants et leurs troublants espoirs.

M. Bonnet était un fervent adepte de la méthode et un membre actif du groupe. Il tenait d'autant plus à nous initier qu'il savait s'adresser à de futurs instituteurs susceptibles d'utiliser à fond la méthode et de la répandre parmi d'innombrables élèves. Et nous, qui étions destinés à enseigner dans les écoles françaises de l'étranger, semblions tout désignés pour en être les messagers et les apôtres.

Si la mauvaise graine a la vie tenace, la bonne, même semée à tous les vents, porte parfois des fruits. D'autres nécessités que celles imposées par l'amour de la musique me firent commettre bien des couplets, parfois connus de moi seul quand les circonstances ne permirent à aucun public, même le plus restreint, d'en prendre connaissance. Il faut croire que mes vers avaient des ailes puisqu'ils se sont envolés sans espoir de retour. Mieux encore, moi Dont Hurria, une

chanteuse-danseuse beuglant en arabe à Marrakech, vu qu'il me manquait peu de chose (la voix juste, la connaissance de l'air, le sens du rythme et la mémoire des mots) pour être un chanteur agréable, moi qui croyais sincèrement (après une scène de clowns au cirque Nava) que : " Viens Poupoule " est une aria extraite de La Traviata, moi qui confondais Cavalliera Rusticana avec la Charge de la Brigade Légère, moi qui pensais que le Marché Persan était de Rimsky-Korsakof et que Granada Cani en était l'adaptation espagnole, moi qui ne connaissais le nom de René de Busceuilil que parce qu'il était aveugle et celui de José Padilla que parce qu'il est mort tuberculeux, moi qui ne fais aucune distinction entre un oratorio et un paso-doble, moi qui confondais le Grand Orgue du Gaumont-Palace avec le Jeu d'Orgue de l'Opéra et prenais la Czardas de Monty pour une rhapsodie de Brahms moi enfin pour qui toutes les nocturnes de Chopin se ressemblent, j'écrivis un jour une critique musicale fort pertinente.

C'était pendant la guerre, tout de suite après la Libération de la France. Une formation musicale était venue donner un concert à Mogador pour commémorer le centenaire de Gustave Charpentier. Le hasard a voulu que j'aie acheté, quelques jours auparavant, une importante brochure consacrée à la vie et à l'œuvre de celui qui pour moi était un illustre inconnu. Il me suffit de confronter le programme de la soirée avec la brochure en question pour faire un article qui fut fort admiré par les mélomanes du cru et m'acquérir la réputation d'un musicologue distingué. On n'en fut d'ailleurs pas autrement étonné car ce même Mogador Club où fut donné ce concert, m'avait vu lors de la Libération de Paris diriger les chants d'une chorale de 350 gamins gueulant leur joie à pleine poitrine sous forme de chants hébraïques. Pour la circonstance, et le Club étant encore en possession des ex-légionnaires de Vichy, ses occupants illégaux, la Chorale Juive de Mogador chanta aussi un chant en langue française dont le refrain hurlé distinctement était :

Qu'Israël vit toujours malgré toutes les haines
Et qu'Israël vivra malgré ses ennemis.

Répété deux fois. Pour conclure la cérémonie on brûle en place publique une effigie d'Hitler (on ne savait encore rien des camps d'extermination) et celui qui eut l'honneur de bouter le feu au fagot paya mille francs l'allumette destinée à cet usage.

En ce moment, je n'étais que le guide spirituel de la Chorale. Je finis par en devenir le directeur de chœur.

La vie de S. D. Lévy

Clémence Lévy

Il y a cent ans, naissait à Tétouan (Maroc) un homme dont beaucoup de juifs marocains habitant le Canada connaissent bien le nom : Samuel Daniel Lévy.

Son fils aîné, installé à Montréal, depuis un an a pu heureusement nous rapporter quelques documents précieux, concernant la vie de son père et c'est pour nous une grande joie de rendre hommage, dans ce journal qui est le porte-parole des juifs sépharades canadiens, à cet homme illustre que fut S. D. Lévy.

S. D. Lévy fit ses études à Paris, à l'école Normale Israélite Orientale. C'est dans cette maison d'Auteuil, berceau des pionniers de l'Alliance, qu'il se prépara à devenir une sorte d'ambassadeur de la civilisation de l'Occident au Maroc. En 1893, après avoir réussi brillamment à ses examens, S. D. Lévy est nommé instituteur à Tunis. Il y exerce pendant un an, à Sousse pendant deux, à Tanger trois ans, et quatre à Casablanca.

En 1903, S. D. Lévy est nommé directeur puis inspecteur de la colonie Mauricio, dans la province de Buenos-Aires, en Argentine. Il y créa et fit fonctionner des écoles de la *Jewish Colonization Association*. Dans ces colonies agricoles fondées par le Baron de Hirsch, la J.C.A. installait des réfugiés russes. S. D. Lévy apporta dans cette nouvelle mission son esprit d'organisation et fit connaître et aimer l'Alliance Israélite Universelle.

De retour au Maroc, S. D. Lévy commence une carrière d'homme d'affaires, mais ce qui l'intéresse vraiment c'est l'action dans la communauté juive. Poussé par la devise de Guillaume le Conquérant : " Il n'est pas nécessaire d'espérer pour entreprendre ni de réussir pour persévérer ", S. D. Lévy attaque son labeur de bâtisseur. Déjà en 1900, il avait créé la première Association des Anciens Élèves de l'Alliance, mus par le même souci visant à préserver le judaïsme. Il ne s'agissait pas seulement de soulager la misère, il fallait œuvrer pour la supprimer par l'Instruction qui donne plus de dignité, et surtout la possibilité de s'intégrer dans un monde de travail. Sauver l'enfance, l'instruire, lui permettre de s'émanciper sans qu'elle perde pour cela l'amour des traditions et de la loi juive, tel était l'objectif principal de S. D. Lévy. Pour la jeunesse, il créa aussi une bibliothèque, des cours du soir et une œuvre d'apprentissage.

S. D. Lévy poursuivit ses efforts pendant quarante ans. Dans cette action, d'envergure, cet homme, à la volonté généreuse et opiniâtre, dont la vocation était de régénérer le judaïsme marocain, trouva dans l'ardente jeunesse qu'il avait formé des éléments qui l'aidèrent à créer ou à participer à la création d'un nombre étonnant d'œuvres sociales : la Maternelle, l'Aide Scolaire, le Centre Anti-Tuberculose, le Préventorium de Ben-Ahmed, l'Union des Association Juives de Casablanca, le Comité d'Études Juives, l'institution Maghen-David, l'École Normale Hébraïque, l'œuvre des Bourses Abraham Ribbi, la Fédération des Associations d'Anciens Élèves de

l'Alliance Israélite pour le Maroc, Le Centre Social du Mellah, le *Keren Kayemeth Leisraël*. Il a aussi participé au Congrès Juif Mondial d'où il revint avec deux grands projets : Celui de l'O.R.T. et celui de l'O.S.E.

Chez cet être d'élite d'une modestie exemplaire qui n'a jamais joué de rôle dans les organismes officiels du judaïsme, qui n'a jamais brigué les honneurs, il y a autre chose qu'un cœur généreux. C'est un activiste du judaïsme sur tous les plans, politique, philanthropique et éducatif. Il n'avait pas d'ambition pour lui, il en avait pour le judaïsme marocain qu'il voulait toujours plus fier, plus structuré, plus ferme et doté d'institutions neuves, dignes du grand passé de cette communauté. Une des grandes lignes de la mission de ce bâtisseur infatigable fut le retour aux traditions Maghen David qui devint le foyer par excellence de la langue hébraïque et des traditions juives. Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, l'École Normale Hébraïque prit la relève des foyers de la culture juive éteints en Europe. Des promotions successives de jeunes maîtres d'hébreu se sont répandues non seulement au Maroc, mais en Europe et en Amérique. Le Canada, et Montréal en particulier, peuvent s'enorgueillir de plusieurs de ces instituteurs, flambeau de la tradition juive.

Pour la renaissance et la mise à l'honneur de la langue hébraïque, S. D. Lévy a fait au Maroc plus qu'aucun autre. Mais son nom est également lié à la liste de ceux qui ont combattu pour la reconstruction d'un Foyer National Juif. S. D. Lévy fut le Président actif et dévoué du *Keren Kayemeth Leisraël* pendant 35 ans. Son sionisme, il l'entreprit avec son énergie habituelle, mais non sans prudence et clairvoyance. À l'époque de l'indépendance du Maroc, il osa continuer son travail de pionnier, dans la clandestinité. Pour lui, toutes les occasions étaient bonnes pour lancer des campagnes d'appel de fonds, et il habitua les familles à marquer des dates heureuses ou malheureuses par des dons destinés à faire planter des arbres en Israël. Son expérience de sioniste en fut une hardie, voire même risquée. S. D. Lévy est resté l'apôtre et le symbole du sionisme au Maroc.

Parallèlement à cette action sioniste, S. D. Lévy s'intéressait aux problèmes du judaïsme mondial. Invité à assister aux assises du Congrès Juif Mondial tenues à Atlantic City en décembre 1944, S. D. Lévy par un rapport magistral devant le congrès, retint l'attention des délégués. Sa brillante personnalité s'imposa dès les premiers travaux et lui valut la vice-présidence de la Commission Politique. Il engagea des tractations avec diverses personnalités et le Maroc entra de plain-pied dans la zone d'influence de la générosité juive américaine. C'est ainsi que des organisations telles que le JOINT, L'O.S.E. et l'O.R.T. s'installèrent au Maroc, contribuant généreusement au redressement social du judaïsme marocain.

Le 20 février 1945, à Casablanca, devant une nombreuse assistance, S. D. Lévy rendait compte des résultats de sa mission à Atlantic City. Mais, entre les lignes de son exposé on sentait son amour ardent pour le sionisme. Après l'affreuse tragédie de la guerre et du nazisme, dit-il, " il est permis de croire qu'il ne se trouvera pas d'homme politique à courte vue pour proposer au problème juif mondial de demi-solutions et que la seule solution qui s'impose et qui fera sortir Israël de son enfer, c'est celle qui répond à la formule si étincelante de précision et de clarté que j'ai proclamée à la Tribune du Congrès : *Am Israël Béeretz Israël* (Le peuple juif dans la terre d'Israël).

En juin 1967, la victoire de la guerre des Six jours remplit d'une joie exaltante le cœur de cet homme qui avait encore toute sa lucidité. Heureusement pour lui, quand le 16 avril 1970, il s'éteignit, la vision de Paix à laquelle il aspirait de toutes les fibres de son âme, semblait encore réalisable.

Nous ne terminerons pas cet article sans rappeler que la Communauté Israélite de Casablanca a tenu à rendre hommage à ce grand serviteur du judaïsme marocain en donnant son nom à l'une de ses institutions qui s'appelle depuis 1971 " Home de Vieillards S. D. Lévy ".

4 décembre 1974

En hommage à S.D. Lévy

Mme Tolédano

Je tiens à prendre part à la manifestation organisée par la Communauté de Casablanca en l'honneur de mon ami S. D. Lévy, à l'occasion de son 78e anniversaire.

Je pense beaucoup de bien de lui, comme vous vous en doutez. J'aimerais en dire un peu. Je n'empiéterai pas sur le domaine des orateurs qui viendront dérouler devant vous le panorama de ses innombrables initiatives et de ses réalisations incessantes. Je voudrais plutôt tracer, aussi brièvement que possible, la silhouette morale de l'homme. Cet homme, je le connais depuis soixante ans et mon admiration pour lui n'a fait que grandir à chaque nouvelle expression de son caractère et de sa forte personnalité.

Ma première rencontre avec Samuel Lévy à Paris, quand, en 1892, je fus admis à l'École Normale de l'Alliance, où Lévy m'avait précédé de quelques années. J'arrivai à Paris un matin de décembre. Lévy vint me chercher à la gare. Nous nous embarquâmes sur le bateau-mouche qui devait nous transporter à Auteuil. En route, nous causâmes. Une sympathie mutuelle nous rapprocha d'emblée. Arrivés à l'école, nous étions déjà camarades. Et ce fut le début d'une amitié intime et profonde, qui dure encore et toujours, inaltérée et inaltérable.

A cet âge, on rêve. L'avenir s'étale devant nous comme la feuille blanche d'un livre, sur laquelle on espère pouvoir écrire une histoire merveilleuse. Nous rêvions. Mais que ferait le temps de ces imaginations d'adolescents ?

Ses études terminées, Lévy fut nommé instituteur. Il exerça à Tunis, à Tanger, à Casablanca et dans les colonies de l'ICA en Argentine. Il parcourut avec distinction sa carrière dans l'enseignement. Quand il quitta le service, il revint à Casablanca.

C'est alors que sa véritable vocation se révéla. La détresse des communautés juives ébranla fortement sa sensibilité. Les masses grouillantes des mellahs offraient le spectacle d'une dégradation sans nom. Les enfants, mal nourris, mal vêtus, affligés de maladies infectieuses, happés de bonne heure par la tuberculose, semblaient condamnés à une misère perpétuelle. Ceux de nos coreligionnaires qui avaient pu s'arracher à ce borbier et acquérir des moyens de subsistance acceptaient la situation avec une résignation facile.

Lévy résolut de briser cette torpeur. Il ne concevait pas que des Juifs puissent abandonner d'autres Juifs, chair de leur chair, à une pareille déchéance. La pitié chez lui s'alliait à une haute conception du devoir humain. Fils de l'Alliance par sa formation intellectuelle et morale, il pouvait puiser dans les principes de cette grande organisation juive une précieuse inspiration. L'obligation de solidarité juive prenait à ses yeux la valeur d'un dogme. L'idéaliste qu'il était se révoltait contre un état de choses qui violait les exigences les plus élémentaires de la conscience sociale. Il fallait descendre dans l'arène de l'action pratique et livrer bataille aux maux qui

pesaient sur cette population déshéritée. C'est ce qu'il fit. Il se voua à l'idée du relèvement, de ces communautés par la création progressive d'institutions régénératrices.

L'entreprise était vaste et ardue, mais ne souffrait pas de délai. Doué d'un caractère rectiligne et d'une volonté puissante et tenace, il s'attela à la besogne. Il a œuvré pendant de longues années, sans répit et sans découragement, prodigue de son temps, prodigue d'une énergie apparemment inépuisable, le regard constamment fixé sur le but à atteindre. Son extraordinaire dynamisme, la ferveur de son apostolat lui ont permis de surmonter tous les obstacles, de maîtriser les résistances et les préjugés, de plier, pour ainsi dire, l'impossible à l'effort de sa volonté. Son activité s'est étendue avec succès à tous les domaines de la vie communale; assistance sociale, santé, éducation, culture juive. Son œuvre s'est épanouie en une riche floraison d'institutions publiques, portant l'empreinte de son inspiration, de son dévouement, de son labeur acharné.

Cette description n'épuise pas les qualités qui ont fait de Samuel Lévy le grand réalisateur que nous admirons. Il faut y ajouter celles du diplomate et du ministre des finances. La mise en pratique de ses projets ne pouvait s'accomplir sans la mobilisation de larges ressources matérielles. C'était à lui à les trouver. Il lui fallait pour cela combattre l'apathie du milieu, l'incompréhension de ceux de nos coreligionnaires qui, habitués à l'idée de la charité au petit pied, semblaient incapables de saisir la nécessité de donner généreusement, sur une échelle proportionnée aux besoins. Lévy a subi la corvée avec stoïcisme et bonne grâce, réussissant presque toujours à forcer les bonnes volontés et à s'assurer les concours indispensables.

Mais le plus grand accomplissement de Samuel Lévy réside, à mon sens, plus que dans la matérialité des résultats concrets, dans l'exemple qu'il a donné de ce que peut l'action d'une volonté persévérante et bien dirigée sur le sort des communautés. C'est à son rôle d'animateur, de propulseur d'idées, d'éveilleur d'aspirations, qui constitue son meilleur titre à la reconnaissance de la collectivité juive marocaine. Il a diffusé un esprit nouveau, brisé la paralysie morale du milieu, allumé les espoirs, fortifié les courages. Son influence sur la jeunesse est manifeste. Et c'est ce qui compte fondamentalement et en dernière analyse, car cela représente, non pas des effets bornés au présent, mais leur prolongement dans l'avenir : c'est l'élan vers un progrès indéfini.

Mon ami Samuel porte légèrement et allègrement ses 78 ans. J'ai eu la joie de le constater lorsque, dernièrement, sans souci de son âge, il vint plaider à New-York la cause des œuvres qu'il dirige. Il garde sa flamme à la pesanteur des vies stagnantes et stériles. Son idéalisme lui donne des ailes.

Et maintenant, il peut contempler avec satisfaction et fierté, le déroulement fécond de ses années. La page blanche qui s'étalait devant lui en ces jours lointains de sa vie d'étudiant est partiellement remplie. Elle enregistre une histoire de travail, d'intelligence, d'abnégation mis au service de nos frères marocains. Peut-être est-ce l'histoire même dont, il y a soixante ans, Samuel Lévy rêva d'être le héros. La vie n'aura pas déçu ses imaginations d'adolescent.

Je salue, avec toute l'affection née de ma vieille et fidèle amitié, ce 78ème anniversaire; il sera, c'est mon vœu le plus fervent, suivi de beaucoup d'autres où sa présence parmi nous renouvellera la joie de nos cœurs.

Je suis heureux en même temps de lui transmettre l'hommage et les félicitations de Mme Tolédano, pour qui la personnalité de Samuel Lévy incarne un des aspects les plus nobles et les plus caractéristiques de l'âme juive.

Hommage envoyé de New-York à l'occasion de la manifestation organisée par la Communauté de Casablanca en l'honneur de S. D. Lévy le 21 janvier 1953.

Un grand juif

Raphaël Benazéraf

Le grand juif que fut S. D. Lévy vient de nous quitter à l'âge de 97 ans.

Il était beaucoup plus qu'une personnalité juive du Maroc. Il était l'âme du judaïsme marocain, l'homme qui avait voué sa vie à tenter de faire passer la communauté juive marocaine du Moyen âge au XXe siècle.

Lors de ses obsèques, célébrées à Casablanca, le docteur Benzaquen, ancien ministre, président de la communauté juive de Casablanca, MM. Émile Sebban, directeur de l'École normale hébraïque de Casablanca, Elias Harrus, délégué de l'Ittihad-Maroc, ont évoqué les étapes de cette existence exemplaire.

Né le 4 décembre 1874 à Tétouan qui comptait alors 5 à 6,000 juifs, il fut élève de la première école de l'Alliance israélite ouverte dans cette ville en 1862. En 1889, il est admis comme élève maître à l'École normale israélite orientale de l'Alliance, à Paris. Quatre ans plus tard il est nommé instituteur de l'Alliance à Tunis. Il sera ensuite en fonction à Sousse, Tanger et Casablanca. Puis, en 1903, il est directeur, puis inspecteur des écoles de la colonie Mauricio de la JCA (*Jewish Colonization Association*), dans la province de Buenos-Aires, en Argentine. Il passera dix ans dans ce pays.

En 1913, il retourne au Maroc où il s'installe définitivement. Il se voue totalement à ses frères malheureux, négligeant une situation matérielle qui aurait pu être de premier plan.

Le génie de Lyautey ouvrait alors le Maroc au monde occidental. Mais la communauté juive y connaissait, allait y connaître encore pendant des dizaines d'années, une effroyable misère, voisine de la détresse. La masse, privée de protecteurs agonisait littéralement(1).

C'est pour cette population déshéritée du Mellah, de ce Mellah où la maladie était reine, pénétrant dans les maisons privées d'air et de lumière, qu'allait s'exercer l'apostolat de S. D. Lévy.

Pendant plus d'un demi-siècle il allait créer ou participer à la création d'œuvres dont la seule nomenclature donne le vertige : la Maternelle, l'Aide scolaire, le Centre antituberculeux, la Fédération des associations juives pour la lutte contre la tuberculose, le Préventorium de Ben-Ahmed, l'Union des associations juives de Casablanca, le Comité d'études juives, Maghen David, l'École normale hébraïque de l'Alliance, l'œuvre des bourses Abraham Ribbi, la Fédération des associations d'anciens élèves de l'Alliance israélite, le Centre social du Mellah, l'O.R.T., l'O.S.E.

Sioniste militant - et dans ce domaine il s'opposait aux doctrines assimilationnistes en honneur dans les hautes sphères du judaïsme français d'avant guerre - S. D. Lévy et ses disciples

estimaient qu'il fallait certes libérer le judaïsme des pays arriérés de la misère, de l'ignorance et des préjugés, mais avec l'espoir suprême de leur procurer le retour dans le pays de leurs aïeux.

C'est ainsi qu'il créa et présida dès le lendemain de la première guerre mondiale le *Keren Kayemeth Leisraël* et qu'il n'allait cesser de militer pour la réalisation du rêve de Herzl.

C'est lui encore qui dirige la délégation marocaine à l'assemblée extraordinaire du Congrès juif mondial qui allait tenir ses assises à Atlantic City en pleine guerre, du 26 novembre au 1er décembre 1944. Pour la première fois le judaïsme marocain était ainsi représenté dans une assemblée juive mondiale. Ses contacts aux États-Unis lui permettent d'obtenir la promesse que le Joint, l'O.R.T et l'O.S.E s'installeront incessamment au Maroc. On sait l'œuvre extraordinaire que ces organismes allaient y accomplir.

Nous n'avons pu que résumer ici une vie, une œuvre qui suscite admiration et respect. Nous garderons fidèlement le souvenir de ce Juste, de ce Grand en Israël.

Allocution prononcée à l'occasion du décès de
Monsieur Samuel D. Lévy

(1) Cité d'après l'ouvrage de E Sikirdji " S. D. Lévy. Une belle figure du Judaïsme marocain " édité à Casablanca à l'occasion du 80e anniversaire de S. D. Lévy, où l'essentiel de son œuvre hors série est mis en relief.

Une vie bien remplie

Léon Benzaquen

À l'homme qui, parallèlement à son activité professionnelle, à sa mission initiale d'éducateur de l'enfance et de l'adolescence, consacra le reste de son temps et déploya toute son énergie à inculquer à ses concitoyens le sentiment de la solidarité humaine, à celui qui fut le créateur, le fondateur et l'animateur pendant de longues années de la presque totalité de nos œuvres d'entraide, au grand philanthrope Samuel Lévy, le Président de la Communauté Israélite de Casablanca, en son nom personnel, au nom de tout le Comité, a le douloureux devoir aujourd'hui de rendre un dernier hommage : hommage de respect, hommage de gratitude et hommage de filiale affection.

Face à l'œuvre immense accomplie pendant une existence que la Providence a voulue exceptionnellement longue, le profond chagrin où nous plonge sa mort doit trouver sa consolation dans l'évocation de ses vertus, de ses mérites et de l'enseignement qu'il nous lègue.

Tel Moïse qui, animé par l'inspiration divine, ouvrit aux hommes le chemin qui devait leur donner le vrai sens de la vie, il fut pour nous, Juifs habitant encore en ce pays ou dispersés aux quatre coins du monde, le guide, l'inspirateur, l'animateur et le réalisateur.

Nous harcelant sans cesse par son désir de nous voir tous unis dans un sentiment d'entraide et de solidarité à l'égard de nos frères nécessiteux, toute sa pensée fut occupée à nous inculquer ce principe et toute son énergie tendue à concrétiser ces nobles aspirations.

Parmi les grands hommes dont le nom mérite d'être inscrit en caractères lumineux dans l'histoire du judaïsme marocain, Samuel Lévy qui naquit à Tétouan le 4 décembre 1874, doit figurer parmi les premiers et les plus dignes. D'abord, par sa personnalité propre, ses vertus et ses qualités l'ayant placé très tôt au rang des dirigeants et des conseillers des Communautés juives réparties dans le Royaume, ensuite par les circonstances qui l'amènèrent à remplir sa tâche comme un missionnaire imbu de sa mission et parmi ces circonstances une des plus importantes et qui détermina de façon irréversible le sort de nos coreligionnaires fut la diffusion au Maroc des écoles de l'Alliance Israélite.

En effet, à partir de ce moment, et pendant une longue période, le nom de S. D. Lévy resta intimement associé à celui de l'Alliance Israélite. Cet homme et cette institution, association providentielle et rapprochement certainement désiré par D.ieu, marchèrent côte à côte se complétant et servant le même idéal.

Cette symbiose du cœur et de l'esprit, entrevue aujourd'hui après tant d'années de recul, dont les conséquences pour l'avenir des Communautés juives marocaines furent considérables, bouleversant complètement les perspectives d'avenir d'une collectivité condamnée sans cela au piétinement culturel avec ferveur et gratitude et remercier D.ieu d'avoir désigné des hommes comme S. D. Lévy pour en être un des facteurs et un des artisans.

Cependant, cette collaboration de S. D. Lévy avec l'Alliance devait cesser précocement sur le plan éducatif. Mais la mission dont il semblait que D.ieu l'avait chargé et qui n'était pas de solution de continuité et nécessitait un travail immense.

Au fur et à mesure que les écoles de l'Alliance se multipliaient dans ce pays, une carence sociale complète se faisait jour et la nécessité d'organiser des œuvres d'entraide scolaires, parascolaires et post-scolaires, ne pouvait pas ne pas naître chez cet apôtre nullement rebuté par l'ampleur de la tâche, mais au contraire déterminé à la poursuivre jusqu'au bout du chemin. Or, le chemin de la charité et de l'entraide, s'il a un commencement, n'a pas de fin. " Rien n'est fait tant qu'il reste quelque chose à faire " se plaisait-il à dire à ses collaborateurs. Ce chemin est parfois jalonné d'étapes par la réalisation complète d'une action, d'une œuvre nouvelle.

Cette étape à peine est-elle franchie qu'elle fait déjà partie du passé, et, pour des hommes comme S. D. Lévy, seul l'avenir présente de l'intérêt et déclenche de vigoureux ressorts durant toute son existence, à l'aube de sa carrière comme au crépuscule de sa vie.

Car cet homme dont nous espérons pouvoir célébrer en vie le centenaire (ne vécut-il pas plus de 95 ans ?) eut, à l'instar du grand Moïse, ce privilège que la Providence n'accorde qu'aux âmes d'élite choisies par elle, il ne cessa pratiquement son action bienfaisante qu'avec son dernier souffle. Il sut, et il put, en dépit de son âge avancé rester toujours l'animateur, le réalisateur, insufflant son enthousiasme à ses proches, ne parlant pas de l'œuvre accomplie, mais de l'œuvre à accomplir, retenant une jeunesse d'esprit que bien des jeunes lui enviaient. Car comme l'a dit le sage " On ne devient pas vieux pour avoir vécu un grand nombre d'années, mais parce qu'on déserte son idéal ".

Chez Samuel Lévy, cet idéal était servi par des qualités immenses qui firent que pendant plusieurs décennies et jusqu'à ses derniers jours, nos œuvres philanthropiques ont vécu sur cette impulsion. Œuvres privées, Œuvres Communautaires, elles furent toutes marquées par cette empreinte dont elles subissent encore fort heureusement la bienfaisante influence.

Aujourd'hui, ce n'est pas sans une inquiétude rétrospective qu'on se demande ce qu'il serait advenu des collectivités israélites réparties dans le Royaume, fortes à cette époque de plus de 300,000 âmes, s'il avait renoncé, dès les premières difficultés, à poursuivre son œuvre, s'il n'avait pas fait taire ses doutes, ses craintes, ses désespoirs, au bénéfice de son idéal et de sa foi, s'il n'avait appliqué avec tant de conviction et d'efficacité ce qui fut le grand principe de sa vie : " Il n'est pas nécessaire d'espérer pour entreprendre, ni de réussir pour persévérer ".

La carrière philanthropique de Samuel Lévy au Maroc, commence, on peut dire, au lendemain de la première Guerre Mondiale et se poursuivit toujours plus active, et sans solution de continuité jusqu'à ces derniers temps.

La population juive marocaine croissait d'année en année. À l'exception de quelques privilégiés dans certaines villes, le gros de la collectivité juive vivait parquée dans ce qu'il était convenu d'appeler le Mellah où la misère accompagnait la promiscuité.

Si l'instruction primaire était de plus en plus répandue grâce aux efforts incessants de l'Alliance, ces mêmes enfants qui bénéficiaient de cet enseignement devaient rejoindre à la sortie des cours leur taudis où la menace de plusieurs maladies pesait lourdement sur eux. Le paradoxe ne pouvait pas laisser insensible l'homme délicat et plein de cœur qui venait à peine d'abandonner l'enseignement pour se consacrer à ses propres affaires, mais qui, absorbé par sa tâche philanthropique, délaissait la plupart du temps ses propres affaires pour organiser des réunions, stimuler l'enthousiasme, faire des collectes et se déplacer de ville en ville pour alerter ses coreligionnaires plus fortunés et les inciter à la création d'œuvres sociales susceptibles d'atténuer les plaies de la misère, de l'ignorance et de la promiscuité.

Dans le même dessein, il se déplaça à l'étranger en France et particulièrement aux États-Unis. Il fit entendre sa voix et ses appels aux organisations juives d'outre-mer et l'on peut dire que c'est en grande partie grâce aux harcèlements incessants, à l'envoi de nombreux rapports à ces mêmes organisations, pour les intéresser sur le sort déplorable de certains de nos coreligionnaires que l'American J.O.I.N.T. auquel nous devons tant, se fixa dans ce pays. Qu'il me soit permis en cette pénible circonstance de remercier cette organisation au nom du Judaïsme marocain tout entier, pour avoir toujours répondu favorablement à nos exigences financières.

On ne peut, à l'heure où notre pensée doit être entièrement consacrée à la prière et au recueillement, vous faire une lecture complète de la liste des œuvres que notre cher disparu inspira, anima ou élaborait entièrement.

Il en est cependant qui doivent être mentionnées, non pas dans l'ordre chronologique de leur création mais pour en montrer leur diversité et pour prouver combien l'esprit de Samuel Lévy était ouvert à toutes les exigences sociales.

La Maternelle, l'Aide Scolaire, le Centre antituberculeux Israélite, Maghen David, l'École normale hébraïque, l'œuvre des Bourses Abraham Ribbi, la Fédération des Associations des anciens élèves de l'Alliance Israélite, L'O.R.T. et L'O.S.E. Que l'on me pardonne d'en avoir omis quelques-unes, la liste aurait été fastidieuse par sa longueur.

À travers ces œuvres, se dévoile l'homme qui ne fut pas seulement un philanthrope mais aussi un philosophe convaincu qui nous enseigna que pour vivre dignement il fallait vivre pour répandre le bien et soulager quand on le peut, ceux qui souffrent.

Son sillon fut surtout marqué par le désir de sauver l'enfance, la doter de moyens propres à s'intégrer dans la vie moderne, lui permettre de s'émanciper sans qu'elle perde pour autant l'amour des traditions et de la foi juive.

Que ceux qui ont pris aujourd'hui la relève et assurent la continuité de ses œuvres d'entraide en soient remerciés. Ils prouvent qu'ils ont compris l'enseignement du maître et qu'ils en sont les dignes successeurs.

Lui disparu, son œuvre persiste et son nom est prononcé par toutes les bouches avec ferveur et reconnaissance.

Dans tout le Maroc et par-delà les mers et les continents, partout où les Juifs marocains ont élu résidence, le souvenir de cet homme ne s'effacera jamais et restera gravé dans toutes les mémoires.

Le capital moral qu'il a représenté et qui a enrichi notre patrimoine nous donne légitimement le droit d'être fiers d'avoir servi sous son emblème.

Une longue vie remplie de bien, interrompue par la mort mais se perpétuant dans la mémoire de ceux qui l'ont approché ce sont les seules paroles de consolation que j'adresse à sa famille et à ses proches.

Que soit béni l'homme qui honora l'Humanité et que son âme repose en paix dans l'Éternité, Amen.

Allocution prononcée par le Docteur Léon Benzaquen
Président de la Communauté israélite de Casablanca
à l'occasion des obsèques de Monsieur Samuel D. Lévy

S. D. Lévy : Un homme d'action

Émile Sebban

Très cher M. Lévy,

Le voyageur a regagné le port, celui qu'il avait quitté il y a près d'un siècle pour s'engager sur les flots mouvementés de l'existence.

" Une bonne renommée est préférable à l'huile parfumée et le jour de la mort est préférable à celui de la naissance " .

Rendons honneur au pèlerin qui a traversé les tourmentes, qui a su résister aux assauts des vents et des vagues et qui a regagné le rivage paisible. Ce n'est pas à l'homme commençant sa carrière que peuvent aller nos louanges : savons-nous s'il saura affronter avec bonheur les ouragans des mers lointaines, s'il ne succombera pas sous les fatigues accumulées, sous les désillusions et les ingratitude ?

" Le jour de la mort est préférable au jour de la naissance ", car alors l'homme a traversé les tempêtes de la vie pour arriver de nouveau à son point d'attache : sa terre natale.

Il est rare de trouver illustration aussi éclatante de cette sagesse biblique que celle de la vie de notre patriarche que nous honorons tous en ce jour de 10 Nissan, veille du *Chabbat Hagadol* qui nous relie à la sortie de *Mitzraïm*. La leçon rayonnante de service à la communauté, de dévouement inlassable, de bonté souriante est celle des grands êtres qui tirent l'humanité vers le haut et la dirigent vers sa vocation infinie.

Il me souvient de son accueil toujours tonifiant, de sa disponibilité constante, de ce bureau de la rue Coli où nous allions puiser à la source du dynamisme social et de la solidarité réconfortante. Chaque époque réclame ses pionniers et ses visionnaires. L'après guerre travaillée par les courants profonds des grandes mutations a trouvé en M. S. D. Lévy l'un de ces créateurs capables d'accorder l'homme et l'événement, et de poser les bases d'une action à long terme : celle qui marquera une communauté, un pays, une histoire. Il s'agissait d'aider dans l'immédiat une population d'enfants et d'adultes ayant faim, de pain et d'affection; il s'agissait en même temps de former des générations de jeunes à servir de guides, d'enseignants et de cadres. Ainsi, sous son impulsion naissaient ou se renforçaient les organismes d'entraide sociale et médicale, ainsi se greffaient des œuvres scolaires et d'éducation. Les unes et les autres étaient portées dans ce large cœur qui battait à l'unisson de ses contemporains, mais pour cet ancien directeur d'école de l'A.I.U. les problèmes pédagogiques et d'avenir éducatif restaient prioritaires comme des gages de la continuité. C'est pourquoi il manifestait un tel intérêt pour notre École normale où il voyait grandir les pousses; c'est pourquoi il a tellement œuvré pour la voir se développer à partir du petit noyau de Maghen David jusqu'à sa floraison à l'Oasis. Et il restait toujours soucieux même du fond de sa calme retraite, de la vie et des progrès de tous nos mouvements de jeunesse du D.E.J.J.

Et c'est cette continuité qu'il assumait dans ses gestes, dans ses pensées, dans son rayonnement. Quelle merveilleuse chose pour nos générations qui s'interrogent, pour nos jeunes ballotés par les événements déconcertants, que ce pont jeté entre deux siècles, que cette voie magistrale qui relie deux veilles de guerres et deux lendemains de guerres, et qui a traversé les bouleversements mondiaux des naissances des peuples.

" À présent je suis assis, me disait-il dernièrement, et c'est la vie qui passe devant moi ".

Heureux le navire qui accoste à son dernier quai ayant fait provision de richesses abondantes, et heureux les témoins qui sauront retrouver la voie de son sillage.

Dans notre hommage suprême à notre grand précurseur on sent la vibration profonde des cœurs : celui des pères vers celui des enfants, et celui des enfants vers celui de leurs pères. Soyez remercié, très cher Monsieur Lévy, pour cet accord harmonieux dont vous avez toujours rêvé pour la terre des hommes, et dont les résonances de paix s'accordent à la mélodie éternelle.

Allocution prononcée par Monsieur Émile Sebban
Directeur de l'École Normale Hébraïque et
Président du D.E.J.J.-Maroc
Casablanca, le 17 avril 1970

Un homme exemplaire

Élias Harrus

Un mois s'est déjà écoulé depuis que notre vénéré patriarche S. D. Lévy s'est éteint, entouré de l'affection des siens et de l'attachement fidèle et amical de ceux qui avaient l'honneur de le connaître et de l'approcher.

Ce fut un mois de deuil, certes pour la famille, mais également pour toutes les Communautés présentes ou éloignées.

Nous commémorons ce soir la cérémonie religieuse qui clôture cette période, à l'École Normale Hébraïque, son œuvre et son sanctuaire, au sein de l'Alliance israélite universelle devenue Ittihad, qui fut sa famille spirituelle première dont il a été l'animateur et le continuateur sur le plan social et éducatif et dont il se plaisait à se réclamer jusqu'à ses derniers instants, tant il adhéraient intimement à sa mission.

Si chaque groupement humain peut se flatter de certains de ses fils plus ou moins providentiels, si la Communauté juive en général est réputée féconde en hommes dévoués et désintéressés, notre Communauté peut proclamer qu'elle eut en Monsieur S. D. Lévy un homme exceptionnel, tant par son esprit généreux et lucide, son dynamisme infatigable et efficace, que par l'étendue de ses initiatives et la pérennité de ses réalisations.

La fin de l'autre siècle le voyait déjà au sein d'une équipe de jeunes missionnaires, tous issus de l'École normale d'Auteuil, animer et diriger la jeunesse juive de Tanger. Et déjà le reste du Maroc s'ouvrait à leur action, souhaitée peut-être même au delà des frontières, Isaac Larédo, Haïm Tolédano, Moïse Nahon... ont eu des destins heureux sur le plan social, à Tanger même et en faveur de la Communauté élargie. Leurs réalisations et leurs noms sont dans la mémoire de tous et inscrits sur des murs ou attachés à des œuvres qui leur survivent.

Monsieur S. D. Lévy eut un sort incomparable et son œuvre est immense dans le temps, dans l'espace comme dans les idées. D'autres voix plus autorisées que la mienne ont retracé avec bonheur ses apports innombrables à la cause juive, à la cause humaine.

Je voudrais cependant, ce soir, exalter sa mémoire et rendre hommage à son action en soulignant auprès de vous tous, ses proches et ses amis, les anciens et les jeunes, ses qualités de cœur, son immense optimisme, sa générosité inlassable favorisés par une fraîcheur d'âme que rien n'a pu altérer, ni sur le visage, ni dans les sentiments. Il a vécu presque un siècle d'une jeunesse ardente et le corps n'a failli qu'aux tous derniers moments.

Monsieur S. D. Lévy avait par dessus tout le culte de l'amitié et perpétuait la mémoire de ceux qu'il avait connus et aimés et avec qui il avait partagé des idées, des sentiments et souvent une action au bénéfice de la Communauté.

Notre reconnaissance affectueuse et notre hommage à sa mémoire seront éternels. Nous pouvons offrir son exemple prestigieux aux jeunes et aux moins jeunes à un moment où les valeurs changent d'orientation. Sa générosité a fait plus - et avec peu de moyens - que toutes les contestations à la mode; son désintéressement et son dévouement ont vaincu les difficultés les plus tenaces, son optimisme communicatif a eu plus d'efficacité que n'auraient eu, de nos jours, les concertations les plus savantes.

Je ne saurais mieux conclure cette modeste évocation pour un si grand homme qui comptera dans l'histoire de nos Communautés qu'en vous faisant part d'un message d'amitié et de vénération que Monsieur Jules Braunschvig, Vice-président de l'Alliance israélite universelle nous a chargés, mon ami Émile Sebban et moi-même, de vous apporter pour l'associer à la manifestation du souvenir et à l'hommage que ce soir, nous rendons avec ferveur à la mémoire de notre cher et vénéré S. D. Lévy.

Allocution prononcée par Monsieur Élias Harrus
Délégué de l'Ittihad Maroc
à l'office de commémoration du mois de deuil
de Monsieur Samuel D. Lévy

Une vie consacrée à l'aide sociale

Jules Braunschvig

Obligé d'être à Paris ce jour pour présider une Commission de l'Alliance, je tiens à m'associer à l'hommage rendu ici, dans cette maison, à M S. D. Lévy. Je suis certain que l'on saura exprimer la reconnaissance de tous les juifs du Maroc due à un homme qui a consacré sa vie à imaginer, à créer, à faire vivre tant d'institutions. Ce ne sont pas seulement les juifs - c'est le Maroc entier qui a bénéficié de son exemple et de son action.

Plus particulièrement, cette École normale hébraïque a été voulue et commencée par lui. L'Alliance à l'époque, a considéré comme un honneur de pouvoir s'associer à lui pour faire de Maghen David l'établissement où vous êtes réunis aujourd'hui. Ici, plus encore qu'ailleurs, que sa mémoire soit bénie et que son œuvre soit continuée et développée.

Que nos jeunes, pour toute leur vie, sachent que ce qu'ils apprennent ici pour devenir de vrais juifs instruits et dévoués, c'est, n'oublie pas non plus qu'à l'origine il y avait, ici, aussi, Monsieur S. D. Lévy.

Allocution de Monsieur Jules Braunschvig,
Vice-Président de l'Alliance israélite universelle,
prononcée par Monsieur Émile Sebban

Un siècle d'action au service des siens

Émile Sebban

Évoquer la naissance de M. S. D. Lévy à Tétouan il y a 100 ans, alors que l'Alliance Israélite Universelle créée en 1860 venait de célébrer sa Bar Mitsva, rappeler son enfance dans les ruelles de la Judéria héritière du fier judaïsme espagnol, suivre l'adolescent à l'École Normale Orientale à Paris où il découvre le Nouveau-Monde européen, accompagner le jeune pédagogue et l'ardent missionnaire parmi ses frères déshérités en Tunisie, au Maroc, en Argentine, le retrouver installé à Casablanca en 1913 et se donnant dans la force de ses 40 ans à une action sociale considérable dont il devait être durant plus d'un demi-siècle un créateur, un animateur, un guide, c'est parcourir une carrière humaine exceptionnelle de longévité et de réalisation, et en même temps embrasser une vaste fresque du Judaïsme marocain, presque l'ensemble de son histoire contemporaine. Tant il est vrai que certains êtres touchés par un feu céleste, élus pour une mission, s'identifient à une communauté, à un pays, à une histoire. Chaque époque exige et secrète ses pionniers et ses visionnaires. La poussée hors des ghettos à la fin du siècle dernier, l'après guerre de 1918 éprise de liberté égalitaire, celle de 1945 bouleversée par la tragédie hitlérienne et travaillée par les courants profonds des grandes mutations, ces charnières successives de la vie des peuples et des groupes humains ont trouvé en S. D. Lévy l'un de ces conducteurs capables d'accorder l'homme à l'événement et de poser les bases d'une action à long terme.

Quelle formidable transformation dans le pays, dans la société, dans les mentalités, depuis le temps de l'enfant Samuel Daniel Lévy environné de la misère des rues, des maladies endémiques, de la somnolence de Communautés oubliées jusqu'au début du XXe siècle dans un Maroc moyenâgeux. Quelle puissance dans le réveil des vieux Mellah assoupis jusque là, à demi asphyxiés et qui vont éclater en lançant aux quatre vents du monde des semences si longtemps délaissées et maintenant fécondes. L'école moderne sa cour et la cantine, le dispensaire son hygiène et ses soins, le centre d'apprentissage et son initiation, l'asile et l'hôpital, l'ouvrier et le home, le cercle et le foyer, la lutte contre l'ignorance, la conscience civique, la conquête de la dignité, les échanges nationaux et internationaux, l'affirmation de la personnalité, à toutes ces étapes d'une émancipation patiemment conquise, le pionnier S. D. Lévy était présent, animateur infatigable, ambassadeur d'une communauté grosse de son avenir et de son destin, apôtre d'un Judaïsme épris de fraternité et d'épanouissement universel. L'école d'abord, l'école toujours, plaide l'ancien instituteur qui voit dans les jeunes la moisson du futur; mais en même temps et sans cesse il faut étendre l'œuvre sociale qui soigne nourrit et habille les corps, car le pauvre écrasé de misère ne saurait exposer ni son cœur ni son âme.

Comment mesurer le capital d'énergie, de volonté, de persévérance d'abnégation investi dans ces réalisations innombrables qui vont couvrir le Maroc d'Est en Ouest, du Nord au Sud, les quartiers juifs des grandes villes, les rues des petites cités et les masures des bleds les plus reculés ! Comment rendre compte de cette lutte de tous les instants, à tous les niveaux pour dépasser les inerties, vaincre les incompréhensions, triompher des hostilités, des peines, des déceptions

surmonter les difficultés financières, administratives, politiques, effacer les distances, les fatigues, les découragements, entretenir l'espoir. Il faut convoquer, réunir, se déplacer, frapper aux portes, convaincre, enthousiasmer et sans relâche recommencer, réinsuffler, réanimer la flamme de la solidarité. Si la création peut se faire dans l'exaltation de l'instant, l'œuvre, elle, doit être inscrite dans la durée, dans la continuité; il faut la maintenir et la développer en dépit des tracasseries, des résistances, des nuits sans sommeil, des échecs, des ingratitude, de toutes les sirènes de l'abandon. Mais justement S. D. Lévy avait le secret de ne pas perdre de vue l'étoile lointaine et il savait dire le mot, la formule qui décident et déterminent, il avait le regard et le geste qui entraînent. Et le désert fleurissait, les apostolats naissaient et se multipliaient; les réseaux d'assistance se ramifiaient prenant en charge le nourrisson et le vieillard, l'écolier et l'artisan, la jeune fille et la veuve, l'infirme et l'orphelin. Bien sûr un homme à lui tout seul ne peut suffire et il faut aussi penser avec reconnaissance à la pléiade de dirigeants, d'assistants, d'animateurs, à l'armée de volontaires, grands et petits, hommes et femmes, qui ont contribué au sauvetage et à la régénération de dizaines et même de centaines de milliers d'enfants et d'adultes frappés par la misère physique et morale, marqués par la faim et la maladie. Aujourd'hui nous avons presque oublié ce que fut la condition dramatique des Mellahs, la saleté repoussante de certains quartiers, leur puanteur, l'entassement incroyable des habitats sinistres, les rues sans soleil, les enfants sans rire, les yeux sans éclat. Que de poussière déposée sur le miroir de la vie, que d'ombre accumulée sur le rêve messianique.

Parler de S. D. Lévy c'est nécessairement souligner l'élan du cœur d'un de ces personnages de légende auréolés de grandeur et de noblesse qui ont fait reculer les frontières de l'ombre par leur courage et leur rayonnement; comme ces lumières de Hanouca que nous allumerons ce soir, que nous allumerons de nouveau chaque année à venir, encore et toujours; même aux temps messianiques - disent nos Rabbins - parce-qu'au-delà de la guerre qui sera enfin bannie il restera la lutte de l'homme vers plus de liberté, de vérité et de vie.

Centenaire de la naissance de S. D. Lévy ! Quelle occasion propice à nous tous ici ses parents, ses amis, ses disciples, ses continuateurs, ses admirateurs de dire la dette de gratitude du Maroc et de ses juifs à l'un de ses fils bénis, à l'un de ses grands promoteurs. C'est pour moi le lieu d'exprimer l'hommage de mon respect et de mon affection pour l'homme que j'ai connu, le militant qui a marqué mes jeunes années, le beau vieillard que j'ai aimé.

Pour ma dernière visite chez lui, quelques semaines avant sa mort, il m'a accueilli comme à l'accoutumée dans le salon de sa maison de bois de la Rue Rouget de l'Isle, avec son sourire plein de bonhomie et sa main chaleureuse. Il avait 96 ans. L'âge qu'auraient eu les grands hommes de sa génération qui ont marqué le monde : Churchill, Albert Schweitzer, Haïm Weizmann. Quelle écoute attentive chez cet homme d'action, resté modeste au fond de sa retraite, discret et délicat, droit et appliqué comme le dessin de sa fine écriture. Quelle écoute attentive malgré sa surdité ! Les yeux restaient pétillants et curieux quand il se penchait vers vous la main et cornet sur son oreille. De quoi croyez-vous que m'a parlé cet homme presque centenaire qui avait été un pont entre deux siècles, un fil conducteur à travers les bouleversements sociaux et politiques. Pas un mot de lui, ni de sa santé, ni même des événements qui venaient comme mourir au pied de ce grand chêne. C'était tout de suite l'interrogation, l'avidité de savoir où en était l'École normale hébraïque cette pépinière qu'il avait plantée à Maghen David qu'il chérissait tout particulièrement comme son dernier enfant et qu'il suivait avec tellement de sollicitude depuis la vigoureuse

greffe Braunschvig et Tajouri. Combien d'élèves, quels résultats, quelles perspectives, quels projets? Toujours la préoccupation du futur, de ce qu'il reste à faire. Et ce cercle de l'Alliance avait-il ajouté, qui me donne bien du souci qu'est-ce que le D. E. J. J. pourrait y faire pour un programme vraiment éducatif ? Et où est la question des bourses aux étudiants qui ont besoin de notre concours... C'était à la fois émouvant et fortifiant de contempler le rare spectacle d'un homme en accord profond avec la trajectoire entière de son existence. À cette heure du bilan où les hommes se retournent vers le passé, au moment où ce grand philanthrope pouvait se complaire dans la richesse unique d'une mission accomplie, il gardait les inquiétudes qui honorent les jeunes responsables. Et je voyais sur les murs de sa véranda les documents, les photos, les portraits, tous ces jalons d'un itinéraire bien rempli, toutes ces notes d'une magistrale symphonie. Et je revivais ma première rencontre 25 ans plus tôt avec le président S. D. Lévy dans son bureau de la rue Coli d'où il réglait un peu ses propres affaires et beaucoup les affaires communautaires. Nous sortions de la guerre et entamions les dix années les plus fécondes de l'action éducative et sociale. Contact capital pour un jeune idéaliste qui avait vécu les angoisses des soirs de bataille, les affres de son peuple persécuté, et qui recherchait un champ d'action à la mesure de son rêve. Dès l'abord, j'avais trouvé auprès de mon grand aîné S. D. Lévy un exemple et une confirmation : l'exemple illustré d'une vie consacrée au service désintéressé du prochain, la confirmation authentique de la voie éducative suivant la tradition de nos Sages. Le tout dans la chaleur de l'accueil et de la relation humaine. C'était une chance que je mesure encore mieux aujourd'hui dans un monde qui craque, où la place de l'humain se réduit chaque jour. Pareille rencontre est un bonheur que je souhaite à tellement de jeunes désorientés qui recherchent un réconfort et des raisons d'espérer. Et nous tous en cette terre accueillante et ceux éloignés dans l'espace mais qui restent proche à nos cœurs vibrants en ce jour du Centenaire, ceux qui l'ont connu et ceux qui entendront parler de lui, nous pourrons toujours puiser un encouragement à vivre en retrouvant dans l'épopée du livre des hommes la belle page écrite par notre Maître S. D. Lévy.

Allocution prononcée par Monsieur Émile Sebban
 Directeur de l'École Normale Hébraïque
 et président du D.E.J.J. Maroc
 à la célébration du Centenaire de la naissance de
 Monsieur S.D.Lévy
 Casablanca, le 15 Décembre 1974.
 1er *Tebeth* 5735

En reconnaissance à un guide

L. Benzaquen

Donner le nom S. D. Lévy au " Home de Vieillards ", n'est que la très humble et très modeste contribution de la Communauté israélite de Casablanca, au culte que nous devons tous à la mémoire de cet apôtre de la Bienfaisance.

Il est normal qu'une de nos plus belles institutions communautaires perpétue le souvenir de celui qui fut le créateur ou l'inspirateur de presque toutes nos œuvres d'entraide et ce n'est de notre part, qu'accomplir une partie de notre devoir en profitant de l'occasion qui nous est offerte aujourd'hui. La structure et le fonctionnement de notre " Home de Vieillards " ouvert depuis longtemps déjà à nos concitoyens coreligionnaires, mais dont l'adjonction récente d'une aile supplémentaire comporte un grand nombre de lits, nous autorise à parler d'inauguration, d'évoquer tous ensemble dans le recueillement et la dévotion la mémoire d'un de nos plus illustres coreligionnaires, ayant vécu toute sa vie dans notre pays.

Illustre pas ses vertus et par ses qualités morales, et illustre par son activité inlassable en faveur d'un groupement déshérité et non secouru par l'absence totale d'organisme d'entraide au moment où il commença son activité sociale. Celle-ci débuta il y a plus de 60 ans et se poursuivit sans désespérer et sans solution de continuité jusqu'à son dernier souffle, vers l'âge de 95 ans, il y a à peine 18 mois.

Cet homme, qui, s'il ne créa pas tout, inspira tout ce qui se fit dans ce domaine, sut par son enthousiasme communicatif et son sens aigu de la charité dans la dignité, inculquer à tous nos coreligionnaires parfaitement indifférents ou peut-être effrayés par l'ampleur de la tâche le sentiment de la solidarité non pas comme une action de piété, comparable en cela aux prières religieuses ou aux actions de grâce, mais purement intrinsèquement, d'une façon absolument désintéressée donnant à l'homme le véritable sens de la vie.

À la charité de la main à la main, dégradante et discriminatoire, il substitua petit à petit, d'année en année, l'entraide collective stimulante et plus conforme à la dignité de l'homme, par la création d'organismes de toutes sortes dont il patronna les comités et qui, du temps où nous étions plus de trois cent mille juifs dans ce pays, contribuèrent d'une façon substantielle à soulager nos coreligionnaires dans le besoin, et à assurer aussi leur repli ultérieur dans des conditions convenables vers d'autres régions du monde.

Actuellement, en dépit de la réduction progressive du nombre de nos coreligionnaires vivant dans ce pays, des organismes d'entraide juive nous rendent vous le savez bien, d'énormes services et ne sont que la prolongation naturelle donnée par l'impulsion initiale de leur fondateur Samuel Lévy.

Permettez-moi, Mesdames et Messieurs, afin de sortir de l'oubli quelques témoignages, parmi tant d'autres, de l'immense labeur si profondément humain de S. D. Lévy, de vous faire une rétrospective qui nous ramènera à quelques années en arrière.

En Janvier 1953, il y a donc près de 20 ans, peut-être certains d'entre vous s'en souviennent-ils, à l'occasion d'une cérémonie en son honneur parce qu'il allait très prochainement boucler ses 80 ans, un des orateurs disait ceci en substance " S. D. Lévy n'est-il pas l'alpha et l'oméga de toutes les œuvres sociales du judaïsme Marocain ? N'est-il pas le noyau magique d'où sont sortis ces rayons qui s'appellent l'Aide scolaire, la garderie d'enfants, la Maternelle, les Dispensaires de l'OSE, les bourses d'études, Abraham Ribbi, etc, etc, etc. Enfin, l'Asile des Vieillards dont la réalisation le hante maintenant et qu'il saura créer, en dépit des lenteurs et des apathies ? ".

Ainsi donc, Mesdames et Messieurs, cet asile de Vieillards, ce Home de Vieillards en plein fonctionnement ce matin, obsédait sa pensée et il en sentait la nécessité par une intuition d'inspiration divine, sans aucun doute. À ce moment là, vous ne l'ignorez pas, et il n'est pas inutile de le rappeler, le Maroc luttait pour son indépendance, et l'indépendance recouvrée, l'exode de nos coreligionnaires commençait et se poursuivait de façon rapide.

Pour notre bonheur à tous, Samuel Lévy vécut presque 18 ans encore, après cette cérémonie dont je viens de vous parler. Il ne cessa pas, comme on le prévoyait, de harceler les Comités des Communautés qui se succédèrent et qui finirent par être convaincus, avec le Joint, de la nécessité d'une telle œuvre. Grâce à la création de ce Home, ceux qui ne pouvaient pas être concernés par l'émigration parce que, handicapés physiquement ou trop vieux, y trouvèrent leur refuge naturel. Et ainsi, un autre chantier s'ouvrait à l'activité de la solidarité juive, la protection des vieillards, que malheureusement, l'indifférence ou l'égoïsme naturel des jeunes, reléguait au rayon des préoccupations mineures.

Mesdames Messieurs, le Judaïsme Marocain ne manque pas de noms illustres qui ont enrichi son histoire dans le passé et dans le présent, et apporté au prestige de cette grande communauté sépharade des fleurons glorieux et lumineux dont il nous revient d'entretenir la mémoire et de garder le souvenir. Il faut les évoquer à chaque occasion car ils sont une partie de notre patrimoine à transmettre à nos descendants. Ici et ailleurs, une flamme doit toujours être entretenue afin que jamais ne disparaisse la trace de leurs qualités et vertus et que leur souvenir soit le moteur constant de notre comportement.

Presque tous ces noms prestigieux se sont surtout illustrés et signalés par leurs écrits, par leur culture ou par leur piété. Il serait cependant injuste que nous n'engloutissions pas dans la même considération ceux, très rares, qui comme S. D. Lévy n'ont acquis le droit au respect et à l'amour de leurs concitoyens que par leur activité purement sociale, activité simplement humaine, non encadrée de considérations religieuses ou philosophiques, excluant tout développement théosophique pour ne lui conserver qu'une idée encore plus belle par sa simplicité et sa nudité, l'idée de la solidarité et de l'entraide. Ceux qui ont eu le privilège de connaître S. D. Lévy et qui ont pu le suivre jusqu'aux dernières années de sa vie, se rappelleront avec émotion et tristesse mais aussi avec ferveur ce visage au sourire lumineux, reflétant l'espérance et l'enthousiasme, la satisfaction du devoir accompli, suprême récompense offerte par la Providence, à ceux, qui spontanément ont agi comme le voulait D.ieu.

Aussi il importe que la volonté de D.ieu qui a nous envoyé cet apôtre, soit respectée et que se maintienne et se perpétue l'action bienfaisante qu'il a entreprise.

Ce Home que vous venez de visiter, dont vous avez vu les pensionnaires venus de plusieurs coins de notre pays, vous avez pu en apprécier la belle tenue et son merveilleux fonctionnement, non seulement grâce aux grandes qualités de sa directrice Madame Shlouss et de ses collaboratrices à qui je suis heureux d'adresser, en votre nom et au mien, nos chaleureuses félicitations, mais aussi grâce au labeur inlassable de notre collègue à la Communauté, notre ami, Jacques Moreno qui supervise avec une compétence et un dévouement qui mérite toute notre gratitude, la marche de cet établissement dont nous sommes tous fiers et qui fait l'admiration de tous les visiteurs venus d'Europe ou d'Amérique.

Cet établissement a été édifié et est entretenu grâce à la collaboration financière de la Communauté Israélite de Casablanca et du " J.O.I.N.T. ". La Communauté Israélite ne fait que son devoir et essaie par tous les moyens, de trouver des ressources, mais le J.O.I.N.T dont la contribution est particulièrement substantielle, suscite de notre part, une reconnaissance infinie. Je manquerais à tous mes devoirs si je ne profitais pas de cette occasion pour adresser, s'il m'est permis de le faire, au nom de toute la collectivité Juive du Maroc, nos remerciements les plus émus aux donateurs et à leurs dirigeants, ici et ailleurs pour tout le bien qu'ils font à nos coreligionnaires marocains.

Il ne nous est jamais marchandé leur soutien alors que d'autres sollicitations les réclament partout où il y a des juifs dans le monde. Aussi, en fonction d'une équitable répartition des secours, en fonction des besoins évidents et plus impérieux que les nôtres de beaucoup de nos coreligionnaires dans d'autres régions du monde, il importe que nous révisions notre propre contribution à la cause juive; il est temps que ce que nous avons appris du désir de D.ieu de voir les hommes unis par le sentiment de la solidarité, que ce sentiment ne soit pas à sens unique, c'est-à-dire, que nous devons maintenant songer à augmenter notre aide et nos efforts financiers. Nos œuvres sociales communautaires où nos communautés doivent continuer à fonctionner tant qu'il y aura des Juifs qui habitent cette terre, terre de nos ancêtres depuis plus de 2,000 ans.

L'émigration vers d'autres cieux de nos coreligionnaires, loin de diminuer nos problèmes d'entraide, nos préoccupations sociales, les a augmentés par le fait que cette émigration a surtout intéressé la population jeune et rentable et nous a laissé à charge la population inactive.

Des temps meilleurs récompenseront nos efforts, le chemin qui doit déboucher sur la suppression de la haine remplacée par l'amour de l'humanité toute entière, doit être suivi quelle qu'en soit sa longueur, avec patience et ténacité, s'appuyant pour cela sur la pensée du philosophe et qui fut le grand principe de la vie de Samuel Lévy. " Il n'est pas nécessaire d'espérer pour entreprendre, ni de réussir pour persévérer ".

Discours prononcé par Monsieur Le Docteur L. Benzaquen
Président de la Communauté Israélite de Casablanca
à l'occasion de l'inauguration du Home de " Vieillards " S.D.Lévy

Les portes de l'univers

Naïm Kattan

À l'école de l'Alliance à Bagdad, nous apprÉNIOns quatre langues et chacune était une porte ouverte sur une dimension de l'univers. D'abord l'arabe, notre langue maternelle. Notre école était, dans tout le pays, l'une des meilleures pour l'apprentissage de cette langue. Nombreux sont les écrivains, les journalistes, les professeurs spécialistes de grammaire et de langue arabes qui ont fait leurs classes dans notre école. Parmi eux, aujourd'hui encore, certains occupent des chaires d'arabe dans diverses universités israéliennes. Nos maîtres nous inculquaient l'histoire et la civilisation de notre pays.

Dès les premières années, nous nous initiions à déchiffrer les paroles de la Torah, à réciter les prières et quand, chaque année, nous partions en excursion à Babylone, le professeur qui nous accompagnait ne manquait pas de nous rappeler que c'était là que nos ancêtres avaient été emmenés comme prisonniers par Nabuchodonosor et qu'ils avaient appris à découvrir les chemins de la liberté, non seulement en préservant la Loi mais en l'étudiant, en la commentant. Nous leur devons, comme tous les autres juifs, le Talmud.

Nous étions Irakiens et nous étions Juifs. Plus qu'une leçon, ce fut un état d'esprit qui nous fut inculqué et qui continue de nous animer tout au long de notre vie, où que nous soyons.

Nous découvriions chaque jour que notre école avait été fondée par des Juifs d'un autre pays, d'un pays de grande civilisation : la France. Dans un territoire dont les huit-dixièmes de la population étaient des illettrés, la communauté juive se distinguait par son vaste réseau scolaire.

Établissements qui suivaient, selon la loi, les programmes de l'État et qui, en plus, dispensaient un enseignement religieux hébraïque. Deux institutions se distinguaient : l'école Shamash, fondée par une famille de Bagdad qui avait fait fortune à Manchester et qui préparait les élèves à l'examen du " *matriculation* " britannique et, les écoles de l'Alliance, celle des garçons, celle des filles et la maternelle qu'on surnommait " l'asile ".

En plus de l'arabe et de l'hébreu, nous apprÉNIOns l'anglais et le français. Certains de nos professeurs, venus de Salonique ou d'Alger, ne connaissaient pas notre langue et nous indiquaient la voie qui nous conduisait à ce pays, devenu mythique pour moi, la France. J'aimais bien l'anglais, mais, quoique invisible dans nos murs, la Grande-Bretagne, nous colonisait. Les leçons de liberté me parvenaient en français, dans les livres de Gide, de Romain Rolland et de Malraux que je pouvais emprunter à la bibliothèque de l'école. Leurs textes n'étaient pas contredits par une présence coloniale.

Un dicton arabe dit que celui qui m'apprend une lettre me possède comme esclave, *man allamani harfan malakani abdan*. L'école de l'Alliance m'a appris la première lettre de chacune de mes langues. Elle m'a appris à être l'enfant de mon pays, d'où les circonstances historiques et politiques m'ont chassé; elle m'a incité et m'incite encore à tenter d'être digne de mes ancêtres

talmudistes, à accueillir Shakespeare dans sa langue et à m'alimenter à toutes les richesses de la France. Les premières lettres auraient suffi pour me remplir de gratitude, mais toutes les autres ont suivi et je ne cesse de les déchiffrer et d'essayer de les inscrire jour après jour.

Extrait de "Les Cahiers de l'Alliance Israélite Universelle" (Juillet 2000 No.22, Page 28)

L'Alliance israélite universelle, de l'identitaire au relationnel

Gérard Israël

L'idée est impossible à formuler. Elle gît dans l'inconscient collectif des communautés mais quelquefois, lorsqu'un événement en rappelle la gravité, elle surgit sous une forme déstructurée. Cependant la peur du recommencement est bien là, obsédante et démoralisante. En parler serait en accepter la fatalité. Et pourtant le premier devoir des juifs, comme celui de tous, reste de faire que les causes profondes de l'antisémitisme meurtrier soient éradiquées et que les conditions qui ont permis à Hitler, à ses séides et à ses alliés, de mettre en œuvre, somme toute aisément, leur entreprise criminelle, soient définitivement extirpées.

La première initiative avancée au lendemain même de la guerre a été celle d'un historien. Jules Isaac a immédiatement désigné le point crucial : il y avait dans l'enseignement chrétien concernant les juifs un germe qui contaminait gravement la mentalité du peuple chrétien. On admettait, comme un dogme, le principe selon lequel les juifs avaient mis à mort Jésus dont ils avaient refusé le caractère divin et continuaient d'opposer à l'envoyé de Dieu ce même refus, aujourd'hui comme hier, qu'en fait ils refusaient Dieu Lui-même et surtout que, par leur seule existence, ils empêchaient la venue d'une ère nouvelle pour l'humanité.

Le grand mérite de Jules Isaac a été de formuler clairement les choses : il fallait obtenir des autorités catholiques et des protestants qu'ils modifient en profondeur la signification qu'ils donnaient fallacieusement au concept juif. Le changement était défini comme très important sur les plans religieux et spirituel, il l'était encore plus en considération des catastrophes que l'enseignement chrétien avait entraînées tout au long de l'histoire.

Les résultats obtenus au cours de ce dernier quart de siècle, auxquels l'Alliance israélite universelle n'est pas restée insensible et que Les Nouveaux Cahiers ont régulièrement analysés et commentés positivement, ne doivent pas faire oublier que beaucoup reste à faire pour que le nouvel enseignement chrétien concernant le judaïsme et les juifs pénètre enfin dans les paroisses les plus reculées et même en Europe, et cela malgré la résurgence d'un intégrisme religieux qui reste hostile à tout dialogue judéo-chrétien. Jules Isaac a ouvert une voie dont le but, s'il est en vue, n'est pas encore atteint, loin de là.

Il y eut, toujours au lendemain de la guerre, une réaction plus politique. Il fallait créer un ordre international qui empêcherait juridiquement et concrètement la criminalité totalitaire de certains États dirigée contre tout ou partie d'un peuple, d'une nation, d'une minorité, d'un groupe d'individus.

C'est René Cassin qui, le plus clairement, donna forme à cette nouvelle idée. Président de l'AIU, il savait ce qu'il faisait en proposant que soit instituée une autorité supérieure à celle des États. En faisant finalement admettre que les individus devaient devenir sujet du droit international et qu'ils pourraient recourir directement, au-delà du pouvoir étatique dont ils dépendaient, à la

communauté internationale pour demander justice, l'ancien Prix Nobel de la paix a fait accomplir à l'humanité un pas extraordinaire. René Cassin savait (il le disait aux membres du comité central de l'Alliance) que la seule façon d'éviter des drames comme le massacre des juifs européens était de donner à la communauté internationale les moyens d'intervenir pour les prévenir ou pour les sanctionner lorsqu'ils s'étaient produits.

Là non plus le succès n'est pas total mais la récente création d'un Tribunal pénal international chargé de juger les individus non les États, idée que René Cassin et l'Alliance ont soutenue avec force, constitue un pas décisif même si ce tribunal reste limité à l'ex-Yougoslavie et au Rwanda et s'il convient d'obtenir, malgré les difficultés, qu'il acquière très vite une compétence universelle.

Avec Jules Isaac et René Cassin, une modification en profondeur de l'histoire des religions et du droit international a été entreprise. L'Alliance et, avec elle, le judaïsme européen tout entier conservent le cap, dans la vigilance et l'optimisme.

Il y eut aussi une réaction d'un troisième type. L'idée de départ en était qu'après deux mille ans d'histoire, le judaïsme demeurait une énigme pour la civilisation. Il était considéré depuis toujours comme un ensemble de pratiques, au mieux comme une réflexion sur un rituel compliqué, voire incompréhensible. Dès lors, redonner naissance, donner une nouvelle naissance, à la pensée juive, rétablir sa dignité et sa prééminence dans le monothéisme, étaient de nature à réduire l'incompréhension et à empêcher la persécution. La renaissance du judaïsme comme conception du monde et comme théorie de la connaissance ne relevait plus de l'utopie, elle avait désormais un lieu, l'intelligence des nations.

Les acteurs de cette nouvelle vision d'un savoir millénaire ont été, et sont toujours, nombreux et compétents. Nous dirons peut-être qu'avec Emmanuel Levinas, le savoir judaïque a franchi les portes de l'Université, non comme un simple élément de l'histoire des religions mais comme un humanisme, une perception de l'homme dans sa dimension morale et spirituelle. Emmanuel Levinas (il serait injuste de ne pas citer également Léon Askénazi et André Néher) a réussi à transcender une opposition fondamentale qui a été de tous temps un lourd handicap pour les intellectuels juifs. Le fait que Levinas dirigeait à Paris une école de l'Alliance et qu'il siégeait au comité central de l'AIU lui a certainement permis de dominer la difficulté : fallait-il se contenter de renforcer le caractère identitaire du judaïsme en l'enseignant dans la pure et bonne tradition à des disciples convaincus ? Ou fallait-il, obéissant au même mouvement, mettre en évidence, dans une optique relationnelle, les transitions qui permettaient aux différentes traditions philosophiques et religieuses de comprendre enfin les éléments d'une pensée religieuse qui imprègne fondamentalement une société dite aujourd'hui judéo-chrétienne ?

Certes les deux possibilités n'étaient pas exclusives l'une de l'autre mais, au lendemain de la guerre, le relationnel semblait moins urgent que l'identitaire. En effet, par une réaction normale, les rescapés étaient plus soucieux de mieux comprendre leur être propre que de démontrer aux autres la grandeur du judaïsme. Mais cette attitude compréhensible ne saurait être confondue avec certaines tendances de nature fondamentaliste tendant à tourner le dos à tout ce qui ne constitue pas un approfondissement identitaire.

Le génie de Levinas a été de démontrer, par son enseignement, que l'identitaire et le relationnel constituaient deux mouvements nécessairement concomitants. Ainsi est née une forme de pensée qui reste de nature à susciter pour le judaïsme un intérêt général, réducteur de l'antisémitisme doctrinal et générateur d'une sympathie qui va bien plus loin que la compassion, la commisération ou la componction. Désormais, le judaïsme, dans toute sa complexité, est perçu par beaucoup comme une ouverture vers l'humanisme contemporain et comme un facteur d'élucidation d'une pensée religieuse authentique. Encore faut-il renforcer cette extraversion de la pensée juive en acceptant honnêtement le dialogue interreligieux : être compris, mais aussi comprendre.

L'histoire de l'AIU prouve là encore que les deux principes relèvent de la même mouvance.

Tout au long des cent trente-cinq ans de son existence, l'Alliance a ouvert et fait fonctionner des écoles de culture française dans lesquelles le savoir traditionnel a pu s'épanouir. Cette ambivalence de la pédagogie Alliance, quelquefois critiquée, reste un élément essentiel de sa modernité et de son succès. Elle se fonde sur l'idée que la fierté d'être juif relève aussi aujourd'hui, et peut-être essentiellement, de la relation à autrui.

Jules Isaac, René Cassin, Emmanuel Levinas ont illustré trois temps forts d'une réflexion, issue de l'angoisse, mais qui reste plus que jamais actuelle et nécessaire.

Les deux versants de la pensée d'Emmanuel Lévinas

Gérard Israël

L'homme qui nous a quittés a marqué son siècle, non certes comme un acteur politique, mais comme un penseur, un philosophe et un passionné de la tradition juive.

Pour l'Alliance, il était avant tout le serviteur d'une idée, celle avancée par les fondateurs et poursuivie par leurs successeurs. Déjà avant guerre, il était attaché à la direction du service scolaire de l'A.I.U. puis, après cinq ans de captivité en Allemagne, il occupa à titre provisoire le siège de secrétaire général, rue La Bruyère. Enfin, il prit la direction de l'École normale de la rue d'Auteuil, où il put se livrer au plaisir infini qui consistait pour lui à ouvrir les portes de l'interprétation juive. Ses élèves étaient des sépharades, en général originaires du Maroc, ce qui à la fois lui facilitait et lui compliquait les choses. Il était impatient de voir ces jeunes gens, assez éloignés de la formation gréco-latine, devenir des maîtres universels, juifs et philosophes.

À l'Alliance, pendant longtemps, il donnait tout son temps, au détriment sans doute de l'œuvre philosophique qu'il portait en lui. Il avait accepté des missions au Maroc, en Israël; il en faisait des relations peu administratives, mais toujours convaincantes, fondées sur son unique passion : trouver le cheminement qui pouvait conduire à l'approche de la vérité. Il craignait le rigorisme administratif de la rue La Bruyère, il cherchait à s'y conformer..., sans trop convaincre de sa vertu bureaucratique.

Lorsqu'en 1961 il soutint sa thèse, Totalité et Infini, l'Université française reconnut enfin en lui un de ses principaux maîtres. Il put dès lors être coopté au comité central de l'A.I.U. Il y fut assidu et intervenait souvent sur les questions politiques autour du conflit du Proche-Orient. Son débit rapide, ses références allusives et peut-être une certaine timidité faisaient que la subtilité de son opinion n'était pas toujours saisie.

Lévinas, pour sa part, avance l'élément essentiel d'une pensée à la fois philosophique et poétique. Il le fait sous forme interrogative : " Le visage du prochain n'est-il pas le lieu original où la transcendance appelle une autorité par une silencieuse voix où Dieu vient à l'idée ? "

On a voulu présenter la pensée de Lévinas comme ayant deux versants, l'un philosophique, l'autre judaïque. Et Lévinas lui-même disait quelquefois, peut-être comme Spinoza, que les deux modes de pensée différaient. Il écrivait même : " La philosophie est platonicienne ", c'est-à-dire grecque, et pourtant, rattacher la transcendance, plus exactement son lieu, au visage du prochain, n'est-ce pas un mouvement qui trouve sa source ailleurs que dans la philosophie grecque? Au demeurant, l'idée même d'un lieu pour la transcendance, l'invocation d'une " autorité " ou celle d'une " silencieuse voix " donnent à l'idée de Dieu une dimension peut-être autre que philosophique. Mais le membre essentiel de la phrase est : " Dieu vient à l'idée ". On pourrait dire que Dieu vient à l'idée par hasard, par association d'idées, par effraction. On a envie de dire : " Tiens, Dieu est là ". Un Dieu subreptice, advenu par inadvertance. Dieu se révèle ainsi dans l'intersubjectivité... sans qu'on y prenne garde.

Comme on le voit, Lévinas n'a pas seulement été l'ambassadeur de la phénoménologie, il n'a pas seulement converti les Sartre, les Gabriel Marcel ou les Merleau-Ponty, ou même les Jean Wahl ou les Jean Hyppolite à une méthode philosophique nouvelle, il a, comme le dit Jacques Derrida, " le premier introduit une mutation discrète mais irréversible, l'une de ces très puissantes, très singulières, très rares provocations qui, dans l'histoire depuis deux mille ans auront ineffaçablement marqué... Autre chose en tout cas qu'un simple dialogue entre la pensée juive et les autres, les philosophies d'ascendance grecque ou les autres monothéismes abrahamiques ". C'est vrai, Lévinas a su donner à la pensée juive un contour, une configuration que l'Occident gréco-chrétien a pu comprendre.

Pour lui en effet, si l'itinéraire extatique commence " tout de même dans l'intelligence ", il n'en demeure pas moins, comme il l'écrit, que " cette nostalgie ou cette piété ou ce recueillement allant au-delà et au-dessus de l'intelligible, présent à l'intelligence, est philosophie, aspiration à une sagesse qui n'est pas savoir, qui n'est pas représentation, qui est amour. "

Les philosophes de l'existence, les phénoménologues n'ont jamais produit de morale véritable, de morale philosophique, ni Husserl, ni Heidegger, ni Cassirer, ni à plus forte raison Sartre ou Merleau-Ponty. Lui, Lévinas, introduit l'amour, non pas comme mode de connaissance au sens platonicien, mais comme nostalgie (de l'Être) et piété. Et il peut écrire : " L'aspiration au retour est le souffle même de l'esprit. "

On comprend pourquoi des philosophes aussi éloignés qu'ils puissent être des connaissances traditionnelles aient pu voir en Lévinas le poète et le penseur d'un savoir qui a échappé à tant de générations. À cet égard, son mérite est immense.

Mais il était heureux d'être au cœur d'une équipe fidèle à la tradition du judaïsme français, discrète, non agressive, active dans le domaine de l'éducation et dans celui des droits de l'homme. En 1965, il participa avec l'avocat général Raymond Lindon et le professeur Pierre-Maxime Schuhl aux études qui ont prélué à la naissance des Nouveaux Cahiers. Dès le numéro 3, il collabora à la revue par un important article intitulé " Dialogue avec Martin Buber ". Par la suite, il contribua aux numéros 6, 7, 31, 32, 54, 60, 71, 78, 85, 86, 101 et Les Nouveaux Cahiers lui ont consacré un numéro entier, le no 82.

Il avait une sorte de prédilection pour le colloque des intellectuels juifs de langue française auquel il réservait ses fameuses leçons talmudiques.

Pour l'Alliance, Emmanuel Lévinas restera un titre de gloire. Avant les autres, dans cette maison, on a reconnu le génie.

Car c'est de génie qu'il s'agit.

Cet homme a modestement, presque en s'excusant, introduit en France une nouvelle dimension de la philosophie, initialement formulée par l'Allemand Husserl et illustrée par un autre Allemand, moins sympathique, Heidegger. La réflexion philosophique en France et en Europe occidentale partait du cogito - du fameux Je pense, donc je suis, et continuait par l'argument

suivant, la célèbre preuve par les effets : Je pense, donc je suis. Je suis quoi? Je suis une pensée et parmi toutes mes pensées, il y en a une qui fait problème, c'est celle de l'infini. Cette idée est impensable, elle ne peut venir de moi, il y a donc nécessairement un être qui l'a mise en moi, cet être, c'est Dieu. Lévinas formule merveilleusement la difficulté du cartésianisme : " l'idée cartésienne de l'infini (se situe) dans une pensée qui se trouve penser plus qu'elle ne saurait embrasser ". Avec Husserl, Lévinas introduit l'idée qu'il existe au plus profond du sujet du Je pense une visée, une intention de découvrir, une pensée intentionnelle. Cette intention est dirigée vers la transcendance. Lévinas pense que " la recherche du lieu originel de cette idée de l'infini et de sa transcendance est sans doute l'un des problèmes principaux de la philosophie. "

La transcendance doit certes être prise en son sens étymologique : trans (traverser) vers le haut (ascendance) : trans-ascendance. Mais elle n'est pas aussi lointaine que l'on peut croire... Le lieu de la transcendance, c'est le visage du prochain, celui qui apparaît parce que l'homme est capable, " de vigilance extrême en face de son prochain absolument autre ". Cette vigilance n'est pas celle du regard, ni celle d'un vigile, elle est celle " d'une responsabilité qui de moi à l'autre est transcendance dans laquelle l'altérité de l'autre, irréductible, me concerne moi, en tant qu'élus et irremplaçable ".

Lévinas se fait ici l'écho d'un philosophe juif avec lequel il a dialogué, Martin Buber, qui écrivait : L'homme est " cet Incomparable unique dans le temps et dans l'instant, ce visage qui n'a jamais eu de pareil, ces voix encore jamais entendues, ces gestes jamais vus, ce corps doué d'une âme... Chaque homme étant unique, toute naissance est celle du premier homme au monde. "

Mais il y a plus.

Dans les relations inter religieuses auxquelles l'Alliance est particulièrement attachée, l'auteur de "Difficile liberté " a ouvert une voie dont l'exploration commence à apporter sa récompense. Il ne suffisait pas d'exposer et de faire partager la grandeur de l'interprétation juive, ni la problématique des relations Créateur-créature, ni même l'extraordinaire signification des pratiques du judaïsme rabbinique, il fallait encore trouver le passage susceptible de permettre aux chrétiens de comprendre en quoi leur propre religion était en situation de dépendance par rapport au judaïsme. En un sens, Lévinas a rendu service aux penseurs chrétiens. Il leur a permis, grâce à son enseignement modeste et subtil, de renouveler certains de leurs propres concepts. Notamment l'amour et la morale qui en découle, et peut-être la nature même de la divinité. Peut-être était-ce une question de tact ou de pudeur, toujours est-il que Lévinas n'a pas rendu impossible, parce qu'il a su tourner le dos à la radicalisation, un dialogue entre les religions. Un dialogue comme il le voyait, c'est-à-dire également comme une aperception de la sociabilité. Comme il le dit : " aller vers l'homme là où il est véritablement autre. "

Cette philosophie ne pouvait conduire qu'à une définition des droits de l'homme.

Les droits de l'homme apparaissent pour Lévinas comme un à priori " indépendant de ce qui est convenu ", c'est-à-dire indépendant des conventions et des déclarations communes, bien que les hommes aient la tâche de formuler les exigences de la liberté. La pensée critique des droits de l'homme consiste exclusivement à rechercher les conditions de leur possibilité. Lévinas écrit : "

Le droit de l'homme ne prend sens, absolument et originellement, qu'en autrui comme droit de l'autre homme; droit à l'égard duquel je ne suis jamais quitte. "

Ainsi apparaît le cœur de la pensée d'Emmanuel Lévinas : " L'humanisme de l'autre homme. "

Tel était, je crois, celui dont l'Alliance, et Les Nouveaux Cahiers en particulier, déplorent aujourd'hui la disparition et la perte.

René Cassin : redonner confiance à l'humanité

Gérard Israël

La France était pratiquement libérée, mais la guerre continuait. Les armées alliées piétinaient au seuil du grand Reich; les prisonniers de guerre français n'étaient pas de retour... quant aux déportés... on ne savait rien. Il fallait cependant reconstituer la France dans sa plénitude républicaine. En cette fin d'année 1944, les élections générales étaient évidemment impossibles, mais le général de Gaulle, soucieux de paix civile et désireux de démontrer, si besoin en était encore, qu'en droit, la République n'avait jamais cessé d'exister, décida que le rétablissement du Conseil d'État assurerait aux Français, à défaut d'un Parlement, une garantie essentielle quant à leurs libertés individuelles. C'est au professeur René Cassin qu'il confia cette tâche. René Cassin devenait le gardien des limites de l'État et le garant des libertés du citoyen.

Entre l'État et René Cassin, c'était une longue histoire : après sa blessure au front en 1914, il s'était déjà, avec les anciens combattants, retourné contre l'organisation étatique qui n'avait pas su ou pu éviter la guerre. L'État devait réparation à ceux qui avaient consenti tous les sacrifices. Pour le jeune juriste, en premier, l'État se devait d'être protecteur sinon pourquoi l'État ? Peu importait que l'Allemagne dût payer, les mutilés, les veuves, les orphelins ne connaissaient que la France...

Avec la montée du nazisme, René Cassin le pacifiste, lui qui voulait, avec Briand, mettre la guerre hors la loi, décèle une perversion majeure : l'État comme moyen de domination politique sur les citoyens. Il dénonce de Léviathan étatique, tel qu'il apparaît dans les régimes totalitaires, et s'insurge contre l'État au pouvoir sans limites, conçu comme un absolu, autour des conceptions hégéliennes.

Mais en choisissant René Cassin, le général de Gaulle entendait surtout mettre à sa juste place un de ses tout premiers compagnons, arrivé à Londres le 28 juin 1940, porteur de cette idée que la France républicaine n'était pas morte.

Des le premier instant, René Cassin a légalisé la France Libre. Ce n'est pas tellement qu'il rédigeât l'accord Churchill/de Gaulle qui conférait aux Français libres la dignité d'alliés à part entière. Ce fut surtout que l'ancien délégué à la Société des Nations incarnait une certaine idée de la France d'avant-guerre. Par sa présence, il montrait qu'en un sens, cette France-là n'avait pas failli.

Parmi ces jeunes officiers irréductibles, en uniformes disparates, traumatisés par une incompréhensible défaite sur le terrain, René Cassin incarnait une étonnante " singularité civile ", doublée, comme le remarque Jean-Louis Crémieux-Brilhac, d'une grande " dignité culturelle ". Son statut au sein de la France bientôt combattante, est ainsi quelque peu exceptionnel. Pourtant, il a connu la guerre et quelle guerre!

Au fil des mois, René Cassin comprend que dans l'esprit de beaucoup, peut-être inconsciemment, on impute à la III^e République la responsabilité de la défaite. Il se fixe alors secrètement la mission d'être le gardien de l'esprit républicain de la France Libre. Il s'auto désigne comme le "garde du sceau " républicain de la France Libre.

C'est sur ce thème que s'établit le dialogue de Gaulle-Cassin, un dialogue qui, au-delà des nécessités de l'organisation de la guerre, est empreint d'amitié.
De Gaulle et Cassin...

D'un côté un officier de carrière rebelle à l'autorité, un catholique de tradition, un visionnaire d'une France éternelle, séduit par Barrès.

De l'autre, un professeur de droit, théoricien d'un monde sans guerre, un israélite de vieille tradition, soucieux de l'humanité, un intime de la pensée de Victor Hugo.

Tous les deux pourtant sont également ennemis du totalitarisme et du racisme, dreyfusards pourrait-on presque dire, ayant en commun une lecture comparable de l'histoire de la France.

Avant même d'être convoqué à Alger en août 1943, par le chef de la France combattante, René Cassin poussa, si l'on peut dire, le général de Gaulle à l'intransigeance. Il combattit par le verbe et par la plume les adhérences vichystes perceptibles dans une partie de la population européenne d'Algérie.

Mais il y avait peut-être plus grave. Déjà à Londres, il savait que cette guerre-là n'était pas comme les autres. Nombreux étaient les signaux qui avaient révélé, avant même l'ouverture des hostilités, le projet exterminateur des nazis à l'égard des populations juives.

Un monde s'était écroulé. Celui des bonnes volontés humanitaires. La réalité du massacre de millions de personnes civiles pour motif racial fut vite connue. Et de Gaulle voulut que René Cassin se chargeât de préparer, sur ce plan également, l'après-guerre, c'est-à-dire l'heure de la justice. La mission du doyen des Français libres était claire : qualifier le crime; le réprimer; empêcher son renouvellement.

Il s'agissait d'un crime sans exemple qu'on désigna sous le vocable de génocide. Et René Cassin, le juriste, écarta l'idée qu'en l'espèce, le principe de la non-rétroactivité des lois pénales pût s'appliquer. De même, la répression ne devait pas viser que les quelques individus directement coupables de l'exécution monstrueuse d'une politique décidée par d'autres. Il y avait incontestablement un niveau à définir à partir duquel, lui, le juriste, aurait à délimiter une part de responsabilité collective. Celle par exemple du parti nazi tout entier puisque le crime faisait partie du programme politique auquel chaque membre avait ipso facto adhéré.

Il restait peut-être le plus important : viser une organisation du monde qui empêcherait le retour d'une telle ignominie.

Avant-guerre, les droits de l'homme n'étaient pas un enjeu de politique internationale, ils relevaient de la bonne volonté des États. Désormais, il fallait que les libertés devinssent une

obligation internationalement garantie. Vice-président du Conseil d'État de son pays, René Cassin se retrouva, sur la scène internationale, au sein des Nations Unies, chargé de limiter le pouvoir des États au regard des individus et des nations.

Dès 1947, des philosophes de tout bord avaient été sollicités par l'Unesco dans le but d'informer ceux qui préparaient la Déclaration universelle.

La réponse de Jacques Maritain retint l'attention du futur prix Nobel de la Paix. Le penseur chrétien estime que la raison ne saurait fonder la légitimité des droits de l'homme. Ces derniers résultent pour lui du " droit naturel " et, par conséquent, ils ne doivent pas être accordés par les États mais reconnus tout simplement. Dès lors, ils sont universellement valables et nul ne peut, fût-ce provisoirement, en interrompre l'application. Mais l'ordre naturel, pour Jacques Maritain, n'est pas un ordre positif, " il se fonde dans un absolu supérieur du monde ". Dans un monde sans Dieu, la fin justifierait les moyens.

D'autre part, l'amitié qui liait Mgr Roncalli à René Cassin fut peut-être à l'origine d'une évolution extraordinaire de l'Église. Le bon Pape Jean XXIII, en promulguant, peu avant sa mort, l'encyclique *Pacem in terris* ne faisait en fait que proclamer une déclaration catholique des droits de l'homme, et allait même, sur le plan des droits sociaux notamment, plus loin que la Déclaration universelle.

De même, l'ancien Français libre voyait dans le soutien que lui apportait l'Alliance israélite universelle, œuvre qu'il présidait depuis qu'en pleine guerre le général de Gaulle lui avait confié cette tâche, une adhésion globale du judaïsme tout entier et en particulier celle des juifs français, à l'idée d'un ordre international fondé sur les droits de l'homme. Certes, René Cassin estimait que les droits de l'homme devaient être considérés comme positifs et que l'individu était lui-même un absolu. Mais la conception religieuse des droits de l'homme ne le gênait pas, pourvu que les religions aient la force de reconnaître qu'elles placent la personne humaine, individuellement considérée, au centre de leur vision du monde comme totalité.

Mais, précisément, cette organisation du monde posait un problème sociopolitique dont il fallait définir la perspective : dès le début des années 30, René Cassin avançait sa conception d'un monde organisé fondé sur la primauté de la loi internationale et sur la sécurité collective. L'homme du 28 juin ne restait au demeurant pas dans l'abstraction et parlait de " police internationale " dotée du pouvoir de faire appliquer le droit international; il parlait de sanctions collectives prises à l'égard d'États récalcitrants. Il visait un ordre international, ce qui impliquait une renonciation à la compétence exclusive des États, une renonciation des États à une part de leur souveraineté au profit de la communauté des États.

Mais, pour René Cassin, le monde organisé qu'il appelait de ses vœux ne devait pas se fonder exclusivement sur les intérêts des États mais surtout sur un droit collectivement défini et en particulier sur les droits des hommes. L'ordre international, dans son esprit, supposait l'accession de l'individu au rang de sujet du droit international. Il savait la résistance des États à ce projet. Il savait que les États ne renonceraient pas facilement à leurs privilèges et à une partie de leur autorité. Comme il le disait devant le jury qui venait de lui accorder le prix Nobel de la Paix : "

Je ne crois pas aux nuits du 4 août dans ce monde tendu et dur qui est en pleine transition ". L'organisation du monde supposait qu'une force supérieure aux États impose la loi commune.

L'actualité de la pensée de René Cassin ne crée pas seulement, chez ceux qui ont eu le bonheur de l'écouter et de l'entendre, un légitime sentiment de satisfaction. Elle ouvre un devoir d'intervention dans les affaires du monde. Elle crée une véritable obligation politique dont les droits de l'homme seraient l'arc-boutant.

Aujourd'hui, à la faveur de l'effondrement d'une idéologie réductrice, à l'Est du continent européen, la sécurité collective ne relève plus de l'illusion.

Les historiens se demanderont longtemps quelle fut la raison profonde de ce bouleversement inattendu et bienvenu, de ce retour de 200 millions d'Européens dans la communauté internationale.

Le défi économique lancé par les États nantis?

Le " banco " nucléaire impossible à suivre ?

René Cassin, lui, aurait certainement pensé que l'idée des droits de l'homme, grâce à des processus comme celui d'Helsinki, a pénétré les dirigeants et les peuples et que ces derniers, poussés par une force incoercible, ont fini par imposer leurs vues.

Rien ne peut en effet arrêter, c'était la conviction de René Cassin, la marche des hommes vers la liberté.

Allocution faite à l'occasion de la publication de son livre
René Cassin (Desclée de Brouwer)

Fidélité et modernité - 140 ans d'Alliance

Marc-Alain Wolf

Je ne peux offrir ici qu'un témoignage extérieur, n'ayant jamais " habité " la maison. L'Alliance, c'est, bien sûr, cette curieuse institution de la République qui est allée répandre la " double culture ", française et juive, à d'innombrables enfants, principalement " méditerranéens ". Œuvre de colonisation culturelle qui éveille encore, minoritairement, quelques réticences. La France y a gagné un rayonnement durable qui a suivi les migrations du siècle. L'Alliance a certainement contribué à faciliter l'intégration séfarade en France et dans d'autres pays occidentaux francophones. Plus ironiquement, elle permet aujourd'hui, en Israël, le maintien d'une présence française qui ne doit plus grand' chose à la métropole.

Mais l'Alliance, c'est aussi une belle ambition d'universalité qui a donné naissance à une pensée juive de langue française diverse, féconde, souvent brillante, mais dont la cote d'écoute n'est malheureusement plus à la hauteur de ses mérites.

Enfin et surtout, l'Alliance est un état d'esprit, la recherche d'un mariage (comme son nom l'indique) ou d'un équilibre. Non plus seulement entre une culture nationale et une religion, mais plus généralement aujourd'hui entre la modernité et la fidélité. Avec d'autres, elle mène un double combat contre les deux grands courants opposés du judaïsme contemporain, qui sont l'oubli de soi d'un côté et, le repli sur soi de l'autre.

La modernité et l'orthodoxie, l'université et la yéshiva semblent s'éloigner l'une de l'autre, en Israël comme en Diaspora. L'indifférence, la méfiance et le mépris réciproques semblent être malheureusement plus développés aujourd'hui qu'hier. Avec la création de l'État d'Israël, la crainte ancestrale et salutaire d'une disparition du judaïsme a été remplacée d'abord par la peur légitime de la défaite militaire puis, à partir de 1967, par le souci exclusif d'affirmer et d'imposer son point de vue. Qu'il est triste le judaïsme, quand il sombre dans les haines fratricides et les excommunications. Sa diversité n'est pas révoquée. Montréal, d'où j'écris ces quelques lignes, est un bel exemple d'harmonie relative entre toutes les tendances imaginables de notre judaïsme qui, en plus, s'exprime et vit dans cinq langues (hébreu, anglais, français, russe et yiddish). Tout n'est certainement pas parfait, mais la plupart des membres de la communauté y trouvent leur compte. L'assimilation y est peut-être un peu moins préoccupante qu'ailleurs. Chacun finit par trouver un lieu accueillant, adapté à ses besoins et à sa sensibilité. Ce judaïsme à la carte effraie les puristes, mais sa transmission s'en retrouve facilitée. Longue vie à l'Alliance, à ses écoles, à ses revues et à ses lieux de rencontre (comme le Cercle d'études juives de Montréal), où des Juifs différents se côtoient, se questionnent et s'écoutent, où le judaïsme est célébré sans restriction.

Extrait de "Les Cahiers de l'Alliance Israélite Universelle" (Juillet 2000 no.22, Page 26)

L'enseignement des études juives dans les écoles de l'Alliance

Moïse Ohana

Je voudrais, à la mémoire de Jules Braunschvig (z"l) et à l'occasion du cent quarantième anniversaire de la fondation de l'Alliance, évoquer un petit épisode dans l'histoire des études juives des écoles de l'Alliance au Maroc.

(...) L'École normale hébraïque de Casablanca venait d'être créée sur l'initiative de M. Braunschvig, qui était très attaché à l'éducation juive. Or, dans l'échelle des priorités de l'époque, l'enseignement du judaïsme n'était malheureusement pas très élevé.

L'argument que nous avons alors invoqué était que les études juives à l'Alliance, de l'avis de beaucoup et malgré les progrès récents, continuaient à faire figure de parent pauvre et faisaient très peu honneur à la tradition d'exigence, de rigueur et de qualité des écoles de l'Alliance au Maroc et ailleurs.

Convaincu du bien-fondé de notre requête, M. Braunschvig accepta la création d'un projet de classes dites " pilote " où les études juives seraient plus à l'honneur, au cours complémentaire de Meknès, puis à celui de Casablanca. Le projet visait à augmenter le nombre d'heures consacrées à l'étude du judaïsme, les faisant passer de cinq à dix heures par semaine. Ce fut une véritable révolution dans le contexte de l'époque. Grâce à l'ascendant et au respect dont jouissait M. Braunschvig, cette réalisation devint possible. C'était à nos yeux une *She'at Ratson*, un moment de grâce peu commun, dont nos enfants les élèves de l'Alliance, ont tiré grand parti.

Au cours des quatre années qu'il a duré, près de deux cents élèves ont bénéficié de ce programme et ils en gardent tous, où qu'ils soient aujourd'hui de par le monde, un souvenir ému et reconnaissant (...).

Extrait de "Les Cahiers de l'Alliance Israélite Universelle" (Juillet 2000 no.22, Page 28)

D'où provenait le financement des Écoles de l'Alliance ?

David Bensoussan

Pas besoin d'être acteur pour être critique de théâtre ni d'être écrivain pour être critique littéraire.

Un cuisinier passe toute la journée à mitonner un repas que les convives avaleront en moins de temps qu'il ne le faut pour le dire. La personne d'action réalise ce qui lui tient à cœur et le public peut la suivre ou non. Ainsi va la vie.

En matière d'affaires communautaires, il en va tout autrement. Il existe des personnes de vision qui se doivent d'en motiver d'autres afin qu'ensemble elles réalisent ladite vision par leur labeur. Les idéologies et les approches peuvent diverger et les compromis difficiles parfois à concilier. Cependant, il faut se rallier à une solution de compromis et œuvrer main dans la main pour le bien fondé de la communauté. Toutefois, la question que l'on est en droit de se poser est de savoir si la communauté emboîtera le pas ou non. En d'autres mots : Suivra-t-elle le mouvement?

De toute évidence, lorsque toute réalisation est d'un calibre supérieur, le public réagit de façon positive car le message a bien été transmis et compris. L'équipe responsable de la réalisation du projet est satisfaite d'avoir fait en sorte que les choses progressent. Les membres de la communauté s'en trouvent également très bien desservis car chacun y trouve son compte et tous sont satisfaits. Le succès ultime du projet ne se confirme véritablement qu'une fois l'activité lancée et sa mission reprise et poursuivie de façon autonome.

Des concepteurs d'un projet jusqu'au grand public, de nombreuses étapes doivent être franchies grâce à un système de rouages qui permet de mettre ledit projet en vigueur et de l'améliorer. Cependant, nous devons nous rendre à l'évidence et constater que, après avoir vécu pendant quelques décennies en sol canadien, les contributions et les réalisations communautaires ne sont pas à l'image de ce qu'elle devraient être dans les faits. Non point que cela sous-tende qu'il n'y ait point eu de réalisations d'envergure comme tel, mais les ressources potentielles des membres de la communauté ne sont pas adéquatement exploitées. C'est dans cette perspective que la remise en question de notre communauté se pose. Un adage veut que "la critique est aisée mais l'art est lésé." En effet, il est très facile de pouvoir blâmer quiconque, mais il est nettement plus difficile de mettre la main à la pâte et de réaliser tout projet donné, ce qui requiert effectivement une patience et une compréhension à toute épreuve, voire l'abnégation de soi !

Dans le vieux pays, un petit noyau de notables - généralement bien nantis - géraient les affaires communautaires et un système de taxes indirectes tout comme la taxe sur les produits cachés permettait d'assurer les services nécessaires à la bonne marche de la communauté. Combien de personnes se sont posés à l'époque les questions qui suivent : D'où provenait le financement des Écoles de l'Alliance ? Qui assurait l'existence des mouvements de jeunesse ? Qui enfin a assumé

le bien fondé des institutions tout comme le JOINT, la HIAS et la JIAS qui ont fait des merveilles ? Il est grand temps d'ouvrir les yeux et de penser à deux choses : En premier lieu, il nous faut prendre conscience de ce qu'il a existé toute une infrastructure composée de bénévoles qui ont ardemment soutenu l'existence de ces organisations, infrastructure de bénévoles méconnue du grand public. En second lieu, il serait bon de réaliser que l'on a une dette d'honneur envers ces organisations et leurs idéaux, moteur de leur animation.

Ce que l'on a trop souvent crû être l'évidence même a véritablement reposé sur un ensemble de volontaires, de philanthropes et de personnes dévoués à la cause dans laquelle ils baignaient à leur corps défendant. Le fait même de se poser ces questions relève de la pertinence dans la mesure où l'on ne craint pas de se retrousser les manches et de s'engager dans des causes avec une grande noblesse d'âme. Il faut non seulement être à même d'alimenter les institutions des services communautaires mais encore nous faut-il aussi ne pas oublier de contribuer envers les autres, ceux qui dans le monde juif, ont désespérément besoin d'un bras tendu.

Il est grand temps de penser à la pertinence visant à reconsidérer avec cœur et avec des yeux nouveaux ce qui, hier encore, était pris pour acquis.

L'Alliance en Iran

Nasser Rassekh

Ancien élève de l'Alliance à Hamadan (Iran), et ancien directeur des Écoles de l'Alliance en Iran, je voudrais apporter ce témoignage en hommage à tous ceux qui ont œuvré pour l'Alliance avec abnégation et avec un dévouement exemplaires.

De tout temps, pour ces écoles d'Iran, l'Alliance n'assurant que le personnel des cadres : Directeurs, et adjoints, ces derniers chargés d'enseigner le français. En conséquence, la quasi-totalité du personnel était recruté sur place, et l'Alliance ne leur accordait que le statut de "personnel local ", relevant des comités locaux. Ce personnel, très dévoué, polyvalent, constituait le corps enseignant et le cadre administratif, ne jouissant d'aucun avantage social, touchant un salaire insignifiant, payé qu'il était par la maigre caisse de l'école. Mais, le plus ardu, c'était l'absence d'une caisse de retraite. En conséquence, ce personnel ne songeait jamais à mettre un terme à son service, et continuait à travailler jusqu'à une vieillesse tardive. En fait, cet état de chose convenait aux deux parties : employeur - employé. L'école bénéficiait de l'existence d'un personnel stable et expérimenté, tandis que l'employé, n'espérant pas trouver d'autre issue, y trouvait son compte. Résultat : un personnel vieillissant, mais toujours dévoué à l'œuvre; si bien qu'en 1974, on pouvait compter facilement une trentaine de personnes ayant dépassé les cinquante ans de service. Les exemples abondent, mais on ne s'attardera pas aux cas particuliers.

Ce ne fut que tardivement, vers le début des années 1960, et ce jusqu'en 1974, - date de la nationalisation des écoles non-gouvernementales - que l'Alliance apporta progressivement une contribution substantielle aux traitements du personnel local. Par ailleurs, en 1968, par décret impérial, le personnel des écoles privées, dont celui des écoles de l'Alliance, fut intégré à la caisse de " l'Administration Générale de l'Assurance et des Services Sociaux ", qui gérât également une caisse de retraite.

Ce personnel, dévoué, consciencieux, dont personne n'a jamais parlé, et dont les noms ne furent mentionnés que dans des papiers administratifs, a constitué l'ossature et la charpente de toutes les écoles de l'Alliance, sur qui pesait la majeure partie du poids de l'œuvre. En tant que leur élève, et par la suite collègue, je crois de mon devoir de rendre ce témoignage en réponse à tant d'efforts accomplis par ceux qui, leur vie durant, ont contribué de tout cœur à cette belle œuvre de l'Alliance, véritable instrument de l'émancipation d'une grande communauté. Ces enseignants, surveillants, comptables, secrétaires, personnel d'entretien et autres, qui ont travaillé dans le silence, méritent à juste titre qu'on leur rende à haute voix un hommage vibrant, tant de la part de la communauté juive d'Iran que de la part de leurs anciens élèves, et dire, à la mémoire de ceux qui ne sont plus parmi nous, *Zikhronam Librakhah*.

A.I.U. - Iran : Mission accomplie

Mortéza Danéchrads

L'arrivée de l'Alliance sur la scène iranienne correspondait à un besoin criant, dans le contexte de l'époque. Elle joua, dès son arrivée et jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, un rôle prépondérant et déterminant dans l'émancipation de la population juive iranienne. Sans l'Alliance, celle-ci n'aurait pas connu ce tournant décisif, dont la rapidité contrastait avec son histoire vieille de tant de siècles.

L'Alliance avait réussi à donner à la communauté juive d'Iran un visage nouveau, une identité civile et un essor jamais connus auparavant. Elle avait réussi à former une élite brillante qui se distinguait dans tous les domaines.

En effet, la très ancienne communauté juive d'Iran - dont les origines remontent à plus de vingt-sept siècles - a connu son émancipation à partir de 1898, grâce à l'implantation de la première école de l'Alliance à Téhéran et au développement progressif de son réseau scolaire dans les autres villes par la suite, à la faveur d'un Firman Impérial qu'elle a réussi à obtenir du Souverain Persan de l'époque, en visite à Paris, l'autorisant à " ouvrir des écoles à l'intention des enfants Juifs, afin de les instruire et pour qu'ils glorifient notre nom. "

Il convient de rappeler que, jusqu'au début du XXe siècle, cette communauté, malgré sa richesse culturelle plus que bimillénaire, vivait, comme le reste des habitants indigènes, dans des conditions moyenâgeuses caractérisées par l'isolement, l'antisémitisme et des exactions fréquentes; l'absence de droits civiques, la pauvreté et une vie végétative en circuit fermé à l'intérieur du quartier juif.

Grâce à l'action de l'Alliance, en l'espace de deux générations, la communauté juive, alphabétisée à plus de 90% - parmi une population non-juive à plus de 90% analphabète - s'est ouverte à la culture occidentale et a accédé du même coup aux professions commerciales et libérales dans les domaines les plus variés et aux fonctions administratives gouvernementales, à l'exception toutefois des postes de ministre et de hauts gradés militaires, réservés alors aux seuls vrais Iraniens.

Ce phénomène a eu comme conséquence majeure, pour la plupart de nos coreligionnaires iraniens, une amélioration considérable de leurs conditions de vie, à la fois sur le plan social et économique : ils ont acquis un statut social plus élevé et donc une respectabilité (parfois mal tolérée par la masse, il est vrai); cette amélioration de leur niveau de vie s'est concrétisée par la désertion des vieux quartiers juifs au profit de quartiers résidentiels; enfin ils ont acquis progressivement des droits civils.

Dans chacune des villes où l'Alliance avait fondé des écoles, elle jouissait d'une confiance absolue de la population juive et avait l'exclusivité de la gestion des différentes instances de la communauté. En matière d'éducation en particulier, les écoles de l'Alliance jouissaient d'une réputation telle que non seulement la grande majorité des enfants scolarisables de la Communauté y faisaient leurs études, mais les notables et les autorités officielles de religion musulmane aussi leur confiaient l'éducation de leurs enfants, ce qui contribuait davantage à l'acceptation du " Juif " et à sa libéralisation.

Cette réputation était bien méritée au début du siècle où les écoles de l'Alliance constituaient une des rares institutions éducatives de conception occidentale, avec des programmes d'études modernes, des enseignants qualifiés, des locaux adaptés et accessibles qui, grâce à la compétence de leurs directeurs et du corps enseignant, souvent formés à l'École Normale Israélite Orientale, donnaient à leurs élèves, en l'espace de neuf années d'études, une instruction parfaitement bilingue (persan, français), sans compter les connaissances hébraïques.

On peut donc dire que l'Alliance a parfaitement rempli la mission qu'elle s'était donnée : en l'espace de 50 ans, elle a réussi à faire franchir à la Communauté Juive d'Iran un saut de plusieurs siècles, à la fois sur les plans social et économique.

Il convient donc de rendre hommage à l'Alliance et à l'esprit qui animait ses illustres fondateurs sans qui - il faut encore une fois le souligner- la Communauté Juive d'Iran n'aurait jamais réussi à sortir aussi rapidement de ses conditions de vie moyenâgeuses et atteindre le niveau et les conditions de vie auxquels elle n'aurait jamais osé rêver, il y a à peine cinquante ans. C'est pourquoi la vieille génération de la communauté juive d'Iran, maintenant éparpillée aux quatre coins du globe, est restée fidèle à l'Alliance qu'elle considère comme son vrai libérateur. Malheureusement, la jeune génération, dans une très large majorité, l'ignore simplement parce qu'elle ne l'a pas connue.

Avec le recul du temps

David Bensoussan

À l'heure où à Montréal, l'on s'apprête à célébrer les réalisations accomplies par l'Alliance israélite universelle (AIU), il est bon qu'avec le recul du temps, on puisse faire le bilan des activités passées de l'AIU, quand bien même cette analyse nous ferait sortir des sentiers battus.

L'action de l'AIU dans le monde est louable. Elle a ouvert de nouveaux horizons aux communautés juives, sépharades pour la plupart. L'enseignement traditionnel prévalant avant l'implantation du réseau scolaire de l'AIU, religieux dans son essence, a été remplacé par l'enseignement de la culture française.

Le mot remplacé n'est pas fort. Il reflète bien la réalité de l'éducation qui a fait réciter aux jeunes des mellahs et des haras : " Jadis la France s'appelait la Gaule et nos ancêtres les Gaulois ". L'enseignement importé fut celui de l'Hexagone vantant la France, mère des armes, des arts et des lois, celui d'une civilisation imbue de son histoire et du rôle prépondérant qu'elle joue sur la planète.

Or, les personnes qui reçurent ce nouvel enseignement, n'étaient pas acculturées. Elles baignaient dans un monde et dans une culture qui leur étaient propres, bien enracinées dans l'histoire. Prenons le cas de l'Afrique du Nord : Il existait toute une littérature judéo-arabe couvrant non seulement le domaine des études bibliques, talmudiques et religieuses, mais aussi la science, l'histoire, l'humour et le roman. Les Juifs avaient leur propre écriture hébraïque, tout comme leur musique, leurs héros populaires, leurs légendes et leurs mythes.

Comment se fait-il que la francisation fut à ce point si complète, qu'en l'espace d'une génération, les nouveaux francisés en vinrent jusqu'à ne plus être capables de lire les écrits de leurs parents, reléguant leur propre culture aux oubliettes car elle était considérée comme obsolète. En d'autres mots, l'AIU a trop bien réussi son travail de francisation. Mais de ce fait même, les jeunes qui évoluèrent parfaitement dans la culture de la Métropole en vinrent à ignorer complètement leur langue, leur passé et leur culture d'origine. Cette situation de perte d'identité a pu rendre des membres de la communauté juive étrangers à eux-mêmes, tant ils étaient obnubilés par l'incarnation du modèle français auquel ils faisaient référence.

Or, l'autosuffisance de la culture française et son ethnocentrisme font ignorer à toutes fins pratiques les autres civilisations et les autres littératures. Qui plus est, avec le temps, les communautés juives apprirent à mieux connaître la France coloniale dont l'attitude envers les cultures indigènes était souvent empreinte de condescendance. D'où l'état d'acculturation. Cette acculturation fut parfois double car l'immense majorité des membres des communautés qui avaient effectué cette transition identitaire - se retrouvèrent dans une nouvelle société en formation : la société israélienne qui a trop souvent confondu civilisation technologique et culture et a considéré comme inférieures les cultures provenant de civilisations qui n'étaient pas considérées comme étant modernes.

Ce constat quelque peu sévère en regard de l'œuvre de l'Alliance israélite universelle devrait être tempéré si l'on tient compte du contexte historique : Les sociétés minoritaires, vivant dans un certain état d'humiliation en raison de leur statut de *dhimmis* en terre musulmane embrassèrent à corps éperdu la civilisation républicaine prônant la liberté, l'égalité et la fraternité. Ce contexte ne vise pas non plus à remettre en question l'œuvre et le dévouement exceptionnels des professeurs de l'A.I.U.

Ces réflexions méritent, peut être, d'être prises en considération alors que l'Alliance israélite universelle poursuit son œuvre dans des pays de l'Est et ailleurs. Elles pourraient contribuer à un développement identitaire plus harmonieux.

Histoire d'une alliance : Ma première rencontre avec Jules Braunschvig

Edmond Elbaz

En abordant le nouveau monde en 1968, je me doutais peu qu'un jour, je représenterais l'Alliance Israélite Universelle sur les bords du St-Laurent. Ancien élève à l'école primaire Charles Netter de l'Alliance à Safi (Maroc), j'ai gardé de mon expérience, des souvenirs chaleureux et mémorables. Des souvenirs teintés de nostalgie où se confondaient les amis de classe, les enseignants, l'ambiance des fêtes juives et surtout ce désir insatiable de maintenir des liens avec mon héritage culturel et mes traditions.

Le passage de la nostalgie au renouveau se fit en 1970, lorsque je fus engagé, comme enseignant, par le réseau des Écoles JPPS (*Jewish People's and Peretz Schools*). Nommé quelques années plus tard directeur-adjoint, je suivis avec intérêt les vagues d'immigrants sépharades qui s'installaient à Montréal et qui souhaitaient inscrire leurs enfants dans le réseau des écoles juives.

Seule l'école Maimonide, créée en 1970, était affiliée à l'Alliance. Toutes les autres appartenaient au réseau anglophone juif où l'Alliance n'était à peu près pas connue. Le réseau montréalais des écoles juives était composé alors d'une vingtaine d'établissements comptant près de 5000 élèves.

L'affirmation du fait français au Québec en 1976, vint changer l'orientation traditionnelle des écoles anglophones qui se virent contraintes d'inscrire à leurs programmes d'études 14 heures d'enseignement en français par semaine. Le mot d'ordre était au bilinguisme et à l'intégration à la vie sociale et économique des québécois francophones. La communauté juive anglophone dans son ensemble se mobilisa pour relever ce nouveau défi.

C'est alors que l'Alliance Israélite Universelle intervint, par l'intermédiaire de son président M. Jules Braunschvig, qui fut l'un des principaux instigateurs de l'affiliation de la plupart des établissements scolaires juifs montréalais, au mouvement de l'Alliance. La conjoncture ne pouvait être plus heureuse !

Je me souviens de ce matin de septembre 1980. M. Braunschvig était de passage à Montréal pour une rencontre avec " Les Amis Canadiens de l'Alliance ". Le jour de son départ de la métropole il prit un taxi pour se rendre à l'aéroport. Subitement au cours de trajet, il aperçut, au coin des rues Van Horne et Westbury, le bâtiment qui abrite l'un des trois établissements affiliés aux Écoles Juives Populaires et École Peretz (JPPS). Passionné par toutes les écoles juives, il demanda au chauffeur de taxi de s'arrêter quelques instants afin qu'il puisse visiter rapidement l'établissement. Il pénétra dans le bâtiment, frappa à ma porte et se présenta. Ce fut un très grand honneur pour moi d'accueillir cette figure charismatique du monde de l'éducation juive. C'est au cours de la brève discussion qui s'ensuivit, qu'il lança l'idée d'une affiliation de toutes les écoles juives montréalaises au mouvement de l'A.I.U. Ce projet, qui au départ paraissait tout à fait chimérique et invraisemblable, s'est peu à peu concrétisé.

Le pari lancé par M. Braunschvig et repris plus tard par le professeur Steg et Jean-Jacques Wahl fut remarquablement gagné. En effet, sept importants groupes scolaires comptant près de 7000 élèves se sont affiliés depuis au réseau de l'Alliance, auxquels se sont joints plus récemment, *Hillel Academy* et *Maimonide School d'Ottawa* et *Or Haemeth Sephardic School* de Toronto.

L'un des grands atouts de notre institution, comme le soulignait souvent Jean-Jacques Wahl au cours de ses fréquentes visites à Montréal, est incontestablement son caractère pluraliste. L'Alliance est le seul réseau d'éducation juive dans le monde, prêt à accueillir en son sein, des institutions académiques fonctionnant dans des cadres éducatifs régis par des visions du judaïsme fort différentes.

Notre défi pour l'avenir sera sans doute d'assurer à travers l'éducation juive contemporaine, une éducation de qualité ouverte sur le monde moderne et surtout, accessible à chaque enfant qui le souhaite d'en faire la sienne.

À la croisée des chemins

Jean-Jacques Wahl, Directeur général AIU,

Ami Bouganim,

Directeur du service des écoles, AIU

[...] Des questions spécifiques à l'éducation juive persistent :

Le devoir de transmission. Par delà les divergences religieuses et politiques au sein du peuple juif, il semble bien qu'on ne puisse assumer son judaïsme sans se plier, d'une manière ou d'une autre, au devoir de transmission qui caractérise l'étude et la pratique. [...] D'un côté donc, une transmission de connaissances, de croyances, de souvenirs, d'un autre côté, une transmission des pratiques. [...] Et on ne peut éclaircir ces interactions sans être amené à considérer les prétentions pédagogiques - essentiellement béhavioristes - qu'élève la Halakha, ne serait-ce que pour examiner leur degré de compatibilité avec les principes pédagogiques professés par le milieu social, l'institution scolaire, les maîtres, etc... Toute réflexion sur l'éducation juive se situe à la croisée de la pédagogie générale, traditionnelle-conservatrice ou active-libérale, et d'une pédagogie qu'on devrait commencer par extraire des sources et des pratiques qui nourrissent et commandent nos versions du judaïsme...

Une éducation religieuse. Dans la mesure où l'éducation juive est une éducation essentiellement d'inspiration religieuse, [...] elle soulève une série de questions, en particulier au sein d'écoles dans des sociétés démocratiques et ouvertes. Une instruction religieuse est-elle possible dans le cadre d'une institution qui considère comme sa tâche première de transmettre des connaissances et d'assurer l'intégration civile ? Ne heurte-t-elle pas la vocation même de l'école publique censée dispenser un enseignement rationnel ? Quelle tournure devrait-elle prendre : une clarification des valeurs religieuses, une explication des doctrines religieuses ? Doit-elle, peut-elle et sait-elle éviter de verser dans l'endoctrinement ? En termes plus généraux, l'instruction religieuse est-elle compatible avec l'éducation libérale qui se voue précisément à libérer les esprits de leurs préjugés et de leurs dogmes pour mieux garantir l'épanouissement de l'enfant ? [...] Comment articuler une éducation religieuse qui ne bâillonnerait pas le sens critique et ne heurterait pas celui du progrès ?

Une pédagogie de la résistance. Dans tous les cas, les efforts déployés par l'éducation juive en Diaspora se trouvent contrariés par un milieu assimilateur plus ou moins négateur des particularismes religieux et culturels. L'environnement occidental tend à lamener, malgré ses déclarations libérales sur le multiculturalisme, les différences entre les diverses composantes des populations nationales, présentées comme autant de déviations d'un idéal civil. [...] La condition juive, à l'instar de toute condition minoritaire, est exposée aux charmes de cette civilisation occidentale dont l'espace reste de cathédrales et le temps de célébrations chrétiennes; elle ne peut s'épanouir qu'en menant une résistance permanente contre les tentatives, inscrites dans les généreuses incitations à l'humanisme et à l'universalisme autant que dans les vulgaires menées antisémites, de réduire son particularisme.

Une condition politique. La condition juive comporte désormais une dimension politique. En Diaspora même, elle reste tributaire, pour le bien et pour le pire, de la situation qui prévaut en Israël, se ressentant de ses remous et de ses disputes internes, de ses acquis et de ses échecs, de ses tensions et de ses accalmies. Israël est désormais une composante de l'éducation juive [...]. Une véritable réflexion sur l'éducation juive passe, nous semble-t-il, par un éclaircissement permanent des relations - politiques, culturelles, voire spirituelles - entre Israël et la Diaspora, et cela dans l'intérêt de l'un autant que de l'autre... [...]

Il est légitime aussi de s'interroger sur le bien-fondé et la nature d'une éducation juive dans une société où le contexte éducatif, qu'il soit formel ou informel, doit plus à la scolastique gréco-latine qu'au *Beit Hamidrach*. On peut, il est vrai, invoquer inlassablement le passage du livre des Proverbes qui recommande d'éduquer l'enfant selon sa personnalité (Cf. 22, 6), on peut encore répéter à l'envi quelques préceptes tirés des *Pirké Avot* ou se référer aux lois édictées par Maïmonide dans les Règles pour l'enseignement de la Tora, nous n'aboutirons qu'à une apologétique qui est le contraire de cette réflexion exigeante à laquelle nous aspirons.

Dans ce contexte, la véritable question demeure : comment transmettre une tradition dans un environnement qui dans le meilleur des cas la tolère et souvent s'y oppose ? L'Alliance israélite universelle ne prétend pas qu'elle a apporté des réponses définitives à cette question, mais elle a au moins le mérite, depuis près d'un siècle et demi, de s'y confronter quotidiennement. Dès 1860, les fondateurs de l'AIU étaient animés par la conviction que pour perdurer, le judaïsme ne pouvait plus se réfugier derrière les murs d'un ghetto physique et/ou intellectuel. Pour ces visionnaires, seule la confrontation avec les valeurs de la modernité pouvait assurer la perpétuation de la condition juive. Aujourd'hui encore, dans nos écoles et dans les établissements avec lesquels, sur quatre continents, nous entretenons des relations suivies, nous nous efforçons d'être fidèles à l'aspiration des fondateurs avec la conviction qu'il en va de l'avenir du judaïsme. [...]

Les Nouveaux Cahiers (no 126, hiver 1996-1997),